GOD
Fr
923·1431
Fre/Fre/oc4
100381

00100381

00100381

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 20 February, 2020

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

100381

TOME XV.

A BERLIN:

Et se trouve à LONDRES

CHEZ G. G. J. & J. ROBINSON.

1789.

100381

TABLE DES MATIÈRES.

TOME XV.

EPITRES.

Page

EPITRE I. au Baron de Pœllnitz, fur fa Réfurrection - - - - - - 3
Epître II. au Baron de Pœllnitz, fur fa Convalefcence - 7
Epître à Milord Baltimore, fur la Liberté - - 10
Epître à Monfieur Mitchel, fur l'Origine du Mal - 17
Epître à Madame de Morian, fur le trop & le trop peu 26
Epître à Mademoifelle de Knefebeck, fur le Saut qu'elle fit de fon Caroffe lorfque fes Chevaux prirent le Mors aux Dents - - - 28
Epître à Milord Maréchal, fur la Mort de fon Frère - 34
Epître I. à D'Alembert - - - 43
Epître II. à D'Alembert, fur ce qu'on avoit défendu l'Encyclopédie & brûlé fes Ouvrages en France 50
Epître au Sieur Noël, Maître d'Hôtel - - 53
Epître à Catt - - - - 58
Epître à Voltaire, qui vouloit négocier la Paix - 63
Epître I. pour être envoyée par un Suiffe à certaine Demoifelle Ulrique dont il étoit amoureux - - 67

Page
Epître II. pour l'amoureux Suisse. Réponse à Demoiselle Ulrique - - - 72
Epître III. du Suisse au Cabinet de Mademoiselle Ulrique - - - - 74
Epître IV. d'un Suisse - - - 76
Epître à Phyllis, faite pour l'Usage d'un Suisse - 78
Epître au Sieur Gellert - - - - 81
Epître sur le Printemps - - - 82
Epître sur les Discours du Vulgaire - - - 85
Epître sur la Méchanceté des Hommes - - 92
Epître Chagrine - - - - 102
Epître sur ma Convalescence - - - - - 106
Epître contre Messieurs les Ecornifleurs, en Grec Philocopros - - - - - 110

DISCOURS ET MELANGES EN VERS.

Discours de l'Empereur Othon à ses Amis après la Perte de la Bataille de Bédriac - - - 117
Discours de Caton d'Utique à son Fils & à ses Amis avant de se tuer - - - 121
Vers de l'Empereur de la Chine - - 124
Le Stoïcien - - - - - 128
Codicille - - - - - 138
Vers pour Mademoiselle Chudleigh, qui avoit envoyé au Roi une Charrue Angloise - - - 145
A Voltaire - - - - - 148
A Voltaire - - - - - 149
A Voltaire - - - - - 150
Sur la Lecture du Salomon de Voltaire - - 152
A Voltaire - - - - - 153
A Voltaire - - - - - 154
A Voltaire, qui avoit fait un Compliment flatteur au Roi sur des Vers qu'il lui avoit envoyés - - 155

Page
Au Marquis D'Argens - - - - 157
Au Marquis D'Argens, fur un Rhume que lui guériffoit le Médecin Lieberkuhn - - - 159
Au Marquis D'Argens, fur le Rhume qui avec Lieberkuhn le tenoit au Lit - - - 163
Au Marquis D'Argens - - - - 169
Au Marquis D'Argens, que la Peur des Ennemis avoit déterminé à quitter Berlin - - - 173
Au Marquis D'Argens. Après que le Roi eut occupé le Camp de Bunzelwitz près de Schweidnitz, les Ruffes fe retirèrent en Pologne - - 176
Au Marquis D'Argens - - - - 179
Au Marquis D'Argens, fur ce qu'il avoit écrit qu'un Homme s'érigeoit en Prophète à Berlin, & qu'il avoit déjà des Sectateurs - - 183
Au Marquis D'Argens, fur des Louanges qu'il donnoit au Roi - - - - 187
Au Marquis D'Argens, fur l'Edition qu'il envoya au Roi des Poëfies de Sans-Souci - - 190
Au Marquis D'Argens, après que les Autrichiens eurent pris Schweidnitz - - - 192
Au Marquis D'Argens, fur fon Jour de Naiffance - 194
Au Lit du Marquis D'Argens - - - 195
Facétie au Sieur D'Alembert, Grand Géomètre, indigné contre le frivole Plaifir de la Poëfie - - 199
La Choifeullade, Facétie - - - - 205
Vers d'un Poëte natif de Faillenboftel fur l'Invafion des François dans l'Electorat de Hanovre en 1757. En Jérémiade fur le Traité de Clofter Seven - 211
Aux Ecrafeurs. Monfieur de Soubife avoit écrit en France lorfqu'il marchoit à Rofbach, qu'il alloit cueillir un Bouquet pour la Dauphine : La pièce roule fur ce Bouquet - - - 215

Page
Congé de l'Armée des Cercles & des Tonneliers - 217
Congé de l'Armée Impériale et du Maréchal Daun, après la Bataille de Liffa - - - 221
Vers du Roi à la Princeffe Amélie, qui lui avoit écrit qu'elle craignoit bien que la Paix ne fe fît pas fi-tôt - - - - - 224
Conte. Les Amours d'une Hollandoife & d'un Suiffe, par Correfpondance - - - 225
Le Conte du Violon - - - - 229
Allégorie - - - - - 231
Les deux Chiens & l'Homme, Fable - - 235
Vers récités à Sans-Souci à la Ducheffe de Bronfwic par une Actrice déguifée en Bergère, qui l'invitoit à voir une Comédie préparée pour elle - - 237
A l'Abbé Baftiani - - - - 238
Vers de la Levrette Diane à la Princeffe de Pruffe - 239
A une Chienne - - - - - 240
Invitation à la Princeffe Amélie - - - 241
Six Epigrammes - - - - - 243
Elégie à ma Sœur Amélie, pour la confoler de la Perte de Mademoifelle Hertefeld - - - 245
Prologue de Comédie - - - 252

ÉPITRES.

ÉPÎTRES.

ÉPITRE I.

AU

BARON DE PŒLLNITZ,

Sur sa Résurrection.

AH ! vous voilà ressuscité, Baron !
Et près d'entrer dans la fatale barque,
Heureusement repoussé par Caron
Des bords du Styx, des rives d'Achéron,
Vous vivrez donc en dépit de la Parque.
Avouez-nous que vous êtes plus fin
Que Caron, joint avec l'esprit malin.
Il espéroit d'un Baron bonne aubaine ;
Il se flattoit qu'il viendroit la main pleine
De bons ducats, louis, fréderics d'or,
Pour lui payer tous les frais du transport.
Mais le Baron poliment lui proteste
Qu'il n'est venu qu'en équipage leste,
Que méprisant l'or & les vils métaux,
Et que n'ayant su payer de sa vie
Créanciers qui servoient sa folie,
Il n'est séant de payer ses bourreaux.

Tout auffitôt de ces morts qui pafsèrent
Aux fombres bords, mille voix s'élevèrent ;
Ils difoient tous : Nous lui fîmes crédit,
Et notre argent jamais il ne rendit.
Diftinctement, la mine refrognée,
Le vieux Caron ces propos entendit,
Et d'un grand coup de fa rame empoignée
Qui durement fur votre dos fondit,
Vous repouffa de fa barque & de l'onde ;
D'un foubrefaut vous revintes au monde,
Et notre vieux Baron il nous rendit.
Qu'on eft heureux quand domptant fes foibleffes
On fe refufe à l'appât des richeffes !
Un avare eft un faux calculateur,
Qui fe méprend fur le fait du bonheur,
Qui fans jouir, fournois dans fa cellule,
Sans ceffe amaffe & fans ceffe accumule,
Un ruftre enfin, dont l'efprit fot & lourd
Ne connut point les charmes de l'amour,
Des beaux efprits les fines gentilleffes,
Et les plaifirs des princes, des princeffes,
Qui, hors Plutus, pour tout le refte eft fourd.
Mais vous, Baron, peu foucieux d'efpèces,
Vos jours font purs, & votre efprit ferein
N'eft point diftrait des foins du lendemain ;
Vous ignorez & calcul & finance,
Et ne vivez que de bonne efpérance.
Ainfi penfoit la grave antiquité.
Souvenez-vous qu'en Grèce les fept fages
Ont reconnu de plus grands avantages

Dans l'humble état d'honnête pauvreté,
Qu'à posséder de vastes appanages,
Les vils objets de la cupidité.
Votre Mentor vous a dans la jeunesse
Souvent parlé du puissant Roi Crésus
Nageant dans l'or, plongé dans la mollesse,
Et d'un manant nommé le pauvre Irus.
L'orgueil du Roi se fondoit sur Plutus ;
Il s'égaloit aux Dieux par sa richesse,
Quand tout-à-coup le conquérant Cyrus
Dans des combats détruisit son armée.
L'ame du Roi, de douleur abymée,
Ne sentoit plus qu'horreur, que désespoir ;
Tandis qu'Irus, insensible & tranquille,
Vit l'ennemi s'emparer de la ville,
Voler, piller, brûler, sans s'émouvoir.
La pauvreté, qui nous met hors d'atteinte,
Nous met encore à l'abri de la crainte.
Sans bien on a l'esprit toujours égal ;
Tandis qu'on voit ces grands, ces ames vaines,
Se consumer en d'inutiles peines,
Pour se soustraire à leur destin fatal.
Loin des chagrins qui rongent ces illustres,
Vous avez su, pour avoir mieux choisi,
Sur votre chef rassembler seize lustres,
Vivant toujours joyeux & sans souci.
Ne changez donc jamais de conduite,
Dépensez tout, soyez bon parasite,
Et vous vivrez satisfait & content,
Toujours heureux & toujours jouissant

Des biens qu'enfin vous laiſſa la fortune.
Lorſque vos yeux ſont chargés de pavots,
Un rêve affreux d'une image importune
Ne troublera jamais votre repos.
Permettez donc encor que je compare
Votre deſtin au ſort d'un vieil avare.
Quand le jour vient, ce jour tant odieux,
Qu'il lui faudra dénicher de ces lieux,
Ce gros richard qu'on dit homme de miſe;
Tout moribond péniblement s'épuiſe
A fabriquer un ample teſtament.
Aux tribunaux, quoiqu'on s'en formaliſe,
Vingt avocats affamés, diſputant,
Trouvent pour eux ſes biens de bonne priſe,
Et vont réduire, en vous le commentant,
Ses volontés & ſes dons à néant.
Vous êtes ſûr, en perdant la lumière,
Qu'exactement on exécutera
Et codicille & volonté dernière;
Car, vieux Baron, rien ne vous reſtera,
Et vous ſerez votre héritier vous-même.
Que j'applaudis encor ſur ce point-là,
Ainſi qu'en tout votre prudence extrême!
Mais je m'égare en n'appercevant pas
Que ce n'eſt point, ô Pœllnitz! votre cas;
Car ſi Caron veut que notre ſéquelle
Du noir Pluton n'habite les états
Qu'en lui payant le fret de ſa nacelle,
Exempt, Baron, à jamais du trépas,
Vous jouirez d'une vie éternelle.

ÉPITRE II.

AU BARON DE PŒLLNITZ,

Sur sa Convalescence.

AH! vous voilà, mon vieux Baron,
De retour des bords du Cocyte
Et du redoutable Achéron,
D'où le nocher du noir Pluton
Renvoya votre ombre maudite,
En contrebande, au doux canton
Que votre serviteur habite.
Vous fîtes frissonner Caron:
Il craignit tout pour Proserpine,
Femme de réputation,
Qui n'aime point qu'on la badine;
Il sait que vous avez le don
De turlupiner du bon ton
Amis, parens, voisin, voisine.
Tout l'enfer étoit attentif,
Comme il apprit votre venue;
Tisiphone en fut éperdue,
Minos même en parut craintif;
Tous deux avec un ton plaintif
Ils vinrent chez le noir monarque,
En pleurant ils dirent; " Seigneur,

« Ne souffrez point que dans sa barque
« Caron passe un perturbateur,
« Qui des mortels le persifleur,
« Seroit ici notre Aristarque;
« Renvoyez-le en tout honneur,
« Bien vîte, & s'il se peut sans langue.
« Car si là-haut en belle humeur
« Il jase, pérore, ou harangue,
« Nous allons mourir de douleur
« Des traits perçans de ce railleur."
Ayant reçu cette requête,
Pluton fit un signe de tête;
L'enfer en parut ébranlé,
Mégère en rit par ironie,
Et le Baron fut exilé
Au fin fond de la Germanie.
Demeurez donc chez les vivans:
Ils sont de bonne compagnie,
Moins cruels & plus endurans
Que ce Pluton que je renie;
Et de vos propos médisans
Ils connoissent depuis long-temps
Le sel attique & la folie.
Restez donc toujours confiné,
Vieux Baron, sous notre tropique,
En vous gardant de la colique.
Déjà par Minos condamné,
Attendez, damné pour damné,
Que sa majesté diabolique,
Pour ragoûter l'engeance inique

De ſon grand peuple infortuné,
Peuple pervers à cœur de roche,
Lui ſerve un jour pour déjeûner
D'un chambellan cuit à la broche,
Bien apprêté, dûment offert
Par les marmitons de l'enfer.
Juſqu'au temps que le jour approche
Où vous irez chez Lucifer
Paſſer joyeuſement l'hiver,
Dans un reſte de jouiſſance
Réveillez votre médiſance.
Vous n'irez que trop tôt là-bas
Auprès de l'infernale engeance;
Ne hâtez pas votre trépas.
Et que gagneriez-vous au change?
Ici vous vivez comme un ange,
Chacun vous porte ſur les bras.
Dans l'enfer un vieux ſatirique
Eſt plongé par un vieux Démon
Au fond d'une chaudière antique,
Et bout aux eaux du Phlégéton
Dans ſa cuve mélancolique:
On lui donne pour compagnon
Juvenal, ou bien Hamilton.
Tout ceci, Baron, vous engage
A ne point hâter ce voyage.
Jouiſſez donc, comme à crédit,
Des jours heureux que dans votre âge
Le Ciel encor vous départit.

Fait à Berlin 1767.

ÉPITRE
À
MILORD BALTIMORE,
Sur la Liberté.

L'ESPRIT libre, Milord, qui règne en Angleterre,
Qu'on abhorre à Berlin, mais qu'à Londre on révère,
Qu'arma la vérité de ſa mâle vigueur,
Pour abattre à ſes pieds l'impoſture & l'erreur:
Cet eſprit généreux dont l'ardeur vous enflâme,
De vos progrès puiſſans eſt le principe & l'ame.
Sans lui Londre aujourd'hui, libre de ſes tyrans,
Languirait ſous le joug de préjugés puiſſans.
Aſile des beaux arts, temple de la ſcience!
Dans vos murs profanés par l'abſurde ignorance,
Vous auriez vu fleurir un Claude*, un Mongéron†
Au lieu d'un ſage Locke, d'un immortel Newton.
Tous les ſiècles fameux, nos illuſtres modèles,
Des progrès de l'eſprit époques immortelles,
Ont vu l'homme penſant d'un génie indompté
S'élancer hardiment juſqu'à la vérité,

* Prêtre de Charenton, qui a beaucoup écrit ſur la diſpute de la grâce.

† Janſéniſte fameux, qui fut arrêté à Paris pour avoir préſenté un placet très-libre au roi.

Le berceau des beaux-arts, la floriſſante Grèce,
Cette première école où germa la ſageſſe,
Qui marchant à tâtons cherchait la vérité,
Nourriſſait dans ſon ſein l'auguſte liberté.
D'elle les orateurs & les héros nâquirent,
Sous ſon puiſſant abri les ſages s'inſtruiſirent,
On eſtima l'eſprit ; tout Grec oſa penſer,
Et dans la vérité chacun voulut puiſer.
L'Empire & cet eſprit paſſant d'Athène à Rome,
Aux Latins policés fournit plus d'un grand homme.
Un Cicéron parut, l'appui des innocens,
Lançant ſur l'oppreſſeur ſes foudres éloquens :
Cicéron qui, foulant les erreurs à Tuſcule,
Doutait, examinait, & jugeait ſans ſcrupule :
L'inflexible Caton, maître de ſon poignard,
Ce ſtoïque ennemi du généreux Céſar :
Et vous puiſſant génie, arbitre du Permeſſe,
Vainqueur des préjugés, vous immortel Lucrèce,
A qui la vérité confia ſon flambeau,
Qui du zèle ſacré déchirant le bandeau,
Vites deſſous vos pieds l'erreur difforme & louche
Pâlir, s'enveloppant de ſon ombre farouche ;
Vous deviez vos ſuccès, ô mânes généreux,
A cette liberté que n'ont plus vos neveux.
A préſent Rome eſclave & rampant ſous ſes maîtres,
De la main des Céſars a paſſé juſqu'aux prêtres ;
Un pontife inſolent, fier ou voluptueux,
Régit, du Vatican, les intérêts des cieux ;
D'anathêmes ſacrés fait gronder le tonnerre,
Et confond dans ſes droits le ciel avec la terre.

On voit à ſes côtés la folle ambition,
L'artifice, l'erreur, la ſuperſtition,
L'intérêt tout-puiſſant, l'avarice ruſée,
Ordonner de la foi, de la terre abuſée :
Et l'inquiſition, barbare tribunal,
Leur fournir au beſoin ſon ſecours infernal.
Cet infame ſénat, de ſa voix inſenſée,
Condamne l'innocent & juge la penſée.
Le bûcher eſt le prix d'un bon raiſonnement ;
Il conſume à la fois l'auteur & l'argument ;
Et l'Europe aveuglée, au pontife ſoumiſe,
Adore ſes décrets & forme ſon égliſe.
Cent rois, cent nations, de ſon ſceptre d'airain,
Ont reconnu chez eux le pouvoir ſouverain.
Mais ce chef dangereux, leur donnant des entraves,
De libres qu'ils étaient en fit autant d'eſclaves.
Voyez-vous dans Madrid ces bûchers ſolemnels,
Où pour l'amour de Dieu l'on brûle les mortels ?
Ecoutez dans Paris ces querelles frivoles,
Ces docteurs acharnés aux guerres de paroles :
Voyez le fanatiſme attroupant tous les ſots,
Contre l'homme penſant animer les bigots.
L'eſprit libre français, l'éloquence hardie,
Sous le joug monacal, languit abâtardie.
Obſervez ces Germains ſoumis à leurs paſteurs,
D'Ignace & d'Auguſtin aveugles ſectateurs ;
Leur Céſar malheureux fugitif en Hongrie,
Fuit le dieu des combats en implorant Marie,
Attend tout d'un miracle & du ſecours des Saints :
Tandis que le Divan ſe rit de ſes deſſeins,

Et voyant du croiſſant triompher la planète
Au-deſſus de Jéſus élève ſon Prophète.

Mais ces prélats romains qui preſcrivent des lois,
Ne ſont pas ſeuls tyrans des peuples & des rois :
Avec moins de grandeur, avec bien moins de faſte,
Le calviniſme enferme un pouvoir auſſi vaſte :
Sous des dehors trompeurs ſa ſainte humilité,
Couvre l'ambition, l'orgueil, la vanité,
On le vit autrefois, ſortant de la pouſſière,
Ebranler par ſon choc le trône de ſaint Pierre ;
Ce parti s'accroiſſant, tout un nombreux eſſaim
Sut s'affranchir du joug du pontife romain :
Perſécutés par-tout ils blâmaient la contrainte ;
De leur foi opprimée au ciel portaient la plainte.
Mais ces perſécutés bientôt changeant de mœurs,
Des autres à leur tour furent perſécuteurs,
Et de leurs ennemis même employant les armes,
Portèrent dans leur ſein le trouble & les alarmes.
Leurs docteurs furieux mépriſant le bon ſens,
Selon leurs intérêts changeaient leurs argumens,
Et, de barbares mots cherchant la vaine emphaſe,
Embrouillaient la diſpute, obſcurciſſant la phraſe ;
Tout ſentiment nouveau, toute autre opinion,
Semblaient à leur parti menacer du Talion.
L'Afrique eſt moins fertile en monſtres, en inſectes,
Que ce parti nouveau l'eſt en nouvelles ſectes,
Pleines d'un même fiel, promptes à ſe vanger,
Et d'un zèle enflammé prêtes à s'égorger.

Oh ! fanatiſme affreux ! ſeul Dieu qui les inſpire,
Qui ranimez leur haine afin de les détruire,
Redites-moi quel bras, quel ſalutaire bras,
Les ſauva malgré vous de l'horreur du trépas ?
Ils auroient dû périr en ſe feſant la guerre,
Ainſi que ces héros enfantés par la terre,
Qui nés des dents d'un monſtre, en avaient la fureur,
Se livraient follement au glaive deſtructeur.

Sont-ce là les chrétiens, dont l'Europe nous vante
La religion douce, aimable & bienfeſante ?
Un océan de ſang verſé par leur fureur,
Sur leurs rivaux vaincus éleva leur grandeur.
Souvent l'homme penſant, pourſuivi comme athée,
A vu ſa liberté par eux perſécutée.
Galilée opprimé par ſuperſtition
Fut mis dans les cachots de l'inquiſition ;
Il avait démontré la figure du monde.
Son crime était, hélas ! ſa ſcience profonde.
Et Bayle pourſuivi par un prélat* fougueux,
N'échappa qu'avec peine à ſes traits furieux.
Ainſi la liberté, ſi naturelle à l'homme,
Eſt maudite à Genève, & condamnée à Rome.
Ainſi l'homme à penſer du ciel autoriſé,
De l'égliſe eſt puni, parce qu'il a penſé.

En Europe & par-tout le bon ſens à la gêne,
Intimidé, puni, ne reſpire qu'à peine ;

* Jurieu.

Le ſcrupule & la peur nous tiennent engagés,
De l'éducation timides préjugés.
La foi, le glaive en main, couvre notre paupière
D'un voile impénétrable aux traits de la lumière ;
Et l'ignorance amène avec l'obſcurité,
L'aveugle obéiſſance & la crédulité,
En vain l'ame en ſoi-même, eſclave rétrécie,
Cherche encor le reſſort de ſon libre génie ;
Comme on voit des ſerins entourés par des fers,
Dont l'aile n'a jamais fendu le champ des airs ;
Qui triſtes priſonniers, méconnaiſſent l'uſage
De ces agiles bras que couvre leur plumage ;
Tandis que l'aigle libre ayant pris ſon eſſor,
D'un vol précipité s'éloigne de ce bord ;
Il part à coups preſſés, il traverſe la nue,
Et s'ouvre dans les cieux des routes inconnues.

O trop heureux pays, où par la liberté
Fleuriſſent les beaux-arts, l'eſprit, la vérité !
O toi pays charmant, pays que je révère,
Quand verrai-je tes bords, reſpectable Angleterre ?
Savante nation, dont les ſoins vigilans
Animent à la fois la vertu, les talens.
Tout art eſt eſtimé, tout ſuccès a ſa gloire,
Et quiconque eſt illuſtre a fondé ſa mémoire.
Anglais ! vous ſurpaſſez l'eſprit grec & romain ;
Vos ſages ſont honneur à tout le genre humain :
Dans la nuit du chaos vous portez la lumière,
Vous trouvez les ſecrets de la nature entière ;

Newton, de l'univers profond calculateur,
Arracha ſes reſſorts des mains du créateur ;
Ces reſſorts ſi cachés, qui dans l'eſpace immenſe,
Se dérobaient aux yeux de l'humaine ſcience.
Locke ſage, modéré, craignant d'être ſéduit,
Marche à la vérité par le doute conduit ;
Et vous enfin, Milord, dont l'eſprit, la ſcience,
Ennobliſſent encor le rang & la naiſſance ;
Qui, ſuivant hardiment vos déſirs curieux,
Jugez tout par vous-même, & voyez par vos yeux ;
Vous de qui le palais des ſages eſt le temple,
Vous qui de nos Germains devez être l'exemple,
Qui remportez d'ici nos cœurs & nos regrets,
Et changez en partant nos roſes en cyprès.

Ah ! quand verrai-je enfin ma ſtérile patrie
Reformer de ſon goût l'antique barbarie,
Offrir un doux aſile aux beaux-arts négligés ;
Réchauffer leur ardeur, dans ſon ſein protégés,
Et, feſant refleurir l'eſprit & le génie,
Rendre la gloire aux arts, & les arts à la vie ?

ÉPITRE

ÉPITRE

À

MONSIEUR MITCHEL,

Sur l'Origine du Mal.

MINISTRE vertueux d'un peuple dont les lois
Ont à leur ſage frein aſſujetti les rois,
Chez vous la liberté reſpire auprès du trône,
Et contient le tyran s'il fulmine & s'il tonne.
Vos princes jouiſſant d'un droit vraiment royal,
Sont libres s'il font bien, enchaînés s'ils font mal;
Que leur ſort eſt heureux! qu'ils ſont dignes d'envie!
Ils ſont à la vertu liés toute leur vie;
La juſtice & les lois ont réglé leur devoir,
Et leur caprice en vain réclame leur pouvoir.
Pourquoi, mon cher Mitchel, pourquoi l'Etre ſuprême
N'a-t-il donc pas daigné nous enchaîner de même?
Nous garderions empreint le ſceau de ſa bonté,
Nous n'aurions point, hélas! la triſte liberté
De quitter la vertu pour embraſſer le vice;
Pourquoi nous expoſer au bord du précipice?
Moins libres dans nos choix, nous ſerions plus heureux,
Et la néceſſité nous rendroit vertueux:
L'innocence & la paix habiteroient la terre,
Plus de deſtruction, d'aſſaſſinats, de guerre.

Quel grand ſujet, Mitchel, à nos réflexions !
Comment concilier ces contradictions ?
L'Etre ſuprême eſt bon, & l'homme eſt miſérable :
Pour nos foibles eſprits abyme impénétrable,
Mais ſecret important loin de nos yeux placé,
Auquel tout notre ſort ſe trouve intéreſſé.
D'où vient le mal moral ? d'où vient le mal phyſique ?
Votre Locke profond, ſi ſage & méthodique,
Et Clarke & Shaftſbury n'auroient oſé riſquer
De toucher cette énigme & de nous l'expliquer.
J'écarte de vos yeux ces viſions trop folles
Dont la Grèce égarée inondoit ſes écoles ;
Elle attribuoit tout au pouvoir du haſard.
Un ſyſtème lié par la ſageſſe & l'art,
Dont l'ordre, le rapport, le but ſe manifeſte,
Démontre ouvertement un ouvrier céleſte.
Le haſard n'eſt qu'un mot, ſans rien ſignifier,
A l'orgueil ignorant qui ſert de bouclier.
Voulez-vous de Manès adopter le ſyſtème,
Concevoir de deux Dieux l'égalité ſuprême ?
L'un eſt l'auteur des biens, l'autre répand les maux.
La diſcorde auſſitôt rendra ces Dieux rivaux.
Si Rome ſuccomba quand Céſar & Pompée
Luttoient pour s'arracher leur puiſſance uſurpée,
Quel ſeroit, penſez-vous, le ſort de l'univers,
Si le ciel combattoit le pouvoir des enfers ?
Du trouble & du déſordre obligés de s'accroître,
Un chaos plus confus auroit donc dû renaître.
Pour ſoutenir ce monde, & pour le protéger,
Un Dieu ſuffit ; ſon bras ne peut ſe partager.

Ce Dieu dont la nature a publié la gloire,
Dont chaque aſtre en ſon cours rappelle la mémoire,
Eſt non ſeulement grand, éternel & puiſſant,
Mais clément, débonnaire, & ſurtout bienfaiſant;
Ce ſont ces attributs que l'univers adore.
N'eſt-ce pas ſa bonté que tout mortel implore?
Tels ſont les traits frappans qu'il grava dans nos cœurs.
Un être mal-faiſant, objet de nos terreurs,
Ne peut être le Dieu que des antropophages;
L'unique auteur du bien reçoit l'encens des ſages.
Venons au nœud gordien où gît tout l'embarras;
Pope en le maniant ne le dénoua pas.
Comment, me direz-vous, un Dieu ſi débonnaire
De maux accumulés accabla-t-il la terre?
Quel eſt l'auteur du mal? Je ne vous réponds rien.
Le mal peut-il venir de l'auteur de tout bien?
De ce ſujet abſtrait les ténèbres ſublimes
Effrayant ma raiſon, découragent mes rimes:
Moi qui chez Saint Thomas n'ai point pris mes degrés,
Modeſte adorateur des myſtères ſacrés,
Je crains d'être profane en touchant ce problème.
Paſſe pour votre Roi des Henri le huitième,
Poſſeſſeur du ſavoir de nos loyaux aïeux,
Plein de ſa ſcolaſtique & d'auteurs ténébreux,
Qui verſa ſur Luther pour la gloire papale
Tous les flots érudits d'horreur théologale;
De ſon travail ingrat dont Léon dix fit cas,
L'écrit au Vatican fut rongé par les rats.

Si, cependant, Mitchel, vous déſirez d'apprendre
Ce qu'ont dit des auteurs qu'on ne ſauroit entendre,
Sur leurs pas haſardeux oſons nous eſſayer;
Mais, hélas ! ces docteurs n'ont pu que bégayer.
Nous devons convenir, ignorans que nous ſommes,
Que l'Etre tout-puiſſant ne devoit rien aux hommes;
Rien n'ayant pu gêner ſon pouvoir abſolu,
Il a pu les former ſelon qu'il a voulu.
L'éternel artiſan débrouillant la nature,
Ne fit point de contrat avec la créature.
Sans qu'elle y conſentît, il lui donna le jour.
Nous fûmes condamnés à vivre en ce ſéjour,
Pour qu'on verſât ſur nous de deux tonneaux céleſtes
Des biens ſi paſſagers & des maux ſi funeſtes.
Mais d'autres animaux ſont auſſi malheureux :
Tout être éprouve ici des deſtins rigoureux.
L'homme ne tient-il pas à la nature entière ?
Il eſt un compoſé des corps de la matière.
Voyez ces élémens en guerre & diviſés,
Par leur choc éternel l'un à l'autre oppoſés,
La chaleur & le froid, & le ſec & l'humide
Prêts à briſer le frein qui les retient en bride;
Et vous vous étonnez du choc des paſſions,
Enfans ſéditieux de nos ſenſations ?
L'homme étant le jouet de la viciſſitude,
Joint à quelques vertus beaucoup de turpitude.
Si dans ce tourbillon il ſe change en effet,
Il ne pouvoit pas être impaſſible & parfait;
C'eſt de l'éternel ſeul l'attribut légitime.

Mais quel eſt le principe enfin qui nous anime ?
Vous le voyez, tout corps vit par le mouvement ;
Rien ne peut ſe mouvoir que par le changement.
Tandis que notre ſort par néceſſité change,
Nous ne pouvons jouir d'un bonheur ſans mélange,
Nos parens, nos amis doivent naître & mourir,
Nous devons pleurer, rire, eſpérer & ſouffrir.
Mais pourquoi, direz-vous, l'homme eſt-il dans le monde ?
Ces êtres qu'enfanta la nature féconde,
La chaîne qui deſcend de l'homme aux végétaux,
Du ſublime Newton aux moindres vermiſſeaux,
De la profuſion accidens néceſſaires
Sont produits pour orner les plaines ſublunaires ;
Peut-être l'Eternel voulut qu'en ce ſéjour
Tout atome jouît de la vie à ſon tour.
Voyez dans vos jardins ſous un tas de pouſſière
Les fourmis à l'écart creuſer leur fourmilière,
Pourroient-elles penſer que la faveur des Dieux
Créa pour les fourmis, l'eau, la terre & les cieux ?
Sans les voir, en paſſant, le maître du domaine
Ecraſe ſous ſes pieds leur engeance hautaine
L'auteur de la nature eſt au-deſſus des lois :
Il n'eſt point notre eſclave, il eſt libre en ſes choix ;
Dans un des moins parfaits des univers poſſibles,
D'un bonheur paſſager il nous fit ſuſceptibles.
S'il eſt des ſcélérats opprobres des humains,
Nous avons des Catons & des Marc-Antonins.
Soyons contens, ce monde à nos vœux doit ſuffire.

A moins que d'être enfer il ne feroit pas pire,
Répond le philofophe avec fimplicité :
Pénétrez donc au fond de la difficulté ;
Je veux favoir comment un Dieu jufte, équitable,
Fait fouffrir l'innocent ainfi que le coupable.
J'éprouve un fort affreux, mais l'ai-je mérité ?
Et Dieu contre un mortel peut-il être irrité ;
S'il eft injufte, ô ciel ! quelle penfée horrible !
L'ignorance ou l'erreur eft mon lot infaillible.
Le mal ne peut venir d'un être tout parfait,
Quelle origine a-t-il ? d'où vient-il ? qui l'a fait ?
Effayons cependant s'il n'eft aucune route
Moins fertile en écueils pour nous tirer de doute.
Suppofez avec moi, fans toucher aux autels,
Que l'univers & Dieu font tous deux éternels.
L'homme animal penfant & le reptile infecte
Sont tous deux compofés d'une matière abjecte ;
Cette imperfection n'a pu fe démentir,
Et les êtres divers ont dû s'en reffentir.
Dès qu'on ne fait plus Dieu l'auteur de cet ouvrage,
Le mal eft néceffaire & devient mon partage.
On ne m'entend donc point me plaindre ou murmurer,
Quand je vois la vertu gémir & foupirer,
Et le crime infolent dans fa cruelle ivreffe
De fon triomphe injufte accabler la foibleffe.
Sans doute un créateur s'y devoit oppofer ;
Mais Dieu jufques à nous ne peut fe rabaiffer,
Il borne fon pouvoir à des lois générales,
A la fécondité dont fes mains libérales

Raniment l'univers dans ſon épuiſement,
Au principe inconnu de ce grand mouvement
Qui pouſſe & qui retient dans ſa courſe rapide
Ces globes enflammés qui nagent dans le vide.
En ſcellant ſes travaux du ſceau de ſa grandeur,
Dieu ſeul de ce grand tout eſt le conſervateur :
Les ſaiſons & les jours, c'eſt lui qui les diſpenſe ;
Mais de lui juſqu'à nous l'intervalle eſt immenſe.
Peut-être la matière, indocile à traiter,
Rebelle à ſes deſſeins a ſu lui réſiſter.
Deux cauſes exiſtant égales en puiſſance,
L'agent n'a pu ſur l'autre emporter la balance ;
De deux mauvais partis il lui reſtoit le choix,
Et ſur le moins mauvais il a réglé ſes lois.
Peut-être en me voyant étaler ce ſyſtème,
Votre raiſon, Mitchel, n'y ſouſcrit pas de même ;
Vous cherchez l'évidence en ces ſujets obſcurs :
Mais l'art conjectural a-t-il des côtés ſûrs ?
La matière éternelle & pourtant imparfaite,
Loin de vous contenter, vous choque & vous arrête.
A ces objections que répondrai-je, hélas !
Aucun objet parfait ne me frappe ici-bas.
L'homme a contre l'erreur des armes offenſives ;
Mais ſes opinions manquent de défenſives.
Le mal eſt dans le monde, il n'eſt que trop certain ;
On ne peut l'en bannir, on le déguiſe en vain ;
Pour ne point voir en Dieu le promoteur du crime,
J'en charge la matière, elle en eſt la victime :

Je défends la bonté, l'honneur de l'Eternel ;
Je puis mal deviner, ſans être criminel.
Mais on me preſſe encor, on s'efforce à me dire
Que nous ſommes heureux : hélas ! je le déſire ;
Mais pour me le prouver, ne pleurez donc jamais,
Que je n'entende plus ni ſoupirs ni regrets.
Notre ſort, me dit-on, ne paroît point étrange ;
Dieu plaça les humains entre la brute & l'ange.
Je ſais qu'aux animaux l'homme eſt ſupérieur,
L'ange eſt plus inconnu ; mais je ſerois d'humeur
De laiſſer à Milton les anges & les diables,
Pour ce bizarre auteur ſujets inépuiſables.
On me répète encor que l'homme limité
Ne peut concevoir Dieu ni ſon immenſité ;
D'un point dans l'univers dont il a quelque indice,
Il juge en ſouverain de ce vaſte édifice ;
Ce qu'il critique enfin & qu'il appelle un mal,
Eſt admirable & bien conçu dans le total.
Je n'eſcalade point des lieux inacceſſibles.
Le crime & la douleur ſont des objets ſenſibles.
Je ſais que mon eſprit eſt très-foible & borné ;
En ſuis-je moins à plaindre & moins infortuné ?
Le vice eſt mon tyran, mes vertus ſont reſtreintes ;
Quel cœur aſſez cruel peut condamner mes plaintes ?
La douleur me pénètre en déchirant mon corps,
Le chagrin de l'eſprit uſe enfin les reſſorts,
L'avenir me prédit des maux d'une autre eſpèce,
Dont la caducité menace ma vieilleſſe ;

De périls renaiſſans, de maux environné,
Je ſuis dans des tourmens à vivre condamné.
Ah ! quel mortel voudroit, dans la nature entière,
Renaître & parcourir de nouveau ſa carrière ?
Voilà la vérité : mais un docteur d'Oxfort
M'anathématiſant vous dira que j'ai tort,
Qu'il ſait tout, & qu'il peut, aidé de ſa ſcience,
D'un roi pyrrhonien accabler l'ignorance ;
Il croit qu'en ce ſéjour on nous veut éprouver,
Que nous portons la croix afin de nous ſauver,
Que l'ame au déſeſpoir, contrite, infortunée,
De gloire dans les cieux ſe verra couronnée.
  Mais ſur trois millions à jamais réprouvés
A peine deux mortels en tout ſeront ſauvés ;
Puiſſiez-vous être admis parmi leur petit nombre !
  Je hais, je vous l'avoue, un docteur dur & ſombre,
Qui veut que Dieu créa jadis le genre humain
Pour brûler dans le gouffre où gît l'eſprit malin,
Et prétend me prouver par ſon jargon bizarre
Que mon maître eſt injuſte autant que lui barbare.
Laiſſons cet inſenſé que l'erreur a ſéduit,
Des décrets éternels profondément inſtruit,
Dans ſes égaremens, imbu de ſes chimères,
Sans ſcrupule au Démon aſſigner tous ſes frères ;
Tandis que le bourru ſe plaît à diſputer,
La modeſte raiſon me condamne à douter.
D'un eſprit curieux la vive intempérance
Croit par la conjecture aller à l'évidence ;
Mais au lieu de pouvoir atteindre aux vérités,
Elle égare, elle induit en cent abſurdités,

C'eſt le conte du pauvre accablé de détreſſes :
Pour ſortir du beſoin il chercha des richeſſes,
Un tréſor qu'on diſoit caché ſous ſon foyer ;
Mais il fut confondu d'y trouver du fumier.

A Breſlau, le 28 de Décembre 1761.

ÉPITRE
À
MADAME DE MORIAN,
Sur le trop & le trop peu.

O VOUS! qu'en mon printemps je connus ſous le nom
De la folâtre Tourbillon,
Eſt-ce vous qui voulez dans une cour polie
Que les diſciples d'Uranie,
Le compas à la main, du trop & du trop peu
Vous marquent le juſte milieu ?
Rappelez-vous ces temps où ſans philoſophie
Un tiſſu de plaiſirs enchaînoit votre vie,
Où ſans ſouci du lendemain,
Vous confiant aux ſoins de la naiſſante aurore,
Vous ſaviez qu'à chaque matin
Pour vous elle feroit éclore,
Avec les riches dons de Flore,
La foule des plaiſirs naiſſans ſous votre main.

Ah! trop aimable créature,
Que vous étiez, Morian, gaie & sage autrefois,
Vous qui teniez de la nature
L'inépuisable fonds d'une joie si pure,
Qui sans jamais blesser les lois
Dont la pudeur fixa le choix,
Vous laissoit savourer le plaisir sans mésure!
Par quel enchantement est-ce donc que je vois
Qu'en quittant les sentiers où marchoit Epicure,
Vous voulez qu'une raison mûre
Pèse les plaisirs à son poids.
Toute erreur, croyez-moi, dont l'attraît nous fait plaire,
Vaut mieux que le triste flambeau
De la raison qui nous éclaire.
Et qu'apprendrez-vous de nouveau
Par l'œil de la raison qui voit tout sans bandeau,
Sinon qu'en général ce que le monde enserre,
Tout n'est que vanité, séduction, chimère?
Nous sommes ici tous sous la sujétion
Du sceptre de l'illusion.
Choisissons donc la plus aimable,
Et qu'avec son air vénérable
L'importune réflexion
N'arrive qu'au sortir de table.
Allons, mettons à part toute prévention:
Trouveriez-vous hors de saison,
Que si je rencontrois un plaisir sur ma route,
Ma main le cueillît sans façon?
Vous me répondriez sans doute
Que votre serviteur l'a fait avec raison.

Retournez donc aux jeux, aux ris, à l'allégreſſe,
Aux hochets de votre printemps ;
Qu'ils rempliſſent tous vos momens,
C'eſt le conſeil de la ſageſſe.
Et ſur le trop & le trop peu
Du temple d'Epidaure interrogez les Dieux,
Vous apprendrez par leur prêtreſſe,
Que tout paroît trop peu dans la verte jeuneſſe,
Et tout eſt trop quand on eſt vieux.

Fait au mois de Mars 1765.

ÉPITRE

À

MADEMOISELLE DE KNESEBECK,

Sur le Saut qu'elle fit de ſon Carroſſe lorſque ſes Chevaux prirent le Mors aux Dents.

QUI m'auroit dit qu'un jour ſur ma guitare,
Dont les accords ſont peu mélodieux,
Je chanterois, à l'envi de Pindare,
Des Pruſſiens les exploits glorieux ;
Non ces combats qui renverſent les trônes,
Mais les hauts faits d'illuſtres Amazones,
Plus beaux, plus grands & plus merveilleux.

Viens Calliope, il faut que tu m'inſpires,
Pour bien chanter ces exploits étonnans.
Ah ! je te vois, en me rebutant, rire
Qu'un vieux ſoudard, chargé du poids des ans,
Le front ridé, les cheveux blanchiſſans,
Se croie encor dans l'âge du délire,
Et d'Apollon veuille toucher la lyre.
Hé bien ! ſans toi, ſans tes puiſſans ſecours,
Pour réveiller cette flamme divine,
Il ſuffira que ma Muſe meſquine
Se repréſente avec tous ſes atours
La Kneſebeck, ce vrai phénix des cours,
Et de nos temps la plus grande héroïne :
Oui, je la vois ; ſon air eſt aſſuré,
Son front ſerein ; ſon eſprit ferme & calme,
Qu'aucun péril n'a jamais altéré,
Eſt toujours ſûr de remporter la palme.
Telle autrefois, défendant les Latins,
Près de Turnus parut cette Camille,
Tant célébrée autrefois par Virgile,
Dont la valeur retarda les deſtins
Du bon Enée & des guerriers troyens.
Notre Nymphe eſt plus belle & plus jolie,
Peut-être aux champs de Mars moins aguerrie,
Moins ſanguinaire en livrant des combats ;
Mais préférable en pudeur, en appas,
A ce qu'étoit la Nymphe d'Italie.
Aurai-je aſſez de force en mes poumons
Pour vous chanter ſans abaiſſer mes ſons,

Sans verbiage, en rapporteur fidelle,
Ce qui rendit cette fille immortelle?
Non, ce n'eſt point l'adreſſe des courſiers
Qui triomphoient aux joutes olympiques,
Et dont Pindare en ſes vers héroïques
Peint les héros couronnés de lauriers;
Mais ce ſeront des efforts de courage
Qu'Hercule auroit eu peine d'égaler:
Voir de la mort la redoutable image,
Et cependant agir ſans s'ébranler.
Venons au fait; tableau d'après nature
N'a pas beſoin d'être orné de bordure;
Ceci n'eſt point la légende d'un ſaint,
Mais un grand fait reconnu pour certain.
La Kneſebeck, ſur un beau char portée,
Se promenoit au parc près de Berlin;
D'un ciel tout clair l'aſpect l'avoit tentée
De reſpirer un air pur & ſerein,
Qu'en toute ville opulente, habitée,
Il faut chercher dans les champs au lointain.
Son char à peine a paſſé la limite
De nos remparts, que ſes courſiers ardens
Trop reſſemblans aux chevaux d'Hyppolite,
Bientôt fougueux prennent le mors aux dents;
Mais aucun monſtre à gueule flamboyante,
Le dos couvert d'écaille jauniſſante,
Du fond des eaux ſur eux ne s'élança;
Un haſard ſeul ainſi les courrouça.
Mon héroïne, en gardant contenance,
Vit ſans pâlir, la grandeur, l'éminence,

Du fort affreux qui fes jours menaça.
Là fe préfente à fon ame affurée
Les flots profonds des rives de la Sprée.
Ah ! quel fpectacle affreux & plein d'horreur,
D'être expofée à fe voir bien mouillée,
Et qui pis eft, engloutie ou noyée !
Quand à la cour on eft Dame d'honneur,
Que faire, hélas ! en un pareil malheur ?
Défefpérer eft chofe fort commune ;
Mon héroïne avoit un plus grand cœur :
Elle fut bien gouverner la fortune,
Et fe fauver par excès de valeur.

Tel & moins fier parut le grand Eugène,
Quand de Belgrad à demi ruiné
Accélérant la conquête prochaine,
Il fut foudain des Turcs environné ;
Il foutint bien l'honneur du diadème,
Prenant d'abord un parti décifif,
Il marche au Turc dans ce péril extrême,
Le bat, le force, & le rend fugitif.

Mon héroïne agit en tout de même,
Sans s'émouvoir, lamenter ou pleurer,
Hors de fon char, fans fe défefpérer,
L'air affuré, le maintien toujours libre,
Elle s'élance, & connoiffant à fond
Les lois qu'obferve un corps en équilibre,
Elle retombe heureufement à plomb ;
Tandis qu'au loin, d'une courfe rapide,
Ses fix courfiers entraînèrent leur guide.

Tout étoit grand ; la réſolution,
Et le projet, & l'exécution,
Qui délivra notre illuſtre héroïne
Du ſoin fâcheux, plus qu'on ne l'imagine,
De préſenter ſes charmes à Pluton,
Ou d'aſſiſter dans ce gouffre profond
Au grand couvert de Dame Proſerpine,
Ce qui n'eſt plus à préſent du bon ton.
Que Rome encor avec faſte publie
La fermeté, l'audace de Clélie,
Dont le cheval rapidement nagea,
En la ſauvant du camp de Porſéna ;
Au quadrupède en eſt tout le merite ;
Mais la Romaine ainſi prenant la fuite,
A ſa parole indignement manqua.
La Kneſebeck n'étoit point en otage ;
Elle pouvoit ſelon ſa volonté
Sauter d'un char dont la rapidité
Près de quitter les dunes du rivage
Alloit noyer elle & ſon équipage.
Plus d'un guerrier a partagé l'honneur
De ſes exploits avec toute l'armée ;
Quand d'un beau feu ſa troupe eſt animée,
Ce feu peut rendre un ignorant vainqueur.
Mais notre belle a le noble avantage
Plus recherché, plus rare & plus flatteur,
Que ſes exploits lui ſont dûs ſans partage ;
Par ſa valeur ſurmontant le danger,
Elle dédaigne un ſecours étranger.

Si

Si tout concourt à sa solide gloire,
Il manquera pourtant à son histoire
Un grand poëte, un célèbre artisan,
Comme il en fut aux bords de l'Eridan.
Combien de noms, bien dignes de mémoire,
Sont peu connus dans ce vaste univers ?
Un exploit perd, s'il n'a pour le répandre
Un fier prôneur qui le vante en beaux vers.
A tout propos on nous cite Alexandre,
Sans rappeler les faits d'un conquérant
Aussi rapide, & dans le fond plus grand,
Qui subjugua lui seul l'Asie entière.
Si l'on néglige à ce point Tamerlan,
C'est qu'il ne put trouver dans le levant,
Pour relever sa vertu guerrière,
Un Quinte-Curce, un Virgile, un Homère.
Ce Tamerlan se trouvoit dans le cas
Où vos exploits seront réduits, ma chère ;
Pour les chanter vous ne trouverez pas
Un Arioste, un Dryden, un Voltaire.
De ces grands saints, je suis l'humble valet,
Et leur trompette en mes mains est sifflet.
Quel prix auront des vers velches, tudesques,
Sans élégance, encor moins pittoresques,
Et réprouvés par l'Abbé d'Olivet ?
Un rimailleur rebuté d'un puriste
A devant lui la perspective triste,
Qu'étant beaucoup rabaissé sous Brébeuf,
Il est chanté par le coq du Pont-neuf.

Mais en dépit des talens que refuse
Le Dieu des vers à mon ingrate Muse,
Je puis pourtant, sans trop m'aventurer,
A l'univers prouver & démontrer
Qu'on trouve ici parmi nos Prussiennes
Autant & plus que n'a souvent vanté
La très-bavarde & docte antiquité
Dans les hauts faits de ses concitoyennes
J'honore fort Homère & ses Sirènes,
Mais quoi qu'ait dit ce grand poëte Gre
Je lui soutiens que sa Pentésilée
Ne peut en rien jamais être égalée
A notre illustre & brave Knesebeck.

ÉPITRE
À
MILORD MARÉCHAL
Sur la Mort de son Frère.

VOUS pleurez, cher Milord? votre douleur amèr
Redemande un héros, un ami tendre, un frère.
La gloire qui l'ombrage aux portes du trépas,
Quoiqu'illustrant son nom, ne vous console pas.
Cette noble union que le sort a détruite,
Fut moins l'effet du sang que l'effet du mérite.

J'ai vu de ſes beaux jours éteindre le flambeau,
Et j'ai de ſes lauriers couronné ſon tombeau.
Dans ce combat affreux, s'il eût encor pu vivre,
Son bras auroit forcé la victoire à le ſuivre ;
Mais de l'airain tonnant les foudres en courroux
Prêt à triompher d'eux l'abattent ſous leurs coups.
Fatale ambition, que d'illuſtres victimes,
Que d'amis, de héros moiſſonnés par tes crimes !
Nos hameaux, nos cités, tous nos états ſont pleins
De parens éplorés, de veuves, d'orphelins,
Qui réclament en vain par leurs cris, par leurs larmes,
Nos vengeurs moiſſonnés par le tranchant des armes.
Ah ! la gloire s'achète au prix de trop d'horreurs ;
Mes lauriers teints de ſang ſont baignés de mes pleurs.
Dans ces calamités, dans ces douleurs publiques,
Je me vois accablé de malheurs domeſtiques :
En moins de deux hivers, tel eſt mon triſte ſort,
Sur tout ce que j'aimois j'ai vu fondre la mort :
Elle enleva ma mère, & ſon fils & ſa fille.
O jours de déſeſpoir ! Quel coup pour ma famille !
Une mère, l'eſpoir, l'honneur de notre ſang,
Un frère jeune encor, l'héritier de mon rang,
Une ſœur, vrai héros, vaſte & puiſſant génie,
A laquelle à jamais mon ame étoit unie.
Pour ne point ſuccomber ſous de pareils tourmens,
Il faut un cœur d'airain, privé de ſentimens,
Aux cris de la nature obſtinément rebelle,
Qui ne connut jamais d'amitié mutuelle.
Dans l'abyme des maux où le ſort m'a plongé,
Le cœur rongé d'ennuis & l'œil de pleurs chargé,

D'une réflexion mille fois repouſſée
La ténébreuſe horreur occupe ma penſée.
On nous dit que ce Dieu qu'au ciel nous adorons
Eſt doux, juſte & clément : &, Milord, nous ſouf-
frons.
Comment concilier ſes entrailles de père
Avec l'homme accablé du poids de ſa miſère ?
Jeune, foible, imprudent, éperdu, ſans repos,
Dès ma première aurore en butte à tous les maux,
Les vices, la douleur, & le péril m'aſſiége.
J'ignore mon deſtin : d'où viens-je ? où ſuis-je ? où
vais-je ?
J'éprouve en parcourant ce cercle étroit des ans
De ſouffrance & de maux les douloureux tourmens ;
Quand je touche à la fin de ma triſte carrière,
La fille Atropos vient clore ma paupière,
Et la vertu divine & le crime infernal
Dans ce monde maudit ont un deſtin égal.
Rien ne fléchit ce Dieu, ni le prix des offrandes,
Ni l'odeur des parfums ; il eſt ſourd aux demandes
Des mortels écraſés par ſes cruels décrets.
Les voilà révélés, ces importans ſécrets.
Milord, qu'importe donc la triſte connoiſſance
De ce bras qui m'accable & cauſe ma ſouffrance,
Si la mort de mes maux peut ſeule me ſauver ?
Il eſt, il eſt des maux qu'un mortel doit braver ;
La ſtoïque raiſon dont le flambeau m'éclaire
M'apprend à me roidir contre un malheur vulgaire,
A calmer le chagrin, à diſſiper l'effroi
D'un déſaſtre qui peut n'influer que ſur moi.

On a vu des mortels dont l'ame peu commune
Foule aux pieds la grandeur, méprise la fortune,
D'un infame intérêt déchire les liens,
Tranquille, inébranlable en perdant les faux biens,
Et dans sa décadence, aux trahisons en butte,
Oppose un front serein aux apprêts de sa chute.
Ne croyez pas, Milord, que j'emprunte le ton
De l'homme chimérique inventé par Platon :
Loin de vous étaler l'emphase scolastique,
C'est moi qui parle, instruit par ma dure pratique.
J'ai vu mes ennemis saccager mes états,
J'ai vu mes vœux trahis par le sort des combats,
Près de mes oppresseurs se sont rangés mes proches ;
Sans m'emporter contre eux en de justes reproches ;
J'ai vu souvent la mort prête à fondre sur moi,
Sans qu'un trouble secret m'ait fait pâlir d'effroi,
Dans nos calamités la commune épouvante
N'a pu rendre un moment ma constance flottante ;
Le pouvoir absolu, le faste, la splendeur
Etoient des objets vils pour mon superbe cœur.
Prêt à perdre cent fois la vie & mes provinces,
Le sort qui contre moi réunit tant de princes,
N'a pu me rendre encor un objet de pitié.
Mais s'il touche aux saints nœuds que forme l'amitié
Par cet endroit cruel, cher Milord, il m'accable.
Achille au talon près étoit invulnérable.
A tout autre malheur on trouve des secours ;
Le temps après l'orage amène de beaux jours.
Mais qui peut réparer des pertes éternelles ?
Quand la mort a blessé de ses flèches cruelles

Ces parens, ces amis, objets de nos ſouhaits,
On s'en voit ſéparé, cher Milord, pour jamais :
Réclamez-les aux cieux, évoquez l'enfer même,
L'Achéron ne rend plus ceux qu'on pleure & qu'on aime ;
L'irrévocable loi de la fatalité
A ce terme arrêta notre témérité.
Pour toujours, chère ſœur, je vous ai donc perdue !
Le bras d'un Dieu cruel ſur ma tête étendu,
Par des coups redoublés à me perdre occupé,
Au plus ſenſible endroit à la fin m'a frappé.
Avec mille regrets, ô manes que j'adore !
Je rappelle les jours de ma première aurore,
Où ſitôt que mon cœur a paru s'animer,
Mes premiers ſentimens furent de vous aimer.
De l'amour des vertus l'heureuſe ſympathie
Forma notre union par l'eſtime nourrie,
Et bientôt la raiſon développée en nous
Conſacra pour jamais des ſentimens ſi doux,
De notre attachement telle étoit l'origine :
Dès notre berceau même il a pouſſé racine ;
Nous croiſſions ainſi ſous l'auguſte pouvoir
De parens dont les mœurs dictoient notre devoir ;
Nous n'avions entre nous ni ſecret ni myſtère,
Et la ſœur ne faiſoit qu'une ame avec le frère.
Dès-lors combien de fois, ſenſible à mes douleurs,
Ses généreuſes mains ont eſſuyé mes pleurs ?
Comme dans les jardins on voit de jeunes plantes
S'entre-prêter l'appui de leurs tiges naiſſantes,

Pour éluder les coups des vents impétueux ;
Nous nous prêtions ainſi des ſecours vertueux.
Depuis, dans les dangers d'un plus terrible orage,
Son héroïque exemple affermit mon courage.
Combien de fois enfin, facile à m'égarer,
Du piége où je tombois elle ſut me tirer ?
Le vice à ſon aſpect n'oſoit jamais paroître ;
De mes ſens mutinés elle m'a rendu maître :
C'étoit par la vertu qu'on plaiſoit à ſes yeux.
  Une auſſi ſage amie eſt un bienfait des cieux.
Les avis, les ſecours s'y rencontrent en foule,
Tandis qu'au premier choc ſe diſſipe & s'écoule
L'hypocrite ramas d'amis ſans probité,
Paraſites rampans de la proſpérité.
Quand au bruit d'un revers leur troupe m'abandonne,
Je ſens le prix d'un cœur qui chérit ma perſonne,
Qui dans l'adverſité redouble de ferveur,
Conſole, agit, s'empreſſe, affronte mon malheur.
  Rare félicité, trop courte & peu goûtée,
Que le deſtin barbare a trop peu reſpectée !
  O jour rempli d'horreurs ! ô ſouvenir affreux !
Sur mon front pâliſſant ſe dreſſent mes cheveux.
Je crois le voir encor l'exécrable miniſtre,
Organe & meſſager de ce trépas ſiniſtre,
Quand en perçant mon cœur il penſa m'immoler.
  La force me manqua, je ne pus lui parler.
Stupide, inanimé, ſans voix & ſans penſée,
Tout d'un coup éclata ma douleur oppreſſée.
La mort n'égale point tout ce que j'ai ſouffert ;
C'eſt un pire tourment que celui de l'enfer.

Je déteſtois le jour, je fuyois la lumière,
Et j'aurois de ma main abrégé ma carrière,
Quand pour comble de maux la voix de mon devoir
Me força d'arrêter le cours du déſeſpoir.
Vains ſonges de l'orgueil, ô majeſté ſuprême !
Un roi moins que le peuple eſt maître de lui-même.
L'état preſque abattu, coloſſe chancelant,
Ne conſervoit d'appui que mon bras languiſſant :
Il falloit s'oppoſer à l'Europe en furie ;
Il fallut m'immoler au bien de la patrie,
Voler dans les combats, vivre pour la venger.
Je reſpirois la mort, j'appelois le danger.
Mais quel cruel emploi pour une ame égarée,
Dans un chagrin mortel au déſeſpoir livrée,
De porter dans l'horreur qui dévoroit mes jours
Aux places en danger de rapides ſecours,
D'oppoſer aux eſſaims que vomiſſoit la terre,
De peuples ramaſſés dévoués à la guerre,
En cent endroits lointains les mêmes défenſeurs,
De prévoir, calculer, conjurer les malheurs ?
Je ſens que ce fardeau m'accable & m'importune,
Heureux qui dégagé du joug de la fortune,
Inconnu, mais tranquille en ſon obſcurité,
S'afflige ſans témoins & pleure en liberté.
Quand pourrai-je briſer mes entraves dorées,
Quand pourrai-je quitter ces funeſtes contrées,
Et hâter ce moment, à mes chagrins ſi doux,
Qui me réunira, divine ſœur, à vous ?
Nos ombres, dès ce jour des Dieux favoriſées,
Parmi le peuple heureux des plaines élyſées,

Sans craindre le deſtin qui ne peut les troubler,
De tant de maux ſoufferts pourroient ſe conſoler ;
Et nos deux cœurs brûlant de flammes éternelles,
Aux reſpectables lois de l'amitié fidelles,
Cultiveroient en paix cette tendre union.
Quoi ! ma raiſon s'égare, ah ! quelle illuſion
Me dépeint de ces lieux l'image menſongère ?
D'un ſonge ſéduiſant la vapeur paſſagère
Sur nos ſens engourdis règne dans le ſommeil ;
L'auſtère vérité le diſſipe au réveil.
Oui, la raiſon détruit par ſa clarté réelle
Le fantôme chéri d'une vie immortelle.
Tout ce qu'on ſe promet du ciſeau d'Atropos,
C'eſt un oubli profond, un durable repos.
L'irrévocable loi met nos cendres éteintes
Hors du pouvoir des Dieux, à l'abri des atteintes.
Là nous ne craindrons plus ces troubles orageux,
D'un aveugle deſtin enfans impétueux.
De cent rois conjurés les armes triomphantes
Contre des corps détruits deviennent impuiſſantes.
Le chagrin dévorant qui nous ronge le cœur,
Et l'abreuve à longs traits d'une amère douleur,
En de froids oſſemens ne trouve plus ſa proie.
Du Ciel en vain ſur eux le courroux ſe déploie :
On ne viole point l'aſile de la mort ;
Elle eſt des malheureux le refuge & le port.
C'eſt donc un bien réel que de ceſſer de vivre,
Ce moment fortuné de nos maux nous délivre :
Dès que nous avons bu des ſources du Léthé,
Tout ce qui fut eſt tel que s'il n'eût point été,

Tant d'illuftres Romains, dans des revers extrêmes,
Ont fu par le trépas s'en délivrer eux-mêmes.
Que d'exemples fameux, foutenus de grands noms,
Les Catons, les Curius, les Brutus, les Othons !
On les imite à Londre, & l'Anglois libre & ferme
Aux rigueurs du deftin prefcrit lui-même un terme.
Qu'un miférable efclave, encor flétri des fers,
Redoute plus la mort que des affronts foufferts,
Il peut vivre en infame & mourir comme un lâche ;
Sa baffe ignominie à nos regards fe cache ;
Par la honte avili, par l'opprobre écrafé,
Son exemple odieux eft partout méprifé.
L'école des héros fournit d'autres maximes ;
La gloire en recueillit les fentences fublimes :
Son crayon nous traça les chemins de l'honneur,
Nous apprit à dompter la foibleffe & la peur,
Et nous dit que fouffrir que le fort nous outrage,
C'eft moins humilité que défaut de courage.
Les Dieux, par un accord conforme à nos fouhaits,
Promirent à nos jours d'attacher leurs bienfaits.
Si ce bien corrompu un bien ne peut plus être,
On doit y renoncer, tout homme en eft le maître :
Rompant le fil fatal de fes jours défaftreux,
On leur rend tout le bien que l'on a reçu d'eux.
Voilà, dans les horreurs du deftin qui m'accable,
Les fentimens fecrets d'un cœur inébranlable,
Qui fans importuner le Ciel par fon encens,
Sans mendier de lui ni faveurs, ni préfens,
De fon joug dégoûté, défabufé du monde,
Vit par l'unique efpoir fur lequel il fe fonde,

Que s'il fauve l'état, quitte de fon emploi,
Il pourra difpofer en liberté de foi.

De Breflau, en Décembre 1758.

ÉPITRE I.

À D'ALEMBERT.

VOUS ne le croirez point, fage Anaxagoras,
Qu'au fiècle où nous vivons, il foit en ces états,
Même au fein révéré de notre Académie,
Un ennemi fecret de la philofophie,
Qui jadis reconnu pour très-mince Aumônier,
Fait métier maintenant de nous calomnier.
Cependant il s'érige en écrivain habile.
Ce bel-efprit pefant, nourri ****,
Soutient que tout penfeur qui régimbe à fon frein,
Que tout bon raifonneur n'eft qu'un franc libertin,
Aux plaifirs adonné, féduit par Epicure,
Qui fuit brutalement l'inftinct de la nature;
Mais qu'il attend le jour de deuil, d'adverfité,
Où ce penfeur hardi triftement alité
Verra de près la mort qui de fa faux tranchante
Dans fes fens affoiblis portera l'épouvante;

Qu'alors ſes goûts charnels ſe réduiſant à rien,
La peur du vieux Satan le rendra bon chrétien.
Paſſe qu'en un ſermon un ſot ainſi s'exprime,
Mais mon docteur écrit, ce vil fatras s'imprime,
On le lit en bâillant à l'honneur du Midas.
Faut-il donc me guetter au moment du trépas,
Pour me perſuader que deux fois deux font quatre ?
Je le crois en ſanté, ſans même en rien rabattre ;
Mais quand un imbécille, un bavard importun
Soutient effrontément que trois ne valent qu'un,
Je renvoie auſſitôt ce zélé fanatique
Aux premiers élémens de ſon arithmétique ;
Ou je lui dis : Monſieur, quelle eſt la penſion
Que le ſynode attache à votre fonction ? . . . .
Mille écus . . . . Mais, Monſieur, ſi contre votre attente
On vous dit, les voilà ; vous comptez trois cent trente ;
Les yeux tout enflammés, frémiſſant de fureur,
Vous vous rûrez d'abord ſur ce mauvais payeur . . .
Diſtinguo, me dit-il, c'eſt un fait ordinaire,
L'autre eſt de notre foi l'ineffable myſtère . . . . .
Et garde donc pour toi ton merveilleux ſecret.
Pourquoi le divulguer ? tu n'es qu'un indiſcret,
Qui, l'eſprit tout farci de contes incroyables,
Viens pour des vérités nous débiter tes fables.
Crois-tu donc, ſi j'étois malade agoniſant,
Obſédé par malheur d'un cafard inſolent,
Qui me dît qu'en ce jour Jupiter par la tête
Accoucha de Minerve, & qu'en chômant ſa fête,

Je pourrois à l'inſtant recouvrer ma vigueur,
Crois-tu que ce propos m'induiroit en erreur ?
Non, ce fourbe y perdroit toute ſon induſtrie.
  Le cigne de Léda, ****
Jadis ont fait fortune auprès des potentats,
Lorſqu'on étoit crédule & qu'on ne penſoit pas:
Le monde étoit tombé dans ces temps en ſyncope ;
Maintenant la raiſon, l'eſprit ſe dévelope ;
Rien n'eſt cru s'il n'eſt pas clairement démontré,
On rejette un verbiage obſcur mais conſacré,
Aux mots vides de ſens ont ſuccédé des choſes,
Par des effets certains nous remontons aux cauſes,
La nature muette apprit à s'exprimer,
On ſut l'interroger, & même l'animer.
Les miracles dès-lors à nos yeux diſparurent,
La vérité régna, les charlatans ſe turent,
La critique éclairée étourdit les docteurs,
Et partout la raiſon pourſuivit les erreurs.
  Non, non, dit mon cafard, c'eſt par libertinage
Que l'incrédulité prévalut en cet âge .....
  Eh! quoi donc! grand docteur, connois-tu Spinoſa?
Qui jamais de débauche en ſon temps l'accuſa ?
  Et Bayle, plus profond, qu'un faquin mépriſable
Perſécuta long-temps d'un zèle charitable,
Nul penchant ſenſuel ne put le détourner
Du plaiſir de penſer & de bien raiſonner.
  Et ce bon Empereur, de tous rois le modèle,
Cet homme en tout parfait, le divin Marc Aurèle,
Penſes-tu que ce fût un gros voluptueux,
Un pourceau d'Epicure, un prince crapuleux ?
Peux-tu d'un Antonin faire un Sardanapale ?

O fureur de parti, rage théologale !
C'eſt toi qui corrompis la probité, les mœurs
De ces fourbes tondus & de leurs ſectateurs.
Pour maintenir la foi chancelante & douteuſe,
Tout cagot ſans rougir aima fraude pieuſe ;
L'audace oſa forger les livres Sybillins,
La légende s'enfla de faux martyrs chrétiens,
On ſuppoſa depuis de fauſſes décrétales,
Et la religion n'offrit que des ſcandales.
Faut-il pour appuyer la ſimple vérité
Qu'un menſonge odieux ſouille ſa pureté ?

Jamais Newton, ni Locke en leur philoſophie
N'ont mêlé des poiſons aux ſucs de l'ambroſie ;
L'expérience en main ils ſurent ſe guider.
Ils prouvent ; c'eſt ainſi qu'il faut perſuader.

Mais ſi l'on en croyoit la troupe conſacrée,
En ſoutane, en rabat, à tête tonſurée,
Dieu, qu'ils nous ont dépeint tout auſſi méchant qu'eux,
Deviendroit un objet indigne de nos vœux,
Ils l'ont fait le tyran le plus inexorable ;
Pour aſſouvir ſa rage, il rend l'homme coupable ;
Non content d'exercer ſur lui ſa cruauté,
Il prétend le punir durant l'éternité ;
Si Lucifer ſur nous eût uſurpé l'empire,
Notre condition ne pourroit être pire.

Ce n'eſt point là le Dieu dans mon cœur adoré ;
Le mien doit mériter un hommage éclairé.
La terre me l'indique & le ciel me l'annonce ;
Un but marqué dans tout, en ſa faveur prononce :
Mon eſtomac digère, & des ſucs nourriſſans
Vont réparer mon être & prolonger mes ans ;

Mon œil eſt fait pour voir, l'oreille pour entendre,
Le pied pour me porter, le bras pour me défendre,
Et ſi j'ai de l'eſprit, celui dont je le tiens,
En doit poſſéder plus que n'en ont les humains.
Qui pourroit me donner ce qu'il n'a pas lui-même ?
Voilà pourquoi j'admets ce mobile ſuprême.
Le fameux Copernic, vos Newtons, vos experts
Ont deviné les lois qui meuvent l'univers ;
Les aſtres dans leur cours ont une allure ſtable ;
Comment un pur haſard, inconſtant, variable,
Pourroit-il maintenir ces éternelles lois,
Dont l'art pouſſe & ſuſpend tant de corps à la fois ?
Convenons donc qu'un être intelligent préſide
Au reſſort qui produit ce ſpectacle ſplendide :
Mais ſans le définir mon cœur doit l'adorer.
Sans lui je ne pourrois vivre ni reſpirer :
Donc ce divin moteur eſt bon par excellence ;
Au deſſus des mortels, à l'abri de l'offenſe,
Rien ne peut l'exciter à la méchanceté.
Je me ſuis vu ſouvent ſur les bords du Léthé,
Et j'aurois entendu hurler de près Cerbère,
Si l'enfer n'étoit pas un être imaginaire.
Dans ce moment fatal où la mort m'apparut,
La peur ne m'a jamais fait payer de tribut ;
Recueillant mes eſprits, concentré en moi-même,
Je fus inébranlable, & ferme en mon ſyſtème :
L'erreur que je bravois, étant plein de ſanté,
Ne prit point à mes yeux l'air de la vérité ;
Aucun doute importun ne troubla ma conſcience,
Et je fixai la mort d'un œil plein d'aſſurance.

C'eſt lorſque notre eſprit jouit de ſa vigueur
Qu'il faut examiner, ſonder la profondeur
Des ſecrets enfouis au ſein de la nature,
Trouver la vérité dans cette nuit obſcure,
Peſer tout mûrement, avancer à pas lents.
Quand on s'eſt décidé ſur ces points importans,
Rien ne peut plus dès-lors troubler la paix de l'ame.
Mais quoi! déjà ces vers font-ils rugir * * * ?
N'entends-je pas les noms de relaps, d'apoſtats?
Nous ſommes à ſes yeux plus vils que des forçats;
Je ſuis un échappé des bancs de ſes galères,
Ses droits ſur moi ſont tels que s'en ſont les corſaires
Sur ceux que la victoire a rendus leurs captifs.
Que l'on me compte donc parmi ces fugitifs
Dont l'effort généreux a ſu briſer les chaînes.
Heureux qui délivré de ces lois inhumaines,
De ce joug de l'eſprit, mortel à la raiſon,
Mépriſe également Satan comme Pluton;
Qui d'un bras vigoureux terraſſe le menſonge,
Et foule aux pieds l'erreur où l'Europe ſe plonge.
Tels ſont mes ſentimens, ô profond d'Alembert!
Et neutre entre Calvin, Ganganelli, Luther,
Je tâche, en tolérant leur fougueuſe ſéquelle,
D'éteindre ou d'amortir la fureur de leur zèle;
Mais ces ſoins ſont perdus & mes efforts ſont vains,
Un mortel rendroit-il des tigres plus humains?
Auſſi froid au ſujet de diſpute & de haine,
Au fanatiſme affreux dont leur mal ſe gangrène,
Qu'exempt des paſſions dont la frivolité
Entraîne à décider avec témérité,

J'ai

J'ai conſacré mes jours à la philoſophie.
J'admets tous les plaiſirs innocens de la vie,
Et ſachant que dans peu ma courſe va finir,
Je jouis du préſent ſans peur de l'avenir.
Quel eſt après la mort l'épouvantail à craindre !
Seroit-ce ces enfers qu'Ovide eut l'art de peindre,
Et que nos ſots dévots ont depuis adoptés ?
Quittons, quittons, l'amas de ces abſurdités :
Penſons comme on penſoit dans le ſénat de Rome.
Que lui dit Cicéron, ce conſul, ce grand homme ?
" Rien ne reſte de nous, Meſſieurs, après la mort."
Mais faut-il s'affliger que tel eſt notre ſort ?
Si le corps & l'eſprit ſouffrent la même injure,
Je rentre & me confonds au ſein de la nature :
S'il échappe au trépas un reſte de mon feu,
Je me réfugîrai dans les bras de mon Dieu.

ÉPITRE II.

À

D'ALEMBERT,

Sur ce qu'on avoit défendu l'Encyclopédie & brûlé ſes Ouvrages en France.

UN ſénat de Midas, en étole, en ſoutane,
A proſcrit, nous dit-on, vos immortels écrits ?
Son imbécillité condamne
Les ſages & les beaux eſprits.
La ſuperſtition, l'erreur & l'ignorance,
Les juges du bon ſens ſeroient-ils à Paris ?
Avec quelle fureur, avec quelle impudence,
Ces prêtres de Baal que l'enfer a vomis,
Ont exercé leur violence
Sur l'art de raiſonner à leurs arrêts ſoumis.
Telle parut jadis dans ce jour de ravage
De leurs cruels aïeux la ſanguinaire rage,
Quand Paris s'égorgeoit, la Saint Barthélemi.
Barbares viſigoths, qu'oſez-vous entreprendre ?
Opprobre de nos jours, votre férocité
Vous empêche donc de comprendre,
Que malgré les complots de votre iniquité,
La raiſon & la vérité
Sont comme le phénix qui renaît de ſa cendre ?

Nonobſtant les brouillards qu'exhaloient les erreurs
De vos conciles & ſynodes,
Galilée eut raiſon ; & vos inquiſiteurs
N'ont pu par les bûchers, ni les cris des docteurs,
Anéantir les antipodes.
Mais qui vous rend perſécuteurs ?
Pourquoi votre rage inſenſée,
Par les convulſions de ſa fureur preſſée,
S'offenſe-t-elle enfin que de ſavans auteurs,
Organes du bon ſens, nous peignent leur penſée ?
O comble de forfaits ! ô ſiècle ! ô temps ! ô mœurs !
Je laiſſe en paix l'amas de vos ſonges trompeurs
De votre ſyſtème apocryphe :
Le crime vos décèle, indignes impoſteurs ;
Le vicaire de Dieu, votre premier pontife,
Protége des conſpirateurs,
Des monſtres Portugais dont les complots perfides
Armoient contre leur Roi des ſujets parricides ;
L'événement l'atteſte, & l'Europe en frémit,
Le ſage qui l'apprend, en ſilence gémit.
Quoi ! Rome en ce ſiècle ſervile
Devient le refuge & l'aſile
Du crime qui s'y raffermit !
Un ordre qui d'Ignace a reçu ſa doctrine,
Complote dans ſon ſein le meurtre & la ruine
Des états & des citoyens.
Oſez-vous, féroces Chrétiens,
Qui juſqu'au ſanctuaire, au milieu de vos temples*,

* L'hoſtie empoiſonnée qu'ils donnèrent à un Empereur : je crois Henri VII.

D'attentats inhumains fourniſſez des exemples,
Calomnier encor la vertu des Païens ?
Si vous les accuſez de crimes,
Furent-ils comme vous barbares & cruels ?
Songez au nombre de victimes
Dont l'inquiſition a rougi les autels.
Votre Dieu des ames ſublimes
Exige des vertus, non le ſang des mortels.
Platon diroit, voyant vos fêtes triomphales,
Ces innocens menés aux bûchers ſolennels,
Que vous ſacrifiez ces victimes fatales
A des Déités infernales.
Ah ! juſqu'à quand les nations
Souffriront-elles ces ſcandales
Et l'abus des religions ?
Voilà, voilà pourquoi ces monſtres à tonſure,
Ces charlatans de l'impoſture,
Défenſeurs criminels des intérêts du ciel,
Sont pleins d'acharnement, de fureur & d'envie,
Et contre la raiſon & la philoſophie.
Voilà pourquoi des flots d'amertume & de fiel
Sont répandus ſur votre vie.
Ces fourbes, en tremblant dans leur obſcurité,
Craignoient que la raiſon d'une vive lumière,
N'éclairant de trop près leur coupable carrière,
Nous décelât la vérité.
Laiſſez ramper dans la pouſſière
Ces fléaux de l'humanité.
Qu'ils inſultent le ſage en diſant le bréviaire,
Qu'ils confondent l'orgueil avec l'humilité ;

De leur croaſſement la clameur paſſagère,
O ſage d'Alembert ! pour votre eſprit auſtère,
N'eſt qu'un ſon frivole, un vain bruit,
Qui ſur l'aile des vents ſe diſſipe & s'enfuit.
Amant de vérités ſolides, éternelles,
Sans vous embarraſſer en d'abſurdes querelles,
Du haut du firmament à vos calculs ſoumis
Mépriſez tous vos ennemis.
Continuez en paix, loin de leurs cris rebelles,
Vos découvertes immortelles,
Tandis que leur audace ameute des pervers,
Et qu'à ſon tribunal l'idiot vous aſſigne,
Par un ſort plus noble & plus digne
Vous éclairerez l'univers.

ÉPITRE
AU
SIEUR NOËL,
Maître d'Hôtel.

JE ne ris point, vraiment, Monſieur Noël,
Vos grands talens vous rendront immortel.
Sans doute il eſt plus d'un moyen de l'être ;
Qui dans ſon art ſurpaſſe ſes égaux,
Qui s'applanit des chemins tout nouveaux,

Eſt dans ſon genre un habile, un grand maître ;
Des cuiſiniers vous êtes le héros.
Vous poſſédez l'exacte connoiſſance
Des végétaux ; & votre expérience
Aſſimilant diſcrétement leurs ſucs,
Sait les lier au genre de ſes ſauces,
Au doux parfum des jaſmins & des roſes,
Qui font le charme & des rois & des ducs.
Si quelque jour il vous prend fantaiſie
D'imaginer un ragoût de momie,
En l'apprêtant de ce goût ſûr & fin,
Et des extraits produits par la chimie ;
L'illuſion, le preſtige & la faim
Nous rendront tous peut-être antropophages.
Mais non, laiſſons ces repas aux ſauvages ;
Même épargnons la chair des animaux ;
Prodiguez-nous plutôt les végétaux,
Ils ſont plus ſains, plus faits pour nos uſages.
Que de filets par vous imaginés,
Que de pâtés par vos mains façonnés,
Que de hachis, de farces délectables,
Dont nos palais ſouvent trop enchantés
Sont mollement chatouillés & flattés !
Auteur fécond de ces mets admirables,
Que cent feſtins ne ſauroient épuiſer,
Vous inventez & ſavez compoſer
Ce que jamais aucun de vos ſemblables
Ne produiſit pour s'immortaliſer.
Auſſi jamais, croyez-moi, la cuiſine
Egyptienne, ou Grecque, ou bien Latine,

Ne put atteindre à la perfection
Où la porta votre esprit qui combine,
Et votre vive imagination.
  Ce Lucullus, fameux gourmet de Rome,
Dans ses banquets au salon d'Apollon,
Festins fameux que Cicéron renomme,
Ne goûta rien d'aussi fin, d'aussi bon
Que cette bombe à la Sardanapale,
Ce mets des Dieux qu'aucun ragoût n'égale ;
Dont vous m'avez régalé ce midi.
  Si l'on pouvoit ranimer Epicure,
Si la vertu de quelque saint hardi
Pouvoit encore le rendre à la nature,
Ah ! que Noël en seroit applaudi !
Il choisiroit Noël pour son apôtre ;
Il l'est déjà, car son travail vanté
A tout palais prêche la volupté ;
A nous tenter plus séduisant qu'un autre,
Il est vainqueur de la frugalité,
Et surpassant le philosophe antique,
Noël réduit ses leçons en pratique ;
Ses mets exquis amorçant les Prussiens
Les ont changés en Epicuriens.
  Au temps passé la volupté grossière,
Sans méditer sur des mets délicats,
Se contentoit de surcharger les plats,
Pour assouvir sa dent carnassière ;
On étoit loin de nos raffinemens,
On ignoroit nos assaisonnemens,

On recherchoit la viande la plus rare ;
Ce qui coûtoit le plus, paſſoit pour bon.
 Pétrone ainſi peint le feſtin bizarre
Que lui donna certain Trimalcion.
On y ſervit avec profuſion
Des animaux entiers de toute eſpèce ;
D'un porc ſurtout le cadavre hideux
Si révoltant, ſi choquant à nos yeux,
Fut étalé, rôti tout d'une pièce ;
Dès que ſes flancs furent tranchés en deux,
On en tira l'oiſeau brillant du Phaſe,
Chapons, dindons, becs-figues & perdrix.
Les conviés tous ravis, en extaſe,
A cet aſpect jetèrent de grands cris ;
Le cuiſinier fut loué par bêtiſe,
Chacun mangea ſelon ſa friandiſe,
On dévora le porc & ſes débris.
 Qui ſerviroit à préſent à ſes hôtes
Un tel repas ? Au lieu d'être loué
Des ſucceſſeurs des Térences, des Plautes,
En plein théâtre on ſeroit bafoué.
Les fins gourmets à table délicate
Ne ſouffrent point qu'un chétif gargotier
Groſſièrement travaille à la Sarmate.
On veut ſurtout qu'habile en ſon métier,
Par des ragoûts dont la ſaveur nous flate,
L'artiſte ait l'art de nous raſſaſier.
Il faut encor, & j'allois l'oublier,
Que toute table élégamment ſervie,
Evite en tout l'air d'une boucherie ;

Qu'un rôt coupé ne ſoit jamais ſanglant :
Un tel objet d'horreur eſt révoltant.
Un cuiſinier qui brigue la louange,
Doit déguiſer les cadavres qu'on mange;
En cent façons il peut les diſſéquer,
D'ingrédiens il compoſe un mélange,
La farce enfin lui ſert à tout maſquer.
Voilà par où le fameux Noël brille.
Il imagine & jamais il ne pille
De vieux menus d'autres maîtres d'hôtels;
C'eſt un Newton dans l'art de la marmite,
Un vrai Céſar en fait de lèchefrite,
Et ſurpaſſant nos héros actuels,
Il les vaut tous aux palais ſenſuels.
Mais ſi ces vers tomboient à l'improviſte
Entre les mains d'un bourru janſéniſte,
Zélé dévot & prompt à s'enflamer,
Je crois d'ici l'entendre déclamer
Contre ce monſtre impie & ſibarite
Qui prône trop la volupté maudite,
Et vous loger l'auteur, ſans le nommer,
Au gouffre affreux que Lucifer habite.
Tout doux, tout doux, Monſieur le cénobite.
Plus de bon ſens, de grâce, moins d'humeur;
Entre nous deux c'eſt la raiſon, docteur,
Qui ſeule doit juger notre querelle.
A ſes décrets ne ſoyez point rebelle;
Elle vous dit, ſi vous pouvez l'ouir,
Prétends-tu donc laiſſer évanouir

Les dons du ciel qu'il verſe en abondance ?
S'il les donna, ſelon toute apparence,
Ce fut afin que l'on pût en jouir.
  Uſer de tout, c'eſt le conſeil du ſage ;
Savoir jouir ſans abuſer de rien,
Souffrir le mal, s'il vient, avec courage,
Et bien goûter l'avantage du bien.
  Hâtez-vous donc, Noël, ſervez la table :
Je ſens déjà le parfum délectable
De vos ragoûts, on vient me les offrir.
Allons goûter de vos métamorphoſes ;
Car puiſqu'enfin, ſi l'on ne veut mourir,
Tout homme doit chaque jour ſe nourrir,
Ne nous donnez que d'excellentes choſes.

ÉPITRE

À

CATT.

O CATT! nos jours, nos ans s'écoulent ;
Qui peut, hélas! les arrêter ?
Le temps, les deſtins qui nous roulent,
Ne ceſſent de nous emporter.
  Nous avons deux temps dans la vie :
L'un eſt l'empire de l'erreur,

Où nous possédons le bonheur;
L'autre est pour la philosophie,
Il est triste, morne & rêveur.
Encor dans la fleur de votre âge,
Le premier est votre partage.
Le charme des illusions
Et l'ivresse des passions
Remplissent votre cœur volage;
La vive imagination
Du plus frivole badinage
Vous fait une occupation;
Tout vous rit, & tout vous engage
A rendre un éternel hommage
Au plaisir sans réflexion.
Votre ame toujours dissipée,
Tourbillonnant dans les plaisirs,
Par l'abondance des désirs
Se trouve sans cesse occupée.
Ici l'Amour en badinant
Décoche une flèche dorée,
Dont vous sentez incontinent
Dans le cœur la pointe acérée:
Vous soupirez, vous vous troublez,
Soudain vos feux sont redoublés;
Vos sentimens, toute votre ame,
Sont à l'objet qui vous enflamme;
Vous domptez ce cœur rigoureux,
Un moment vous êtes heureux;
Mais l'inconstance vous réclame,
La jouissance éteint vos feux,

Vous quittez donc votre maîtreſſe,
Et revenu de votre ivreſſe,
L'amour a dirigé vos pas
Vers les filets que tend Sylvie;
Vous y tombez, & votre vie
Se termine par le trépas,
Si vous ne contentez l'envie
De poſſéder autant d'appas.
Bientôt une autre lui ſuccède,
Vient ſon tour, & celle-là cède
Votre cœur au nouvel objet
Dont l'amour vous rend le ſujet.
Ainſi courant de belle en belle,
Un heureux inſtinct vous appelle
A goûter des plaiſirs nouveaux.
Des ſoucis la troupe cruelle,
La prévoyance & ſa ſéquelle
Ne troublent point votre repos:
Votre cœur ouvert ſe deploie
Au ſein de la ſociété,
Aux épanchemens de la joie.
Dans votre heureuſe liberté,
Tout ſemble créé pour vous plaire;
La vérité ſans contredit,
Souvent dure & toujours ſévère,
Ne vaut pas lorſqu'on l'applaudit
Une jouiſſance en chimère;
Etre heureux, c'eſt la grande affaire,
Et dans ce ſéjour impoſteur
Où tout eſt fiction & ſonge,

Qu'importe qu'en nous le bonheur
Naiſſe dans le ſein de l'erreur ?
Chériſſons-en juſqu'au menſonge.
  On l'a tant dit, nous ſommes tous
Les uns plus, les autres moins fous ;
Ce fait me ſemblant très-probable,
Choiſiſſez la folie aimable ;
De tous les agrémens pour nous
Elle eſt la ſource intariſſable.
  Pour jouir long-temps de ce bien,
Gardez-vous d'approfondir rien.
Tout eſt preſtige en cette vie.
Des objets de votre folie,
En fidelle Epicurien,
Effleurez la ſuperficie.
  Vos plaiſirs ſont comme une fleur,
Cueillez-la d'une main légère ;
A ſa nuance, à ſa couleur,
Au doux parfum de ſon odeur
S'attache un prix imaginaire.
Ah ! nos ſens ont tout à riſquer
De qui veut métaphyſiquer :
La roſe ſous la main profane
Qui s'obſtine à la diſſéquer,
Perd tout ſon éclat, & ſe fane.
  Le monde, & ſans rien excepter,
S'échappe dès qu'on le pénètre ;
L'examiner & le connoître,
C'eſt apprendre à s'en dégoûter.

Pour moi qu'une longue infortune,
Le temps & les maux ont flétri,
Sous le fardeau qui m'importune
J'ai fait divorce avec les ris,
Je touche aux bornes de ma vie,
L'erreur de chez moi s'eft enfuie,
Et la raifon à mes efprits
Montrant fon auftère figure,
Me force à fuivre fon allure,
Et prétend qu'en mes fonctions
Avec fon compas je mefure
La moindre de mes actions.
Cette raifon a fes apôtres ;
Mais dure, inflexible envers nous,
C'eft un pédagogue en courroux
Qui nous nuit en fervant les autres.
Après tous les deftins divers
Que l'un effuie & l'autre évite,
Préfens que dans cet univers
Répand la fortune maudite,
Nous allons tous au même gîte ;
Les ignorans & les experts
Pafferont tous l'eau du Cocyte.
Mais lorfque la mort décrépite
Vers fes abymes entr'ouverts
Voudra diriger votre fuite,
L'amour & les plaifirs légers
Jufqu'au portique des enfers
En foule iront à votre fuite ;

Et pour moi, rêvant triſtement
Au coup du ciſeau de la Parque,
J'irai mélancoliquement
Paſſer dans la fatale barque.
N'allez donc pas vous deſſaiſir
Des erreurs, charmes de la vie :
O Catt ! un moment de plaiſir
Vaut cent ans de philoſophie.

De Breſlau, en Janvier 1762.

ÉPITRE

À

VOLTAIRE,

Qui vouloit négocier la Paix.

C'EST donc vous qui croyez m'exhorter à la paix.
Elle a fait de tout temps le but de mes ſouhaits ;
J'eſpère vainement d'en célébrer la fête.
Neptune, & non pas moi, peut calmer la tempête ;
C'eſt aux antiques Dieux, de l'Olympe habitans,
A réprimer les mers, à renfermer les vents.
Pour moi, nouveau ſevré dans la troupe céleſte,
Je dois borner mes ſoins à quelque avis modeſte ;

Mais je connois des Dieux, doux, fages, bienfaifans,
Qui toujours modérés, toujours concilians,
Déplorant dans leur cœur les fouffrances publiques,
Occupent leurs vertus de projets pacifiques.
Pour l'altière Junon, Virgile vous l'a dit,
De nos cruels débats fon orgueil s'applaudit;
Souvent dans l'univers répandant les alarmes,
Des Dieux trop aveuglés pour elle ont pris les armes.
C'eft elle que l'on vit fur les bords phrygiens
Perfécuter Hector, Priam & les Troyens;
Et fur des fugitifs fa colère acharnée
Pourfuivit par les mers Anchyfe avec Enée.
L'Europe affez long-temps trop docile à fes lois,
Ouvre un œil fafciné, pour la première fois,
Et d'un regard hardi confond fon impofture.
On s'élève, on s'indigne, on éclate, on murmure:
« Faut-il, *dit-on*, flexible à fes impreffions,
« Fomenter nos malheurs & nos diffentions?
« En vils gladiateurs, pour affouvir fa rage,
« Nous baigner dans des flots de fang & de carnage,
« Et toujours des combats contempler l'appareil?»
La raifon affoupie eft au jour du réveil
Par de vains préjugés dans le trouble engagée;
Dans peu de l'impofture elle fera vangée:
Le tourbillon fougueux qui pouffoit tous ces corps,
A par fa violence épuifé fes efforts;
Il s'appaife en grondant, effoufflé, hors d'haleine,
Et ne fatigue plus les fables de l'arène.
Le ftupide habitant de ces vaftes forêts
Auquel le Dieu du jour a refufé fes traits,

Dans

Dans le fond ténébreux d'un repaire ſauvage
Déteſte par inſtinct la guerre qu'il partage.
Juſqu'aux lieux entourés par d'éternels glaçons
La voix de l'équité parle au cœur des Lappons.
Que dis-je ? . . . vos François, qui ſous différens titres
Des droits des nations s'érigeoient en arbitres,
Votre Dieu de la Seine & vos rois plébéïens,
Depuis que la fortune échappe à leurs liens,
Répriment en ſecret cette fougue effrénée
Qui prétendoit des rois dicter la deſtinée :
L'abattement ſuccède à ces bruyans tranſports.
  Voyez votre patrie en proie à ſes remords ;
Elle ſort à la fin d'un rêve fantaſtique,
Et libre des ardeurs d'un accès frénétique,
Recouvrant ſes eſprits, le jour & la ſanté,
La France ouvre les yeux & revoit la clarté ;
D'un rayon de bon ſens l'éclatante lumière
Abat les préjugés qui couvroient ſa paupière.
Ces fantômes qu'un ſonge engendre avec l'erreur,
Dont un ſang bouillonnant nourriſſoit la vapeur,
Se diſſipent ſoudain, & la vérité nue
Par cent objets fâcheux vient occuper ſa vue.
A ſes regards ſurpris quel odieux coup d'œil !
  Elle voit le faux Dieu* créé par ſon orgueil,
Ce monſtre qu'engendra ſa haine dévorante,
Au ſacrilége ſein de la diſcorde ardente,
Dont les membres divers ſont autant de tyrans,
Prêts à ſe déchirer pour leurs vains différens,

* Le triumvirat.

Qui prompts à la ſervir, prompts à tomber ſur elle,
Sont l'appui dangereux de ſa triſte querelle.
Elle-même s'étonne en trouvant en tous lieux
Les effets qu'ont produits ſes tranſports odieux,
Terribles monumens de cruauté, de rage,
D'un orgueil inſenſé trop déplorable ouvrage ;
De la Viſtule au Rhin cent pays déſolés,
Leurs murs encor fumans, leurs peuples immolés,
Toute l'horreur qui ſuit une infernale guerre.
C'eſt elle enfin qui ravagea la terre.
Hélas ! on ne ſent point dans ſon égarement
Juſqu'où peut entraîner un fougueux ſentiment ;
Elle-même en rougit, elle a peine à le croire :
Voltaire effacera ce trait de ſon hiſtoire,
Et ſon Roi dégoûté d'inutiles forfaits,
Las de tant d'embarras, reſpirera la paix.
Cette paix lui devient utile & néceſſaire :
Ses peuples opprimés périſſent de miſère,
Ses tréſors par l'Autriche ont été épuiſés,
Ses héros par l'Anglois vaincus ou diſperſés,
Ses vaiſſeaux ſouverains d'Eole & de Neptune,
Echoués ou battus, maudiſſent leur fortune.
Un vaſte état fondé dans un climat lointain,
Qui portoit pour tribut du bord Américain
Ces poiſſons recherches du zèle apoſtolique,
D'abſtinence & de jeûne aliment catholique,
Ce Canada conquis par ſes fiers ennemis,
Aux hérétiques mains des Bretons eſt ſoumis.
La France ſans tréſors, ſans vaiſſeaux, ſans ſyſtème,
Sans Québec, eſt réduite à manquer au carême.

La paix, la ſeule paix, peut enfin la tirer
Du malheur que le temps doit encor empirer.
Dans ſon accablement, ſon orgueil plus flexible
Aux maux du genre humain entr'ouvre un cœur ſenſible,
Et paroît s'empreſſer d'en terminer le cours ;
La modération éclate en ſes diſcours ;
De ſon eſprit altier les funeſtes maximes
Font place aux ſentimens des ames magnanimes.
Le peuple qu'éblouit ce généreux effort,
Penſe qu'il va jouir des biens de l'âge d'or,
Qu'étouffant la diſcorde ainſi que la vengeance,
Son bonheur & la paix lui viendront de la France.
Mais ce peuple imbécille eſt dupé par les grands,
Oppreſſeurs des états, du monde ſous-tyrans,
Qui ſans ceſſe abſorbés dans des projets ſiniſtres
Des attentats fameux ſont les cruels miniſtres.
Que de leurs ſons flatteurs la douce impreſſion
Ne vous détrompe point de leur ambition ;
Leur dehors eſt couvert du fard de la juſtice,
Leur cœur impénétrable eſt rempli d'artifice.
Vainement ſous un maſque ils penſent ſe cacher ;
D'une main aſſurée il le faut arracher,
Il faut, en découvrant leurs paſſions iniques,
Expoſer au grand jour ces démons politiques.
Ces farouches mortels ſi durs & ſi hautains,
Tendres pour l'intérêt, pour nous pleins de dédains,
Si ſouvent arroſés des pleurs des miſérables,
N'ont jamais amolli leurs cœurs impitoyables.

Trop hauts dans le ſuccès, trop bas dans le malheur,
Le deſtin règle ſeul leur haine & leur faveur.
S'ils ſont compâtiſſans, c'eſt qu'ils ſont ſans reſſource,
Et l'amour de la paix n'eſt qu'au fond de leur bourſe.
Non, le Sphinx qui dans Thèbe exerçoit ſa fureur,
Ces monſtres qui d'Hercule éprouvoient la valeur,
Les maux contagieux, les famines, les peſtes,
Sont moins à redouter, ſont cent fois moins funeſtes,
Que tous ces ſcélérats dont les complots pervers
Juſqu'en ſes fondemens ébranlent l'univers.
Craignez l'infection & le poiſon que verſe
Dans un cœur ſimple & pur leur dangereux commerce.
D'abord on les obſerve, on craint d'être trompé,
Tôt ou tard dans leur piége on eſt enveloppé ;
Il faut joûter contr'eux, l'artifice a ſes charmes,
Et l'on ſe ſert enfin de leurs perfides armes.
Ah ! paſſons dans le ſein du repos & des arts
La fin d'un jour obſcur troublé par les haſards ;
Et bornant nos déſirs au charme d'être juſte,
Fuyons Tigellius, & Néron & Locuſte.

A Freyberg, ce 13 Décembre 1759.

ÉPITRE I.

Pour être envoyée par un Suisse à certaine Demoiselle ULRIQUE dont il étoit amoureux.

JE vois ici comment on prend des villes ;
Leurs défenseurs, pareils à des Achilles,
Mènent grand bruit & nous résistent bien ;
Ces beaux exploits, en lauriers si fertiles,
Toujours cruels, ne me touchent en rien.
J'aimerois mieux le beau secret de prendre
Un jeune cœur enclin à se défendre,
Surtout lui plaire & par mon entretien
Faire passer mon amour dans le sien.
A mon avis cet art est difficile ;
Je le croirois toutefois plus utile
Que les travaux funestes des guerriers
Couverts de sang, de fange & de lauriers.
Quel triste jeu d'abymer des murailles,
Vieux monumens d'habiles ouvriers,
De s'acharner dans le fort des batailles
Et de causer nombre de funérailles !
Que si j'étois auprès de vos foyers,
Je l'avoûrai, j'aurois plutôt envie
De m'occuper à procurer la vie,
En retirant des cachots du néant
De l'univers un futur habitant.

S'il ſe pouvoit que celle que j'adore,
En concourant à ma félicité,
De ſon beau ſein quelque jour fît éclore
Un rejeton de ma fécondité,
Ce trait parfait ajouteroit encore
A ſes vertus, qu'on ne peut trop priſer ;
C'eſt, croyez-moi (ſoit dit ſans métaphore),
Le vrai moyen de s'immortaliſer.
Le Dieu d'hymen autoriſe ces gages :
Le bien de voir croître & multiplier
N'eſt point celui de ces ames ſauvages,
Des Iroquois & des antropophages ;
C'eſt un plaiſir qu'on peut concilier
Avec les mœurs que preſcrivent les ſages,
Et la vertu doit le juſtifier.

Voilà pourquoi Mars, ce Dieu ſi terrible,
Me vit révêche, inexorable & ſourd,
Quand il voulut m'engager à ſa cour ;
Vous le ſavez, mon cœur tendre & ſenſible
Sous vos drapeaux & ſous ceux de l'Amour
S'étoit naguère enrôlé ſans retour.

Ce Dieu charmant m'a tenu lieu de père ;
Dans ſon école à Paphos, à Cythère,
De ſes ſecrets il daigna m'informer :
Retenez bien, dit-il, que l'art de plaire
Doit en tout temps précéder l'art d'aimer.
Il me montra ſon arſenal, ſes armes ;
Je ne vis point des tonnerres d'airain,
Mais de beaux yeux brillans de mille charmes,

Dont la tendreſſe exprimoit quelques larmes,
Et qui des Dieux feroient l'heureux deſtin.
Tous ſes ſujets vivent en aſſurance:
Leurs travaux ſont exempts de violence;
Attentions, ſentimens délicats,
Soupirs, doux ſoins, égard & complaiſance,
De tendres vers écrits ſans embarras;
Pour leurs exploits, ce ſont baiſers de flamme,
Qui font couler la volupté dans l'ame,
Qu'il faut ſentir, mais qu'on n'exprime pas.
Vous le voyez, j'ai l'ame trop humaine
Pour me complaire au danger, à la peine,
Que dans les camps au Dieu Mars départis
Egalement ſouffrent les deux partis.
Habitant doux des rives d'Hippocrène,
Toujours ſoumis à ma belle, à ma reine,
Je voudrois fort, ſi j'avois à choiſir,
En lui donnant recevoir du plaiſir.
A ce propos, ma divine maîtreſſe,
Je vous dirai le mot d'un ancien:
Ruſſe n'étoit, non plus qu'Autrichien:
"Dieu me fit homme, ainſi je m'intéreſſe
"Aux biens, aux maux de toute notre eſpèce."

A Dittſmandorf, 1762.

ÉPITRE II.

Pour l'amoureux Suisse. Réponse à Demoiselle ULRIQUE.

AH! que j'estime les monarques,
Surtout lorsque c'est vous qui les faites parler!
Oui, s'ils pouvoient vous ressembler,
Les cours n'entendroient plus la voix des Aristarques
En vaines plaintes s'exhaler;
La vérité dans ses remarques
N'auroit rien à dissimuler;
Ces rois auroient le don de plaire,
Et l'art plus précieux de régner sur les cœurs;
Par-là cent fois superieurs
A tout souverain arbitraire
Qui sur un peuple tributaire
Etablit son pouvoir à force de rigueurs.
Mais votre empire est doux, votre ame est débonnaire,
Vous m'avez subjugué, mon joug est volontaire;
Et ce seroit pour moi le comble des malheurs,
Si jamais le destin contraire
Entreprenoit de me soustraire
A la douce rigueur de mes fers enchanteurs.
Tandis que grand nombre d'esclaves,
Foulés par le sceptre des rois,
S'efforcent vainement de rompre leurs entraves,
Pour se gouverner à leur choix;
Tandis que le peuple de Corse,

Toujours obſtinément ſe ranime & s'efforce
A briſer les fers des Génois ;
Mon cœur ne veut d'autre avantage
Qu'à vos attraits de rendre un éternel hommage,
Et pour vous, ma Divinité,
Je renonce à ma liberté,
D'un Suiſſe le ſeul héritage,
Qui fait des humains en tout âge
La ſuprême félicité.
Idole de mon cœur, vous l'ame de mon ame,
Vous détruiſez en moi l'eſprit républicain.
J'abhorrois autrefois le nom de ſouverain.
Que le conſeil des cent de nos Bernois me blâme,
Que l'eſprit du grand Tell dans ſon tombeau s'enflamme,
Qu'il m'appelle parjure, eſclave de Tarquin,
Vous ſerez, quoiqu'il me réclame,
Souveraine de mon deſtin.
Prenez donc déſormais les rênes de l'empire
Sous ces auſpices fortunés.
Songez, en me voyant à vos pieds proſterné,
Que des Brutus, ces forcenés,
Déteſtant à vos yeux le ſtoïque délire,
Je ſerai, j'en fais le ſerment,
Fidelle & dévoué juſqu'au dernier moment
Au monarque nouveau que mon cœur vient d'élire.

A Dittmanſdorf, Août 1762.

ÉPITRE III.

Du Suiſſe au Cabinet de Mademoiſelle ULRIQUE.

RECEVEZ, charmant cabinet,
Ce tas de rimes inſenſées ;
Déſormais confident ſecret
De mes amoureuſes penſées,
Soyez prudent, ſage & diſcret.
  Combien je vous porte d'envie !
Vous êtes dans l'appartement
De celle par qui vivement
Mon ame en extaſe eſt ravie ;
Vous la voyez à tout inſtant,
Elle vous touche en écrivant.
Si par un beau trait de magie
Je me pouvois pour un moment
Transformer à ma fantaiſie,
Je ſerois, non en Siléſie,
Mais à Berlin aſſurément
Le cabinet de mon amie.
  La nuit, lorſqu'elle dormiroit,
Toujours vigilant auprès d'elle,
Je me tiendrois en ſentinelle ;
Lorſqu'elle ſe réveilleroit,
L'objet premier qu'elle verroit,
Ce ſeroit ſon amant fidelle.

Si le matin elle traçoit
Sur moi, bureau, quelque billet,
Je baiſerois, brûlant de zèle,
Cette main ſi blanche & ſi belle.
Qu'avec plaiſir je porterois
Ce beau ſein de neige & d'albâtre!
Qu'amoureuſement idolâtre
Doucement je le preſſerois;
Que ſi j'oſois je lui dirois
Tout ce qu'Antoine à Cléopatre
A dit ſur de pareils ſujets.
Que j'aurois de cuiſans regrets,
Si trop vîte & ſans me rien dire
Elle achevoit trop tôt d'écrire;
Mais du moins en me refermant
Elle toucheroit ſon amant;
Cette faveur ſans conſéquence
Pour moi feroit d'un prix immenſe.
Au lieu de ce bruit ſourd que fait
En ſe fermant tout cabinet,
Je m'écrîrois, C * * * vous adore,
Et ſitôt qu'on me heurteroit,
Je le répéterois encore.
Mais la triſte réalité,
A l'œil plein de ſévérité,
Diſſipe de ma douce ivreſſe
La fiction enchantereſſe,
Et de colère tranſporté,
Je me trouve ici rejeté
Dans un camp loin de ma maîtreſſe.

Je le vois, la félicité
N'eſt pour nous qu'un aimable ſonge :
Il vaut donc mieux, tout bien compté,
Etre trompé par le menſonge
Qu'éclairé par la vérité.

A Dittmanſdorf, Août 1762.

ÉPITRE IV.

D'UN SUISSE.

A LA Divinité mère du tendre Amour
J'oſois, me recueillant un jour,
Du fond d'une antique chaumière
Adreſſer humblement ma dévote prière ;
Je lui diſois tout doucement :
O Déeſſe aimable ! en qui brille
Ce qu'on imagina jamais de plus charmant,
Je vous en conjure ardemment,
Daignez protéger votre fille ;
C'eſt votre ſang, votre famille,
C'eſt de l'aimable Cupidon
La compagne & la ſœur cadette ;
C'eſt elle dont l'amour, dit-on,
En m'embraſant me fit poëte,
Dont vous connoiſſez bien le nom,
Qui rime richement en ique ;

Sur elle répandez, verſez ſur ſes deſtins
Tous les biens que des Dieux la faveur magnifique
Peut diſtribuer aux humains :
Qu'autant qu'elle eſt charmante & belle,
Elle ſoit, s'il ſe peut, auſſi tendre & fidelle ;
Que ni l'abſence ni le temps
N'éteignent dans ſon cœur de nos feux innocens
La flamme pure & mutuelle,
Ainſi que vos appas digne d'être immortelle.
Qu'elle connoiſſe bien le cœur
D'un certain Suiſſe qui l'adore,
Qui paſſe jour & nuit à compter chaque aurore
Dont l'éclat importun diffère ſon bonheur.
Puiſſiez-vous, ô Vénus ! acceptant mon hommage,
Bénir le deſtin qui l'engage
A former ce nœud ſolennel !
Et puiſſe-t-elle enfin dans cette union ſainte,
En n'éprouvant jamais de la lune d'abſinthe
N'y goûter pour toujours que la lune de miel.

A Péterſwalde, Septembre 1762.

ÉPITRE À PHYLLIS.

Faite pour l'Ufage d'un Suiffe.

UN certain Dieu qu'on adore à Cythère
M'avoit, Phyllis, engagé fous vos lois.
Je foupirois, je me flattois de plaire,
Et mon bonheur paffoit celui des rois,
Lorfqu'un Démon au regard fanguinaire,
Démon cruel qui fème le trépas,
An fein affreux des fureurs de la guerre,
M'entraîna loin de vos divins appas.
Hélas ! Phyllis, quelle eft la différence
Du fort heureux & de la jouiffance
Qu'un tendre amour m'offroit entre vos bras,
Au fort affreux qu'à préfent votre abfence
Me fait trouver ici dans la licence
D'un camp où Mars remplit tout de fracas.
Je vois ici la brillante Victoire
Mener gaiement dans l'horreur des combats
Cent jeunes fous que Mars de ces climats
S'en va dans peu plonger dans la nuit noire.
Hélas ! Phyllis, tout ce peuple d'ingrats
Au tendre amour a préféré la gloire.

Que vois-je encor ? de rapides repas,
Remplis d'ennui, ſans qu'un mot d'allégreſſe
Oſe égayer le front de la ſageſſe.
Pour s'eſcrimer on engloutit les plats.
Tels ſont mes jours, mes ennuis, ma détreſſe.
Ah ! qu'ils ſont loin de la délicateſſe,
Et des plaiſirs qui naiſſent ſur les pas
De mon aimable & charmante maîtreſſe !
Quand même ici parmi tous ces ſoldats
On donneroit des banquets d'Epicure,
Où prodiguant les dons de la nature
On ſerviroit des piles d'ananas,
Sans ma Phyllis dont je fais tant de cas,
Ce luxe exquis & tout ce qu'il procure
Non, par l'Amour, ne me toucheroit pas.
Pour achever cette noble peinture,
Sachez qu'ici l'on couche ſur la dure ;
Point de repos, l'on trotte nuit & jour.
Au lieu de voir ces beaux yeux d'où l'amour
Lance le trait dont je ſens la bleſſure,
Je vois des yeux avides de capture,
Au regard dur, & dont le maintien fier
Paroît peu fait à ſupporter l'injure,
Mais bien plutôt ſelon la conjoncture
A défier & Thérèſe & l'enfer.
Quand tout ému mon cœur ſe repréſente
Le beau corail d'un lèvre charmante
Qui m'invitoit à des baiſers ardens,
Voila-t-il pas, dans un gros d'inſolens,
De vieux ſoudards retrouſſant leur mouſtache,

Dont le petun tient lieu d'odeur, d'encens.
Tout auffitôt de ces lieux je m'arrache,
Et dépité, plein d'horreur pour les camps,
De mon amour la bleffure rouverte
Me renouvelle à chaque inftant la perte
De vos appas & de vos agrémens.
Ainfi Vénus punit un cœur volage,
Qui fans raifon imprudemment s'engage
Chez la Fortune, au camp, dans les hafards,
Fuit de Cythère, & porte fon hommage
Malgré l'amour à l'homicide Mars.
Ainfi fouvent, fans qu'il fe le propofe,
Suivant l'inftinct d'une inconftante ardeur,
Le papillon s'envole de la rofe,
Et voltigeant fans fin de fleur en fleur,
Sur un muguet l'infenfé fe repofe,
Et par dépit en fuce la liqueur.
Je crois, Phyllis, à la métempfycofe;
Et votre amant trop léger & mutin,
En s'éloignant de vos attraits fans caufe,
Du papillon a fubi le deftin.
Si toutefois un repentir fincère
Pouvoit, Phyllis, fléchir votre colère,
Si j'efpérois qu'un être tout divin
Ne fouffrît pas qu'on l'implorât en vain,
Je jurerois que fidelle & plus tendre,
Et dégoûté de Bellone & de Mars,
A tout jamais je renonce à prétendre
Aux lauriers d'Eugène ou d'Alexandre,
Pour mériter un feul de vos regards.

EPITRE

ÉPITRE

AU

SIEUR GELLERT.

LE Ciel en diſpenſant ſes dons
Ne les prodigua point d'une main libérale,
Il nous refuſe plus que nous ne recevons.
Pour tout peuple à peu près ſa faveur eſt égale.
Les François ſont gentils, les Anglois ſont profonds ;
Mais s'il dénie à l'un ce qu'il accorde à l'autre,
Notre orgueil fait changer en roſes nos chardons :
Au talent du voiſin nous préférons le nôtre.
A Sparte régnoit la valeur ;
Mars ſe plut d'y former de fameux capitaines,
Tandis que la molle douceur
Des beaux arts enchanteurs reſpiroit dans Athènes.
De Sparte nos vaillans Germains
Ont hérité l'antique gloire.
Combien de grands exploits ont rempli leur hiſtoire ?
Mais s'ils ont trouvé les chemins
Qui vont au temple de mémoire,
Les fleurs ſe fanent en leurs mains
Dont ils couronnent la victoire.
C'eſt à toi, Cygne des Saxons,
D'arracher ce ſecret à la nature avare ;

D'adoucir dans tes chants d'une langue barbare
Les durs & déteſtables ſons.
Ajoute par les vers que ta Muſe prépare,
(Sur les pas du divin Maron)
Aux palmes des vainqueurs dont le Germain ſe
pare,
Les plus beaux lauriers d'Apollon.

ÉPITRE

Sur le Printemps.

ENFIN le triſte hiver précipite ſes pas,
Il fuit enveloppé de ſes ſombres frimats ;
Le ſoleil vient dorer le ſommet des montagnes,
Ses rayons renaiſſans ont fondu les glaçons,
Les torrens argentins tombent dans les vallons,
Et leurs flots ſerpentant humectent les campagnes.
Les autans rigoureux, les fougueux aquilons,
Dans les antres du nord ont cherché leur aſile.
Le printemps vient, tout rit, le ſouffle des zéphirs
Rend le ſein de la terre abondant & fertile ;
Il ramène aux mortels la ſaiſon des plaiſirs.
La nature aux abois, ſans force & décrépite,
Que l'hiver a pendant ſix mois
Enſevelie ſous ſes lois

Triomphe du tombeau & d'un ſommeil ſtupide,
Comme l'inſecte chryſalide
Reſſort de ſon cocon plus brillant qu'autrefois.
La jeune, la charmante Flore,
Profitant de ces jours ſereins,
Inceſſamment va faire éclore
Ses fleurs, l'ornement des jardins.
Les doux parfums de l'air, la chaleur, tout conſpire
A ranimer l'eſſor de nos ſens morfondus,
A nous réunir aux élus,
Sous le voluptueux empire
Qu'étend ſur tout ce qui reſpire
Le preſtige enchanteur des charmes de Vénus.
Déjà ſon feu divin inſpire
L'amour qu'en gazouillant expriment les oiſeaux;
Elle échauffe l'inſtinct des habitans des eaux ;
Par elle le berger pour ſa Phyllis ſoupire,
Tandis qu'un même amour enflamme ſes troupeaux ;
Reine de la nature, elle amollit & touche
Le cœur ſanguinaire & farouche
Des tigres, des lions, des cruels léopards ;
Les accens de ſa belle bouche
Ont ſu fléchir juſqu'au Dieu Mars.
Mais lorſque toute la nature
S'abandonne à l'inſtinct d'une volupté pure,
Que l'amour de ſes feux paroît tout ranimer,
Que l'air retentit du murmure
Des amans qui ſous la verdure
Chantent le doux plaiſir d'aimer ;

Un auſtère devoir m'ordonne de m'exclure
Des charmes enchanteurs que je viens de nommer.
L'honneur parle, la gloire altière
Va m'entraîner dans la carrière,
Où l'implacable Mars, au regard inhumain,
Parmi des tourbillons de flamme & de pouſſière
Fait dans des flots de ſang rouler ſon char d'airain.
L'eſprit eſt occupé par des exploits rapides,
Il n'eſt plus là d'Amour, de Cinyre, ou d'Iris;
On ne voit que des Euménides,
Parmi le meurtre & les débris,
Exciter, animer, par l'éclat de leurs cris,
Dans l'effort du combat ces guerriers homicides,
Du vif déſir de vaincre & de la gloire épris;
Et l'on n'apperçoit d'autre image
Que rapt, violence & carnage.
Tandis que l'univers ne paroît aſpirer
Qu'au noble emploi de réparer
L'immenſe & mémorable perte
Que l'eſpèce humaine a ſoufferte,
Quand la nature enfin va partout s'occuper
Du doux plaiſir de reproduire,
Une fatale loi nous condamne à détruire
Tous ceux que Mars a tardé d'extirper.
Eh quoi ! la nature féconde
Dans ſa profuſion n'a pu nous départir
Qu'un moyen pour entrer au monde;
Il en eſt cent pour en ſortir.
Ne devrions-nous pas diminuer le nombre

De ces chemins ſemés de douleurs & de maux ?
Mais l'homme atrabilaire & ſombre
En invente avec ſoin chaque jour de nouveaux.
Ah ! quelle fureur nous enivre,
Pour t'immoler, ô Mars, nos plus tendres déſirs !
Qu'il en coûte, ô gloire, à te ſuivre !
Nous avons deux momens à vivre,
Qu'il en ſoit un pour les plaiſirs.

De Freyberg, Avril 1760.

ÉPITRE

Sur les Diſcours du Vulgaire.

DANS ce vaſte univers, le globe où nous vivons,
Lui ſert à mon avis de petites maiſons.
De fous, d'extravagans, la bizarre cohue
De Liſbonne à Peckin offre en grand à ma vue
Un pré de mille fleurs richement émaillé :
Sur cette ample pâture, un eſprit éveillé
Saiſit malignement la fleur du ridicule,
L'extrait & l'affaiſonne au fond de ſa cellule.
Un Quaker me dira d'un air ſombre & chagrin
Qu'il faut toujours couvrir les défauts du prochain :
Mais lorſqu'un fat abonde en traits de balourdiſe,
Loin d'en verſer des pleurs, je ris de ſa ſottiſe.

J'aime à rire, il eſt vrai, même aux dépens des rois ;
Je hais le miſantrope & les fronts trop ſournois.
Je préfère à ce fou que l'on nomme Héraclite,
Ce fou plus gai que lui, l'enjoué Démocrite :
Sans ſe fâcher de rien, il s'amuſoit de tout ;
De nos frivolités il avoit vu le bout.
Et qu'importe en effet qu'un eſprit ſot & louche
D'un flux de pauvretés jailliſſant de ſa bouche
M'étourdiſſe un moment, bavardant ſans eſprit ?
Cet arbuſte eſt reſtreint à porter un tel fruit :
A m'amuſer de lui mon penchant me convie,
Son ridicule eſt fait pour égayer ma vie.
Oui, je te le confeſſe ici, mon cher Damon,
Ma rate qui ſans toi riſquoit l'obſtruction,
T'entendant pérorer d'une mine effrontée,
En riant cet hiver, s'eſt ſi bien dilatée,
Qu'à ton ſeul ſouvenir mon mal a diſparu.
Au beau monde, à la cour, Damon s'étoit intrus ;
Il décidoit de tout ſans jamais rien comprendre ;
Un cercle autour de lui ſe formoit pour l'entendre ;
Là s'empreſſoit en foule un peuple curieux,
Tendant le cou, ouvrant les oreilles, les yeux,
Se pâmant de plaiſir des traits de balourdiſe
Qu'innocemment Damon leur lâchoit par bêtiſe.
Je m'empreſſe, & je perce à travers le concours
Où notre fat s'épanche en ſublimes diſcours.
La M * * * a ſu, dit-il, toucher mon ame.—
Ah ! Monſieur, c'eſt beaucoup d'allumer une flame
A ſoixante & dix ans.—Elle en a trente au plus,
Répond le diſcoureur ; telle parut Vénus

Quand on la vit flotter ſur le ſein d'Amphitrite.—
Sur ſon diſcernement chacun le félicite ;
Il avoue à la fin qu'il ne la connoît pas.
Quelqu'un d'officieux ſentant ſon embarras,
De diſcours en diſcours vous le promène en France.
C'eſt le pays, dit-il, où brille la finance.—
Eh ! Monſieur, ce royaume eſt ſi fort endetté.—
C'eſt le dernier effort de ſon habileté
D'épuiſer les tréſors de voiſins économes ;
Berne ainſi qu'Amſterdam lui fourniſſent des ſommes.
Ah ! quel plaiſir aura le plus chrétien des rois,
Lorſque l'abbé Terray, par de nouveaux exploits
Englobant les voiſins dans la chute commune,
D'un coup de plume un jour ravira leur fortune.
Voyez-vous, dans ceci tout eſt grand & nouveau ;
Faillite d'un banquier n'a pour moi rien de beau ;
Mais quand un grand état viſe à la banqueroute,
Le crédit abymé, le richard en déroute,
La conſternation qui trouble les eſprits,
D'un coloſſe ébranlé les étonnans débris,
La chute des Créſus tombés de leur pinacle,
L'ébranlement affreux que produit ce ſpectacle,
Le rend en même temps rare & majeſtueux.—
Eh ! quoi ! vous plaiſez-vous au ſort des malheureux ?—
Non pas, mais on en parle, & ce ſujet amuſe.—
Voilà vraiment, Monſieur, une excellente excuſe—
On l'interrompt. L'un dit, en France on voit au moins
Que pour le militaire on épuiſa ſes ſoins.

Tant de fameux héros, il eſt vrai ſans pratique,
Dans leurs ſavans écrits enſeignent la tactique ;
Il n'eſt dans leurs vieux corps pas juſqu'au caporal
Qui ne figure ailleurs comme un bon général :
Chez eux de ce grand art il fraudra nous inſtruire.—
Oui, dit le Schach-Baham ; mais j'y trouve à redire
Qu'à préſent la colonne a moins d'admirateurs ;
Les Thébains s'en ſervoient, & tous nos vieux auteurs
Trouvent cette ordonnance admirable & requiſe ;
Sa maſſe enfonce tout, & même dans Moyſe
Vous voyez précéder le Juif guidé par Dieu
Une colonne d'air, ou colonne de feu.—
Quelle érudition ! s'écrioit tout le monde :
Science univerſelle ! ô caboche profonde !
Mais le canon, Monſieur, ce foudre des guerriers,
Ecraſe la colonne & flétrit ſes lauriers ;
Elle eſt détruite avant que d'agir—je m'en moque—
Comment la garantir ?—Je marche, avance, & choque—
Cela pourroit manquer—vous êtes trop craintif ;
Trois rangs ne peuvent rien contre un corps ſi maſſif.
Si l'on m'écoute, il faut que Monteynard ordonne
Que toujours le François vous attaque en colonne.
Ah ! vous aurez le temps de mûrir vos projets :
Nous jouiſſons ici d'une profonde paix ;
Du temple de Janus les portes ſont fermées,
Les arts ſont floriſſans à l'abri des armées,
L'envie eſt enchaînée, & les grands potentats
Font dans ce calme heureux proſpérer leurs états.—
Cela vous plait à dire, a répondu mon homme ;
De l'Eſpagne en Ecoſſe, & du Pont juſqu'à Rome,

Des esprits agités la fermentation
Va mettre incessamment l'Europe en action.
Pouvez-vous supposer que de sang froid on souffre
Qu'un royaume en trois parts par trois voisins s'en-
gouffre,
Qu'on s'arroge des droits, que trois princes d'accord
N'aient pas même imploré les arbitres du sort ?—
Qui sont-ils, s'il vous plait ?—La France & l'Angle-
terre.
Vous les verrez bientôt portant partout la guerre,
Corriger & punir des écoliers mutins,
Qui jouant les grands rois, ne sont que des gredins.—
Ah ! pour la Prusse au moins nous vous demandons
grâce.—
Peine perdue, il faut que justice se fasse.
Que diroit Richelieu, Philippe deux, Cromwel,
Grands hommes qu'illustra l'art de Machiavel,
Si dans nos jours déçus, de lâches politiques
Craignoient de s'égarer sur leurs pas héroïques ?
On connoîtra dans peu la France & d'Aiguillon ;
Le Sarmate a chez eux sonné le réveillon.
Vous allez voir du nord la fierté confondue ;
Catherine sera par Mustapha battue,
Du fond de la Gothie un innombrable essaim
Des murs de Péterſbourg changera le destin ;
L'Hellespont rassuré ne verra plus de Russe,
Et l'on extirpera jusqu'au nom de la Prusse.—
Ah ! votre ame s'exalte, & vous prophétisez,
Dit doucement quelqu'un.—Les feux sont attisés,

Lui repartit mon homme ; on va voir des miracles ;
Ce ſont des vérités & non pas des oracles.—
La Lippe à Buckebourg s'en réjouira bien,
Reprit-on, ſans la guerre il ne tient plus à rien :
Voilà l'occaſion, il pourra reparoître.—
Il eſt mort.—Ce matin j'en reçus une lettre.—
Non, il eſt mort, vous dis-je, un gros marchand forain,
Revenu de Bronſwick, fut préſent à ſa fin.—
Mais ce marchand, Monſieur, eſt mal-inſtruit ſans doute.—
Eh ! quoi ! faut-il douter de tout ce qu'on écoute ?—
C'eſt qu'aucun mort jamais du tombeau n'écrivit,
Qu'un marchand n'a d'objet que celui du crédit,
Et qu'on ſe voit moqué quand on eſt trop crédule.—
Non, répliqua Damon, je ſuis né ſans ſcrupule ;
Je crois tout bonnement : comment examiner,
Vétiller les propos, ſans ſuccès me peiner ;
L'eſprit toujours tendu, peſer dans ma balance
La vérité dans l'un, en l'autre l'apparence ?
Non, j'y vais rondement, je crois tout ce qu'on dit ;
Journal, folliculaire, imprimé, manuſcript,
Miracles, s'il le faut, rien ne m'eſt indigeſte :
Je figure, il ſuffit, que m'importe le reſte ?
Mais, Monſieur,—mais, Monſieur—mais La Lippe eſt vivant.—
Que m'importe qu'il vive ou ſoit agoniſant ?
Voilà comme on entend raiſonner le vulgaire.
Diderot prévenu croit tout homme un Voltaire.

Il ſe porte avec zèle à vouloir l'éclairer ;
Il y perdra ſes ſoins, ſans le régénérer.
Mais vous, mes chers amis, qui dévorés de gloire,
Voulez tracer vos noms au temple de mémoire,
Hélas ! examinez le public en détail,
Stupide, ignorant, ſot, mépriſable bétail ;
C'eſt là l'organe impur de votre renommée ;
Au prix de votre ſang il vous vend ſa fumée :
Vous placez le bonheur dans l'appât décevant
D'être applaudi, loué par ce peuple ignorant ;
Mais il blâme ſouvent, car la chance eſt douteuſe.
Trompé par des fripons, ſa langue venimeuſe
Flétrit ce Julien qu'on nomma l'Apoſtat :
Ce philoſophe étoit la gloire de l'état.
Un pontife inſolent, natif de Naziance,
Calomniant ſes mœurs, ſa bonté, ſa clémence,
En fit un monſtre aux yeux de la poſtérité.
Après plus de mille ans parut la vérité.
D'Argens rendit juſtice aux vertus du grand homme ;
La ſuperſtition en frémit juſqu'à Rome,
Et le menſonge impur effacé de ſon nom
Rétablit pour jamais ſa réputation.
Que nous importent donc les rumeurs du vulgaire ?
Il critique, il approuve, il outrage, il révère,
Il tourne à tous les vents ; qui connoît ſes reſſorts,
L'excite en ſe jouant, ou calme ſes tranſports.
C'eſt l'immortalité dont l'eſpoir nous enivre.
En ſauvant notre nom, nous croyons encor vivre ;
Mais ſitôt que la tombe a renfermé nos corps,
Les vains bruits du public ſont perdus pour les morts ;

Ce ſont des préjugés, il n'en faut point au ſage ;
Il ſaura mépriſer ce vil aréopage.
Mais que fais-je ? & de moi que penſeroit Zénon ?
Tandis que je combats la vanité du nom,
D'un aſcendant vainqueur ſentant l'effort ſuprême,
Mon cœur de ma raiſon contredit le ſyſtème.
Je repolis ces vers au point de m'énerver,
Pourquoi ? Pour qu'à Ferney l'on puiſſe m'approver,
Et qu'on imprime un jour dans quelques vers groteſques :
« Il eſt le moins mauvais des rimailleurs tudeſques. »

ÉPITRE

Sur la Méchanceté des Hommes.

Je penſois autrefois, encor jeune & novice,
Etranger dans le monde, étranger dans le vice,
Que l'homme eſt le meilleur de tous les animaux.
Il eſt bon, me diſois-je, il a peu de défauts,
Il n'eſt point furieux, cruel, ingrat, ou traître,
Je le prenois enfin pour ce qu'il devoit être ;
Et dans le fond du cœur j'étois bien convaincu
Qu'on rencontroit partout l'honneur & la vertu.
Cette charmante erreur qu'enfantoit l'ignorance,
Se diſſipa trop tôt ; dans peu l'expérience,
Dans le tumulte affreux où je me vis jeté,
Fit briller à mes yeux la triſte vérité.

Je cherchois des vertus, & je trouvois des crimes.
Que de tours odieux, que d'infames maximes!
Menteurs, fourbes, fripons, fous, perfides, ingrats,
La foule d'envieux environna mes pas,
Et mon ame étonnée, interdite, éperdue,
S'en fioit avec peine au rapport de ma vue.
Je confeſſois enfin, frappé de tant de maux,
Que malgré ſa raiſon de tous les animaux
L'homme eſt le plus cruel, de tous le plus féroce.
Non, l'animal n'a point ce caractère atroce:
La faim le rend avide & non diſſimulé,
Son courroux, s'il s'enflamme, eſt bientôt exhalé;
Mais l'homme étant vengé conſerve encor ſa haine.
Cependant cette race envers elle inhumaine,
Perverſe, & ſi portée à la méchanceté,
Au milieu des horreurs & de l'iniquité,
Produiſit quelquefois de ces ames divines
Qui ſans doute des cieux tirent leurs origines,
Eſprits conſolateurs des maux que nous ſouffrons,
Qui paroiſſent des Dieux au milieu des Démons.
Mais d'un préſent ſi beau, ſi précieux, ſi rare,
La main de la nature en tout temps fut avare.
Le mal aſſurément domine ici partout,
Il eſt dans l'univers de l'un à l'autre bout,
On le trouve en autrui, trop ſouvent en ſoi-même.
Eh quoi! l'être parfait, ce Dieu grand & ſuprême,
Fait-il également de ſa divine main
Cet ange que j'honore & ce monſtre inhumain?
Je m'arrête, interdit, au bord de cet abyme,
Où ſe perd en ſondant l'eſprit le plus ſublime.

Mes yeux respectueux de ces profonds secrets
Détournent aussitôt leurs regards indiscrets.
Il nous suffit ici, malheureux que nous sommes,
Tous les jours exposés aux trahisons des hommes,
D'apprendre en contemplant ce spectacle touchant,
Combien le cœur humain est perfide & méchant.
Il le paroît surtout quand libre de contrainte,
Du frein sacré des lois il étouffe la crainte,
Ou quand impunément il ose les braver,
Du rang où la fortune a daigné l'élever.
De ces lieux éminens, à l'abri du tonnerre,
Enivré d'amour propre il écrase la terre.
C'est de là que des rois les folles passions
Percent malgré leur voile aux yeux des nations.
Ennemi déclaré de leur culte idolâtre,
Je parus malgré moi sur le même théâtre :
Le hasard qui nous place ici-bas à son choix,
Voulut qu'un philosophe eût le sceptre des rois.
Mais le trône aussitôt me fit des adversaires ;
Je les crus des héros, & c'étoient des corsaires.
Que ce récit apprenne aux péuples ignorans
Pour quels indignes Dieux a fumé leur encens !
Le bonheur autrefois, compagnon de ma vie,
Excita contre moi la fureur & l'envie
Des rois ambitieux dont les sanglans complots
De mes voisins jaloux ont soulevé les flots ;
De leurs bras réunis l'effort me persécute,
Leur haine a préparé leur triomphe & ma chute.
Dans la brûlante soif qu'ils ont de dominer
Il n'est rien de sacré qu'ils n'osent profaner,

Ni rien que n'ait atteint leur foudre vengereſſe ;
L'orgueil qui les poſſède augmentant leur ivreſſe,
Leur dépeint leurs forfaits ſous les traits éclatans
Des Dieux qui de l'Olympe écraſent les Titans.
Mais mon cœur en ce trouble, atteint d'un coup plus rude,
Eprouve de mon ſang la noire ingratitude ;
Des princes élevés & nourris dans mon ſein
Ont tâché d'y plonger le poignard aſſaſſin.
Un luſtre entier, témoin de ce ſanglant ravage,
A vu renouveler le crime & mon outrage,
Et malgré tant d'aſſauts mon bras foible & tremblant
Soutenir ſans ſecours ce trône chancelant.

Le ſeul peuple en Europe auquel la foi nous lie,
Triomphateur des mers nous plaint & nous oublie.
Nœuds ſacrés, mais nœuds vains entre les nations,
De l'amitié des rois douces illuſions,
Nés de la politique & de la conjoncture,
Vous gardez le limon de cette ſource impure ;
Vous éblouiſſez l'œil qui ne ſait pas prévoir,
Et trompez qui ſur vous croit fonder ſon eſpoir.

Ces nobles ſentimens & cette grandeur d'ame
Que la vèrtu nourrit & que l'honneur enflamme,
A l'eſprit des traités n'ont pu s'aſſocier ;
L'intérêt y domine, & marche le premier.
Ses perfides conſeils, ſon funeſte artifice
Au cœur des ſouverains altèrent la juſtice ;
Sous le nom de Minerve il fait connoître au roi
Comment en conſcience il peut manquer de foi,

En mettant ſa parole, au cas qu'il la révoque,
Sous le frivole abri d'une phraſe équivoque.
Dans cette affreuſe école inſtruit à s'avilir,
On apprend à tromper, on finit par trahir.
Les traités chez les grands ſont le ſceau des parjures.
Voilà d'autres amis témoins de nos injures,
Indécis, incertains, pleins de crainte & glacés,
Foibles conſolateurs de nos malheurs paſſés ;
Ils ont dreſſé d'avance un pompeux cénotaphe,
Décoré de nos noms, chargé d'une épitaphe,
Satisfaits de laiſſer au monde conſterné
Un léger ſouvenir d'un peuple exterminé.
En ſouffrirons-nous moins ? Pour guérir nos atteintes
Il faut de vrais ſecours, non de vaines complaintes,
Une mâle aſſiſtance, un vigoureux ſoutien,
Un ami qui partage & le mal & le bien.
Quittez le nom d'amis, vous que la crainte arrête,
Qui tranquilles du port contemplez la tempête,
Qui ſans tendre la main à ceux qui vont périr
Par les flots courroucés les laiſſez engloutir.
Vos cœurs à la pitié toujours inacceſſibles,
Aux malheurs étrangers demeurent inſenſibles.
Le nom de l'amitié, pour moi ſaint & ſacré,
Ne décorera point qui l'a déſhonoré.
Je le refuſe à vous, placés au rang ſuprême,
Dont l'amour concentré n'a d'objet que lui-même ;
Je le refuſe à toi, barbare ſouverain,
Dont le cœur eſt de fer, les entrailles d'airain.

Mais

Mais qu'on m'apprenne, ou bien qu'un de ces rois m'explique,
Sur quel principe abſurde agit ſa politique,
Et comment de ſang froid il a pu regarder
Ce torrent orageux courant tout inonder,
Dévaſter les états, en effacer la trace,
Qui s'approchant de lui d'aſſez près le menace
D'un ſort non moins funeſte & plus injurieux.
Ce n'étoit pas ainſi que penſoient nos aïeux,
Lorſque de Charles Quint le ſanglant héritage
A Philippe ou Joſeph retomboit en partage ;
A peine la diſcorde armoit ces héritiers,
A peine couvroient-ils les champs de leurs guerriers,
Que l'Europe agitée, attentive aux alarmes,
Par un effort ſoudain parut d'abord en armes,
Meſura ſes ſecours, & par un juſte choix
Rétablit l'équilibre & protégea les rois :
Si de la liberté ſa main prit la défenſe,
Si ſa prudence alors redreſſa la balance
Qu'un monarque puiſſant fait pencher à ſon gré,
Le mal étoit moins proche & moins déſeſpéré
Que le danger préſent dont l'aſpect la menace.
Rien ne peut égaler la criminelle audace
De ce complot de rois, monarques conjurés
Contre la liberté des Germains atterrés.
Le François à poids d'or achetant des complices,
Du nord & du couchant les deux impératrices,
Cruels perturbateurs de ce triſte univers,
Le partagent entr'eux & préparent ſes fers.

De ce corps monſtrueux l'eſprit eſt deſpotique ;
Uni par l'artifice & par la politique.
C'eſt un feu dévorant qui veut tout conſumer.
Si libre en ſes efforts, on lui laiſſe opprimer
Un prince magnanime, ardent à ſe défendre,
Alors ſans réſiſtance oſant tout entreprendre,
Gouvernant l'univers au gré de ſes projets,
Il réduira les rois au rang de ſes ſujets.
Voilà dans l'avenir ce que tout œil peut lire.
Qui peut vous empêcher, Princes, de vous inſtruire ?
Peuples trop amoureux de votre oiſiveté *,
Aſſoupis dans les bras de la ſécurité,
De votre inaction goûtez long-temps les charmes,
Laiſſez verſer le ſang & répandre des larmes
A ceux dont les efforts ont au moins combattu ;
Et puiſqu'enfin l'Europe eſt ſtérile en vertu,
Puiſque dans mes revers en vain je vous implore,
Puiſque votre tendreſſe en regrets s'évapore,
En dédaignant l'effet de vos ſecours douteux,
Je fonde déſormais mon eſpoir & mes vœux
Sur l'orient rempli d'enfans de la victoire,
Réſervoir de héros, d'eſprits nés pour la gloire.
J'y découvre de loin un peuple plein d'honneur,
Ami de l'oppreſſé, fléau de l'oppreſſeur :
Votre infidélité, ce déteſtable crime,
N'a jamais pénétré dans les murs de Solime †.

* La Hollande.

† On eſpéroit le ſecours des Turcs : ils avoient fait avancer des troupes à Belgrad ; mais la mort de l'Impératrice de Ruſſie rendit vaines ces démonſtrations.

Voyez vers l'Hellefpont ces puiffans armemens ;
Ces guerriers vont voler, & remplir leur ferment.
Qu'importe à ma raifon & le rite & le culte
D'un ami généreux qui venge mon infulte ?
Qu'on l'apprenne en dépit de tous mes envieux :
Qui daigne m'affifter eft chrétien à mes yeux,
Et cent fois plus chrétien qu'un ennemi barbare,
De tréfors & d'états ufurpateur avare.
De la religion & l'efprit & la loi
Confifte dans les mœurs & non pas dans la foi,
Celui qui veut ma perte eft le feul infidelle.
Ah ! laiffons tonner Rome & frémir le faux zèle ;
Qu'importe qu'un docteur imbécille, indifcret,
Maudiffe abfurdement Platon ou Mahomet ?
Jadis le fanatifme, en allumant la guerre,
Pour de vains argumens a faccagé la terre :
De nos jours ce prétexte aux regards pénétrans
N'eft plus qu'un mafque ufé des fureurs des tyrans.
Vous, rapides vainqueurs, vous braves janiffaires,
Accourez, combattez, frappez nos adverfaires :
Aux champs de la victoire allez vous fignaler ;
Vos pâles ennemis commencent à trembler.
Puiffent-ils à vos pieds expier leurs parjures,
Puiffe notre triomphe effacer nos injures,
Puiffe un noble deffein, d'un bon fuccès fuivi,
Rendre aux lois du croiffant le Danube affervi !
Accourez immoler d'une main enhardie
Les crimes de l'Europe aux vertus de l'Afie.
De ces climats lointains va fortir le vengeur,
De la Pruffe aux abois heureux libérateur ;

Le trône des Sultans, aux ennemis terrible,
A produit un héros dont le cœur eſt ſenſible :
Digne de ſes aïeux & du ſang ottoman,
Je vois revivre en lui l'eſprit de Soliman ;
Il va, noble héritier de ce puiſſant génie,
D'un innombrable camp couvrir la Pannonie,
Et du nord conſterné preſſer en même temps
Des bords du Tanaïs les cruels habitans.
Mais vers ces grands travaux qu'il eſt près d'entreprendre,
Ces combats que pour nous ſon courage va rendre,
N'eſt-ce que l'amitié qui dirige ſes pas ?
Comment peut-on s'aimer ne ſe connoiſſant pas ?
Scrutateurs indiſcrets d'une vertu bornée,
Reſpectons d'un héros la courſe fortunée,
Dont les ſecours réels donnés comme promis
Traverſeront les vœux de tous nos ennemis.
Si d'un œil pénétrant il a prévu les ſuites
Qu'aura l'ambition ſans frein & ſans limites
De deux puiſſans voiſins accrus par nos débris,
Si pour tant de haſards il ſe propoſe un prix,
En cueillerons-nous moins, forts de ſon aſſiſtance,
Les fruits de ſes ſecours & ceux de ſa vaillance ?
Ah ! ſoyons dans ces temps ſi ſouillés d'attentats
Reconnoiſſans outrés, plutôt qu'amis ingrats.
Voilà le ſort des grands qui gouvernent le monde :
Des chagrins, des revers, une douleur profonde,
Des piéges, des dangers, des ennemis cruels,
Des ſoins pour des ingrats, des ſoucis éternels :

Et si se consumant en des travaux utiles,
Le destin les traverse, on les croit malhabiles.
Aux malheurs, aux hasards plus que d'autres soumis,
Ils ont des envieux & point de vrais amis.
Si je m'en étois cru, j'aurois cent fois moi-même
Arraché de mon front ce fatal diadème.
Le trône est un objet qui ne m'a point tenté,
L'éclat qui l'environne est faste & vanité ;
L'honneur & le devoir forcent à le défendre.
S'il est de la grandeur de savoir en descendre,
C'est un opprobre affreux de s'en laisser chasser ;
Et puisque le destin a daigné m'y placer,
Je ne veux, quels que soient les malheurs que je brave,
Ni régner en tyran, ni mourir en esclave.
Le bonheur au pouvoir ne fut point attaché,
Le vulgaire le croit sous la pourpre caché ;
Mais le vulgaire enfin juge sans connoissance,
Prend pour réalité ce qui n'est qu'apparence.
Pour moi qui dans le monde ai de tout éprouvé,
Dans ces divers états mon cœur vide a trouvé
Qu'au milieu de ces maux le seul bien véritable,
Aux grandeurs, à la gloire, aux plaisirs préférable,
Seul bien étroitement à la vertu lié,
C'est de pouvoir en paix jouir de l'amitié.
Ah ! je l'ai possédée une fois en ma vie
Dans le sein d'une sœur que la mort m'a ravie.
Amitié, don du ciel, seul & souverain bien,
Tu n'es plus qu'un vain nom, son tombeau fut le tien.

A Strehlen, le 11 Novembre, 1761.

ÉPITRE CHAGRINE.

ICI-BAS tout est vanité :
Ce Roi sage & couvert de gloire,
Ce Roi des Hébreux tant vanté,
Salomon nous l'a répété :
Puisqu'il l'a dit, il faut l'en croire
Sur cette triste vérité.
Pour moi, qui n'ai point l'honneur d'être
Aussi savant que ce grand maître,
L'école de l'adversité
Me l'a malgré moi fait connoître.
J'ai tout vu, j'ai de tout goûté ;
La bonne & mauvaise fortune
M'ont souvent, à leur tour chacune,
Impertinemment balloté.
Las de la blonde & de la brune,
J'abandonne à de plus heureux
Ma place, qui surement tente
Les novices désirs de ceux,
Qui voyant sa face brillante,
N'ont pas vu son revers affreux,
Sur cette scène si mouvante
Où l'Europe nous représente
Ces bizarres événemens,
Où la cruelle politique,
Chaussant le cothurne tragique,

Se plaît à culbuter les grands,
Acteur malgré moi dès long-temps,
Quelquefois, contre mon attente,
J'entendis la voix consolante
De légers applaudissemens.
A présent de longs sifflemens
Dont mon oreille s'épouvante,
De toutes parts glacent mes sens.
Ah ! quittons, lorsqu'il en est temps,
Ce théâtre qu'à tort l'on vante,
Et toute la troupe insolente
D'actrices, d'acteurs sans talens,
Race infame autant qu'ignorante,
Qui n'a raison, esprit, ni sens.
Irai-je encor sur mes vieux ans
Flotter au gré de l'onde errante
Qu'agite le souffle des vents,
Ou de la fortune inconstante
Gueuser les frivoles présens ?
Toujours dans la cruelle attente
De ses dons ou de ses refus,
Sentir dans mon ame flottante
Le choc des mouvemens confus ?
Pourrai-je après l'expérience
De tant de malheurs superflus,
M'en retourner par imprudence,
Dans l'empire de l'inconstance,
Exilé de chez ses élus,
De la crainte & de l'espérance
Eprouver le flux & reflux.

Non, non, il est temps d'être ſage,
Puiſque la fortune m'outrage,
Suffit : je ne l'implore plus.
Que l'ame joyeuſe & ravie,
La jeuneſſe au front ceint de fleurs,
Ivre de plaiſirs & d'erreurs,
Soit idolâtre de la vie,
Elle en écrême les douceurs.
Le charme paſſe : elle eſt ſuivie
D'afflictions & de malheurs,
Et ce cercle qui ſe répète,
Au mouvement de la navette
Mêlant le bien avec le mal,
Me rappelle cette coquette,
Dont l'eſprit ſans ceſſe inégal,
Par un caprice de toilette,
Décidant de ſon amourette,
Quitte l'amant pour ſon rival.
Qu'elle aille donc offrir ſes charmes
A quiconque en voudra jouir ;
Ni ſes careſſes, ni ſes larmes,
N'ont plus le don de m'attendrir.
Mon œil dans l'avenir diſcerne,
Sans le ſecours de la lanterne
Dont Diogène ſe para,
Tout ce que le deſtin fera ;
Pourrai-je donc en ſubalterne
Souffrir que l'inſolent me berne
Auſſi long-temps qu'il le pourra ?

Ah ! qu'il berne qui le voudra,
Des fous que ſans ceſſe il gouverne.
Bien fin qui m'y ratrappera ;
Et s'il ne ſe peut par la porte,
Par la fenêtre ſauvons-nous.
Une ame généreuſe & forte
Du moindre outrage entre en courroux.
Sans que l'amour propre me flate,
Je vois ſans pâlir les revers
Dont m'atteint la fortune ingrate,
Et las d'en avoir trop ſouffert,
L'exemple de plus d'un Socrate,
Pour deſcendre dans les enfers,
Me montre des chemins ouverts.
Rempli des vapeurs de ma rate,
J'imite un amiral que mate
Un grand nombre d'autres vaiſſeaux ;
Sitôt que ſon navire éclate
D'un coup qui perce ſous les flots,
Et qu'il voit le cruel pirate
Près d'aſſaillir ſes matelots,
Pour ſe ſauver de l'abordage,
Pour prévenir ſon eſclavage,
L'officier courageux & fier
Se détermine, & fait réſoudre
Ses ſoldats d'allumer la poudre :
Le vaiſſeau ſaute, & vole en l'air.

A Leipſic, ce 15 Octobre 1757.

ÉPITRE

Sur ma Convalefcence.

O BRILLANT rayon d'efpérance!
O divine convalefcence!
Tu finis ces momens affreux
De maux, de tourmens, de fouffrance;
Tu délivras un malheureux
Des fupplices que lui prépare
La douleur, ce tyran barbare,
Pour lui rendre l'éclat des cieux.
J'éprouvois de cent maux le mélange bizarre;
Je fentois les tourmens des gouffres du Ténare;
Alecto s'attachant à mon corps décharné,
Sur un trifte grabat me tenoit enchaîné.
Tout ce que des tyrans raffinés dans les vices
Ont jamais inventé de plus cruels fupplices,
Ces monftres de mes maux barbares artifans
Les exerçoient fans interftices
Sur mes membres perclus à peine palpitans.
La nature à mes yeux paroiffoit fe fouftraire
A mes organes défaillans,
Animés d'un fouffle précaire.
Je femblois ifolé dans ce trifte univers.
Ce qui peut foulager, ou confoler, ou plaire,
Devenoit impuiffant dans ces tourmens d'enfers.

Quinze fois le ſoleil ſourniſſant ſa carrière,
Au globe qu'il attire a rendu la lumière,
Quinze fois ſur ſon char d'ébène marqueté
La nuit a répandu ſa ſombre obſcurité,
Sans que le doux ſommeil vînt clore ma paupière :
Ma vigueur affoiblie à tant de maux cédoit ;
Des fantômes confus dérangeoient ma penſée,
Mes ſens étoient vaincus, & mon ame éclipſée
Dans peu m'abandonnoit.
Près des bords d'Achéron, de la barque fatale,
Un vrai fils d'Eſculape, armé pour mon ſecours,
M'arrache avec effort de la rive infernale,
Et vient de prolonger mes jours.
Santé, que l'on ne connoît guère
Dans les plaiſirs, les jeux, les ris,
Et qu'inſulte ſouvent la vigueur téméraire,
C'eſt ta privation qui fait ſentir ton prix.
O moment enchanteur ! ô ſeconde naiſſance !
Je revis donc pour mes amis.
Un moment m'a rendu l'eſpoir, la jouiſſance
De tous les biens auxquels les mortels ſont admis.
Je vous reverrai donc, momens remplis de charmes.
O ſœur ! à qui mes maux ont coûté tant de larmes,
O ſœur ! mon eſpoir, mon appui,
Vous m'écrivez : mon mal a fui.
Ah ! ſi je vis, ſi je reſpire,
Si je ſuis délivré de mon cruel martyre,
Amitié, doux lien ſi peu connu des rois,
C'eſt à toi ſeul que je le dois.
Encor je jouirai de votre amitié tendre ;

Je pourrai resserrer ces fidelles liens,
Vous voir, vous parler, vous entendre,
Profiter de vos entretiens.
A quoi pourrois-je plus prétendre ?
Ce sont-là mes suprêmes biens.
Et vous beaux arts qui dans tout âge
Couronnez le bonheur du sage,
Malgré tous les assauts que l'enfer en courroux
M'a livrés dans sa sombre rage,
Relevé du tombeau je vis encor pour vous.
Mont révéré, mont où j'honore
Les chastes filles d'Apollon,
Je pourrai te revoir encore,
Et baissant ma lyre d'un ton,
Au lieu de célébrer l'aurore,
Et l'appareil pompeux d'un beau soleil levant,
Je saurai destiner mon chant
A vanter la douceur d'un soleil qui colore
De ses derniers rayons les rives du couchant.
Ainsi nous peignons les images
Des objets qui frappent nos sens.
Lorsque j'étois dans mon printemps,
Je ne pouvois chanter que les amours volages;
A présent je gémis des funestes ravages
Des soucis, des maux & des ans.
Tout doit se succéder, chaque chose a son temps.
Mais aux noires vapeurs ne soyons point en proie :
Nos jours ne durent qu'un moment ;
Si ce moment est plein de joie,
Il s'écoule plus doucement.

Vivons autant que va le fuſeau de la Parque.
J'oublie & Caron & ſa barque.
Illuſions, douces erreurs,
Semez encor de quelques fleurs
Le bout de ma longue carrière,
Et que la volupté me fermant la paupière,
Sur mon tombeau verſe des pleurs.
Ainſi, ſans que mon ame éprouve des terreurs,
Tranquille entre les bras de la philoſophie,
De l'hiver de mes ans ſupportant les rigueurs,
Je verrai s'écouler les reſtes de ma vie,
Et j'attends ſans peur qu'Atropos,
Tranchant mon fil de ſes ciſeaux,
Change ſoucis, douleurs & peines,
Erreurs, projets & grandeurs vaines,
En éternité de repos.

Le 3 d'Avril 1770.

ÉPITRE

CONTRE

MESSIEURS LES ÉCORNIFLEURS,

EN GREC

PHILOCOPROS.

AH ! quelle insupportable engeance
Que ces traitans, que ces commis,
Vrais excrémens de la finance,
Brigands que l'enfer a vomis !
Sans les voir, je bâille d'avance
En traçant leurs noms ennemis.
  Pour des vers remplis d'élégance
Quel nom discordant que * Boué,
Par Apollon désavoué ;
Ma plume refuse d'écrire
Ces mots, vrai jargon de l'enfer
De Wurm, van Zanen, ou * * ;
Mon oreille en est le martyre,
Ces noms seuls servent de satire.
  Mais voyez les originaux
Chargés du fatras de leurs baux,
Griffonné de leur écriture ;
Les voilà-t-il pas, échauffés

Par l'intérêt & par l'usure,
Qui me salissent de l'ordure
Du change, de contrats biffés,
De grimoire, de tablature,
De billets signés, parafés,
Et de leur banque qui m'ennuie.
  Les sottes gens, la sotte vie,
Je me consume & je maigris
Pour qu'un tour de nécromancie,
Que le juste Ciel leur dénie,
Mette leurs billets *al-pari.*
  O plats revendeurs de carotte!
De la gloire à jamais proscrits,
Connoissez-vous les Aristote
Les Locke, ou du moins les La Mothe?
Non, grâce à vos pesans esprits,
Vous ne lisez point leurs écrits,
Votre séquelle famélique
Ne trouve de puissant attrait
Qu'aux régles de l'arithmétique;
Pousser à quinze l'intérêt,
Entasser, c'est votre logique.
  Venez, Messieurs du bois, venez;
Les sages du Péloponnèse
(Soit dit sans qu'il leur en déplaise)
N'avoient l'esprit si raffiné
Que vous, débitant votre thèse:
« L'argent donne au plus hébété,
« Dites-vous, de l'habileté."
Ah! Messieurs, je me pâme d'aise

Aux rayons de votre clarté ;
Quelle abominable fadaife,
Digne de l'immortalité !
Quel eft ce feigneur débonnaire ?
C'eft le grand fléau des braffeurs ;
Les étriller eft fon affaire,
Ils font fripons, ils font voleurs ;
On le croit, mais c'eft un myftère
Du plus fin des écornifleurs.
S'il fuce ardemment le vulgaire,
C'eft qu'il croit, fuivant fes docteurs,
La pauvreté très-néceffaire
Pour le maintien des bonnes mœurs.
Ah ! fort des rois, fort des humains,
Quel deftin bizarre & baroque
Me fourra parmi ces vauriens !
Quand leurs propos, leurs entretiens,
Quand en eux enfin tout me choque,
Ah ! falloit-il quitter pour eux
Ces héros que mon cœur invoque,
Et ces chants fi mélodieux
D'un Homère qui nous enflamme,
D'un Virgile qui touche l'ame,
Parlant le langage des Dieux,
Pour les cris d'un tripot infame ?
Fuyons promptement vers ces bois
Où les Mufes dictent leurs lois,
Où ces neuf filles de mémoire
Rempliffoient mon cœur autrefois
Du brûlant défir de la gloire.

Mes crimes doivent s'expier ;
J'abjure mes erreurs ſans peine ;
J'irai dans les eaux d'Hippocrène
Me plonger, me purifier.
Là, ſombre & dur financier,
De ta fange & de tes ordures
Je nettoyerai les ſouillures.
Pour toi, pourris dans ton bourbier.
Oui, j'en jure par le Permeſſe,
Et par toi, divin Apollon,
Que de Plutus la folle ivreſſe
N'offuſquera plus ma raiſon,
Et que rejetant ce poiſon
Je te célébrerai ſans ceſſe
Dans la demeure enchantereſſe
Que j'obtiens au ſacré vallon.

Fait à Berlin 1765.

DISCOURS ET MELANGES

EN VERS.

DISCOURS
DE
L'EMPEREUR OTHON

A ses Amis après la Perte de la Bataille de Bédriac.

APPROCHEZ, mes amis ! Les destins rigoureux
Inflexibles & sourds ont rejeté nos vœux ;
C'est à vous, chers amis, que mon cœur se découvre.
Vous voyez sous vos pas l'abyme qui s'entr'ouvre,
(Rarement le bonheur est le prix des vertus)
Vitellius triomphe & nous sommes vaincus.
Le dépit, la fureur empreints sur vos visages
M'annoncent le projet de venger mes outrages ;
Je sais ce que promet votre insigne valeur ;
Vous voyez le trépas sans en frémir d'horreur :
Si versant votre sang, si perdant votre vie,
Vous pouviez relever ma puissance avilie,
Vous le feriez, j'en ai des gages trop certains.
Mais Othon pourra-t-il approuver vos desseins ?
Je fus ambitieux, je désirois l'empire :
Quel homme ne l'est pas ? Je sors de ce délire.
Quoi ! ce pouvoir fatal qu'on m'ose disputer,
Est-ce par votre sang qu'il le faut cimenter ?

Et faudra-t-il fouffrir pour le bien d'un feul homme
Que de fes propres mains Rome déchire Rome?
La patrie à nos yeux ne doit point fuccomber;
S'il faut que quelqu'un tombe, Othon feul doit tomber,
Ma mort terminera la difcorde civile.
Au moins à cette fois je puis vous être utile,
En arrêtant d'un coup & les profcriptions,
Et les effets fanglans de vos divifions;
Tous malheurs qui du monde entraîneroient la perte.
L'image de ces maux à mes yeux s'eft offerte,
Sur ce funefte objet je me fuis confulté;
J'ai fondé les replis de ce cœur agité,
Il n'a pu foutenir cette affreufe penfée.
Perdant le fouvenir de ma grandeur paffée,
Accablé de débris, entouré de fuyards,
J'ai jeté fur la mort d'intrépides regards.
Que me ravira-t-elle? un pouvoir peu durable,
Un bien qu'en l'acceptant je connus périffable,
Un bien que tout mortel doit quitter quelque jour.
Ah! que Vitellius le poffède à fon tour.
Je veux, de quelque éclat dont brille fa victoire,
D'un ennemi vainqueur furpaffer la mémoire;
S'il s'achemine au trône à force de forfaits,
Je veux en le quittant vous combler de bienfaits.
Les Dieux m'en font témoins, lorfque daignant m'élire
Par vos foins généreux je parvins à l'empire,
Ma feule intention, mes défirs, & mes vœux,
Etoient de rendre Rome & mes amis heureux.

Le Ciel qui me traverse & le Destin contraire
Détruisent maintenant ce projet salutaire.
Leur courroux n'a point su me ravir les moyens
De sauver mes amis & mes concitoyens.
Sans que Vitellius dans votre sang se baigne,
Je lui cède mes droits, qu'il triomphe & qu'il règne :
L'empire veut un maître, il n'en peut avoir deux ;
Qu'il possède un pouvoir souvent si dangereux,
Et quoiqu'usurpateur, désormais magnanime,
A force de bienfaits qu'il efface son crime,
Et prépare aux Romains des destins fortunés.
Des mains de ces cruels contre vous acharnés
Demain par mon trépas j'arracherai les armes . . .
Mais quels cris, quels sanglots, & quel torrent de larmes !
Serai-je, hélas ! l'objet de ces vertueux pleurs ?
Je suis trop fortuné, j'ai régné sur vos cœurs ;
D'un désespoir mortel vos fronts portent le signe :
D'amis si généreux Othon se rendra digne.
Dans un pouvoir sans borne à mes soins confié,
Je conservois un cœur sensible à l'amitié.
Un simple citoyen eut l'ame assez hardie
Pour dévouer ses jours au bien de la patrie ;
Si Décius fournit un tel trait de grandeur,
Que n'attends-tu donc pas, Rome, d'un Empereur ?
C'est lui qui pour l'état doit présenter sa tête,
Pour conjurer l'orage & calmer la tempête :
Othon, né citoyen, doit ses jours à l'état ;
Il vous les doit à vous, s'il n'a le cœur ingrat.

Le danger eſt l'épreuve où brille une ame ferme ;
Au ſort inexorable elle preſcrit un terme.
On ne meſure point le règne des héros
Par d'inutiles jours coulés dans le repos.
Je n'ai que trop vécu, ſi l'univers publie
Le vertueux motif qui termine ma vie ;
Si l'on dit que voyant l'état près de périr,
Othon pour le ſauver conſentit à mourir.
Amis, ſans balancer en ce péril extrême,
Courez chez le vainqueur, c'eſt mon ordre ſuprême.
Je vous rends votre foi, je vous rends vos ſermens.
Le temps preſſe, fuyez, profitez des momens ;
Pour la dernière fois que je vous vois paroître,
Obéiſſez encor aux lois de votre maître.
J'approche de ma fin, je ne ſuis déjà plus :
En quittant de mes ſens les fragiles tiſſus,
Le cœur rempli de vous, ma dernière penſée,
Ma dernière prière à nos Dieux adreſſée,
Sera qu'après ma mort ils daignent dignement
Payer votre tendreſſe & votre attachement,
Et que vous accordant un ſort toujours proſpère,
Ils faſſent envers vous ce qu'Othon n'a pu faire.
Vous bénirez mon ſort ; la mort n'eſt point un mal,
Le genre humain lui paye un tribut général.
Heureux celui qui peut, quittant cette demeure,
Du ſceau de la vertu ſceller ſa dernière heure !
Si notre eſprit s'éteint au moment du trépas,
Il n'eſt plus de douleurs, de ſoins, ni d'embarras ;

Si le coup qui détruit cette fragile trame,
N'eſt point aſſez puiſſant pour atteindre à mon ame,
Je trouverai des Dieux aux pervers peu connus,
Dieux rémunérateurs de nos foibles vertus.
  Adieu, je vais quitter ma dépouille mortelle,
Et jouir dans les cieux d'une gloire éternelle.

Fait à Strehlen le 1 Décembre 1761.

DISCOURS

DE

CATON D'UTIQUE

A ſon Fils & à ſes Amis avant de ſe tuer.

NOS malheurs ſont au comble, ô jour que je déteſte!
De ta grandeur, ô Rome! il n'eſt rien qui te reſte.
Ah! de tes demi-dieux les immortels travaux,
Le fruit de tes combats, le ſang de tes héros,
Ce pouvoir tant accru par ta valeur féconde,
Sur le débris des rois, ſur l'empire du monde,
Le prix de ta virtu, celui de tes ſuccès,
Vont d'un brigand heureux couronner les forfaits.
Un de tes propres fils, dénaturé, perfide,
Enfonce dans ton ſein ſon glaive parricide;
Ce fer dont tu l'armas contre tes ennemis,
L'ambitieux Céſar en perce tes amis.

Il dévoue aux forfaits les vertus d'un grand homme;
S'il eſt héros en Gaule, il eſt tyran dans Rome:
Ce cruel deſtructeur de notre liberté
Contre un ſénat de rois citoyen révolté,
Bouleverſe l'état, l'attaque, le déchire;
Tout tombe, tout périt, la république expire.
Et nous vivons encor? & nous ſommes témoins
Des crimes que n'ont pu conjurer tous nos ſoins?
La vertu combattoit pour la cauſe commune;
Les lois étoient pour nous, pour Céſar la fortune:
L'univers eſt ſoumis aux fers des ſcélérats.
Qu'il règne le cruel ſur des Catilinas,
Dignes d'accompagner ſa pompe triomphale.
O héros immolés aux plaines de Pharſale!
O manes généreux des derniers des Romains!
Du fond de vos tombeaux, de ces champs inhumains,
Où ſans diſtinction repoſe votre cendre,
A mes ſens éperdus vos voix ſe font entendre:
" Quitte, quitte, Caton, ce ſéjour déteſté
" Où le crime inſolent détruit la liberté;
" Jouet infortuné des guerres inteſtines,
" Vole t'enſevelir ſous nos triſtes ruines."
Oui, vengeurs malheureux de nos auguſtes lois,
Caton ne ſera point rebelle à votre voix;
Mais ſauvons nos débris épars ſur ce rivage,
Qu'ils voguent loin des bords où dominoit Carthage,
Loin du joug qu'un tyran voudroit leur impoſer.
Alors de mon deſtin je pourrai diſpoſer.
Et toi, mon ſeul eſpoir, à qui je donnai l'être,
Que je laiſſe en mourant ſous le pouvoir d'un maître,

Fuis les lieux corrompus, le féjour profané
Où ce vainqueur répand fon fouffle empoifonné ;
D'un tyran orgueilleux fuis l'afpect effroyable,
Cherche en d'autres climats un ciel plus favorable,
Et te maintenant libre en ce fiècle odieux,
Souviens-toi des vertus dont brilloient tes aïeux.
Que ton cœur en conferve un fouvenir modefte,
Et loin de t'oppofer à ce deftin funefte,
Qui renverfe l'état en détruifant fes lois,
Laiffe aux Dieux irrités leur vengeance & leurs droits.
Sans chagrin, fans douleur vois expirer ton père ;
Bénis, bénis le jour qui finit ma mifère.
Je veux d'un front ferein m'élancer à tes yeux
Des fanges de la terre au temple de nos Dieux ;
Dans cet afile faint, la gloire & la juftice
Abreuvent la vertu d'un torrent de délice ;
Là je retrouverai Pompée & Scipion,
Et ces héros dont Rome a confacré le nom.
Oui, Céfar, à ma mort tu porteras envie ;
Un illuftre trépas va couronner ma vie.
Véritable Romain, libre, & maître de moi,
Je préfère la mort à vivre fous ta loi.
Il eft temps, finiffons ; donnez-moi mon épée :
Du fang des citoyens elle n'eft point trempée,
Mon fang eft le premier qui la fera rougir.
Mais quoi ? . . . . tenteroit-on de me défobéir ?
Forme-t-on des complots ? qu'enferme ce myftère ?
Ah ! timides amis, que prétendez-vous faire ?
Croyez-vous m'empêcher de terminer mon fort ?
Il eft mille chemins pour courir à la mort.

Ils me font tous ouverts, ma mort eft néceffaire.
Voulez-vous donc livrer votre ami, votre père,
Vivant & défarmé dans les bras du vainqueur,
Le défenfeur des lois à leur perturbateur,
Un vraî républicain au tyran qui le brave ?
Caton ornera-t-il fon triomphe en efclave ?
Ah ! tels étoient les fruits de votre aveuglement.
Déteftez vos erreurs, penfez plus noblement.
Le fage avec mépris voit la mort fans la craindre.
Louez mon action, gardez-vous de me plaindre :
Quand on voit fa patrie & fes amis périr,
Un lâche y peut furvivre, un héros doit mourir.

Fait à Strehlen le 8 Décembre 1761.

VERS DE L'EMPEREUR DE LA CHINE.

EN dépit de l'Europe & du mont Hélicon
Ma gloire eft affurée & mon poëme eft bon ;
Les vers qu'un empereur & fon confeil travaillent
Sont lus par les Chinois, fans que jamais ils bâillent.
Welches occidentaux, gens pefans ou légers,
Cenfurez vos écrits, mais refpectez mes vers.

L'éloge de ma ville eſt hors de toute atteinte ;
Elle vaut & Paris & votre cité ſainte.
Vous me nommez encor un certain Féderic
Dont jamais à Pékin n'a parlé le public.
Je vois du haut du trône ou le Chan-ti me range,
Cet inſecte du nord rimailler dans la fange,
Et cheviller ſes vers froids, ennuyeux & plats.
Et qu'un Roi ſcandinave, excédé des frimats
Dont les ſombres vapeurs offuſquent ſa patrie,
Aille à Paris chercher & bal & comédie,
Empereur du Catay devrai-je l'imiter ?
Tous mes vœux dans Pékin pourront ſe contenter ;
Je ſuis de mes états le plus fameux poëte,
Ni céſure, ni ſens, ni rime ne m'inquiète.
Qui pourroit me ſiffler ? ſeroient-ce les lettrés ?
En payant leur encens mes vers ſont admirés.
On trouve ici des fous comme on en voit en France,
Bigots ou rimailleurs, gens pétris d'inſolence ;
L'homme eſt partout le même, & ſes traits différens
Ne changent point l'eſprit, les cœurs, les ſentimens.
Ce ſont d'autres travers & d'autres ridicules,
Et j'irois à Paris pour y voir nos émules,
Pour qu'un peuple indiſcret me déſignant des doigts,
S'écrie en me heurtant, il a l'air bien chinois ?
Que m'importe après tout, qu'alléguant Ariſtote,
Ou ſaint Thomas, ou Scot, en Sorbonne on radote,
Qu'on damne Confuſée, invoquant ſaint Denys,
Qu'on vous peuple l'enfer comme le paradis,
Au gré d'un tonſuré dont l'étrange caprice
Dans un monde fictif vous envoie au ſupplice.

Mon bon ſens, que l'erreur n'a jamais obſcurci,
Rit de cet autre monde & tient à celui-ci.
Ici tout bon Chinois fixe ſa réſidence,
Il eſt fort en vertus, mais débile en croyance,
Chérit la vérité, répugne aux fictions,
Dur comme un géomètre en ſes opinions,
Au Bonze fanatique, à l'ignorant Bracmane
Il laiſſe avec mépris un culte tout profane.
Tandis que me livrant aux jeux de mon loiſir,
Mes vers ſans nul effort coulent avec plaiſir,
Et que mon ame heureuſe en rien n'eſt alarmée,
Je vois vers l'Eucatay voler la Renommée;
Elle paroît manquer d'organes ſuffiſans
Pour publier partout des ſuccès étonnans.
Aux bords du Pont-Euxin, mon illuſtre voiſine
Fait trembler le croiſſant au nom de Catherine,
De l'Araxe au Danube étendant ſes exploits,
Tient les fiers Muſulmans ſous ſes auguſtes lois;
La fortune eſt pour elle inutile à ſa gloire,
Elle va conſtamment de victoire en victoire,
Et ſon grand cœur préfère, au comble des ſuccès,
A ſes lauriers ſanglans l'olive de la paix.
Moi Mantchou chinoiſé, mon tapabor en tête,
De ſon rare bonheur je me fais une fête,
Et ne puis envier ſes triomphes voiſins,
Qui ſont le digne fruit des plus vaſtes deſſeins.
La Renommée, après ces fameuſes querelles,
Des peuples d'occident nous donne des nouvelles;
Elle ſuffit à peine à ces vaſtes récits,
Et nous raconte enfin en des termes choiſis,

Qu'il ſe fait à Paris des choſes ſans pareilles.
Les Welches depuis peu produiſent des merveilles,
Ils couvent un projet plus digne des Anglois,
Des Grecs & des Romains que des légers François.
Moi qui toujours fixé dans ma terre natale,
Suçois avec le lait la morgue impériale,
N'aurois jamais quitté qu'au moment de la mort
Mes ſujets, mes états, & mon trône tout d'or,
A préſent un déſir qui paſſe la croyance,
Digne d'un empereur & d'un ſage qui penſe,
M'entraîne vers Paris, où malgré les cenſeurs
On veut récompenſer les talens enchanteurs.
A l'Homère François s'érige une ſtatue.
Ah ! pour me rajeunir qu'on l'élève à ma vue,
Ce ſpectacle charmant réveille mes eſprits.
Partons ſubitement, & volons à Paris.

J'aime à voir le grand homme honoré dès ſa vie
Ecraſer ſous ſes pieds les ſerpens de l'envie,
Reſpirer à longs traits cet encens, ces parfums
Que le public cruel n'accorde qu'aux défunts;
Mais cela vu, je pars, ſans parler à perſonne,
Fuyant avec dédain les fous de la Sorbonne,
Les grimauds du Parnaſſe, phénomènes d'un jour,
Les lourds financiers, les freluquets de cour,
Les faiſeurs de projets, les charlatans de prêtres,
Les ignorans titrés, & les fats petits-maîtres.
Au rives de la mer je vole en palanquin;
Les vents & mon vaiſſeau me rendront à Pékin,
Où tandis qu'au couchant tout reſſent le déſordre,
Je chaſſerai chez moi Saint Ignace & ſon ordre.

LE STOÏCIEN.

O Mortels mécontens ! ô raiſonneurs coupables !
De vous-mêmes, des Dieux ennemis implacables,
Des moindres accidens conſternés, accablés,
Toujours ſéditieux, incertains & troublés,
Sous vos palais dorés, ou ſous vos toits de chaume,
Du bonheur fugitif embraſſant le fantôme,
De ſon image en vain vous occupant toujours,
En ſoins infructueux vous conſumez vos jours :
Ecartez ces brouillards & laiſſez vous inſtruire.
La nature ici-bas vous plaça ſous l'empire
Des ſonges, des erreurs & des illuſions ;
Votre bonheur dépend de vos opinions.
Vos déſirs inſenſés, guidés par l'ignorance,
Ont pris pour le vrai bien ſa trompeuſe apparence ;
Etrangers en vos cœurs vous ne fûtes jamais
Ce qui vous faiſoit craindre, ou former des ſouhaits.
Le fol enchantement, l'ivreſſe de la vie
Retient vos yeux diſtraits ſur ſa ſuperficie.
Ah ! pouvez-vous, mortels, toujours vous ignorer ?
Dans l'abyme de l'homme il faut vous éclairer.
Vous êtes compoſés d'eſprit & de matière :
L'un penſe & vous conduit, l'autre n'eſt que pouſſière.
Cette ame, ſouveraine & maîtreſſe du corps,
Fait à ſa volonté mouvoir tous ſes reſſorts :

Des

Des préfens que du ciel a reçus l'homme injufte,
Sans en excepter un, l'ame eft le plus augufte ;
Elle doit occuper chez vous le premier rang.
Sacrifiez-lui donc cette chair & ce fang ;
Cela ne fuffit point, tâchez de la connoître,
Voyez à quelle fin le ciel lui donna l'être.
L'homme eft-il pour lui feul dans l'univers jeté ?
Ou tient-il aux liens de la fociété ?
Nos défaftres égaux, nos communes mifères,
Hélas ! prouvent affez que nous fommes des frères,
Et que par nos fecours adouciffant nos maux,
Il faut nous entr'aider à porter nos fardeaux.
D'un fi noble défir entretenez la flamme,
Placez dans la vertu le bonheur de votre ame.
C'eft le fouverain bien, vous pouvez le trouver ;
Mais en le poffédant, il le faut conferver.
Lorfqu'un efprit docile aux lois de la nature
A la vertu qu'il aime obéit fans murmure,
Il trouve, chaque fois qu'il rentre dans fon cœur,
Au temple des vertus l'afile du bonheur.
L'ame en faifant le bien peut donc fe rendre heureufe ;
La moins intéreffée eft la plus vertueufe ;
Elle immole au public fans peine & fans regret
Ses travaux & fa vie & fon propre intérêt,
Et fur tous fes défauts rigide & vigilante,
Dompte des paffions la révolte naiffante.
Le fage eft doux, humain, fenfible & généreux ;
Il connoît des mortels l'égarement affreux ;
Pour eux juge indulgent, il eft pour lui févère.
L'abfinthe à votre goût eft âpre & trop amère ;

Vos cris ſont vains, ſon ſuc n'en eſt point radouci :
Tolérez les méchans puiſqu'ils ſont faits ainſi.
Qu'importe ſi la main d'un ingrat, d'un perfide
Oſe attenter ſur vous, le prendrez-vous pour guide ?
Son crime & ſa noirceur vous le font déteſter ;
Mais votre emportement eſt près de l'imiter.
Songez qu'en votre cœur le ciel mit la clémence,
Pour ſurmonter la haine & pardonner l'offenſe.
Cette aimable vertu, ſans fruit pour vos amis,
Ne peut briller en vous qu'envers vos ennemis,
Qu'envers des ſcélérats, des traîtres, des parjures.
Certain paſſant, dit-on, éclatant en injures,
Etendu ſur le bord du plus clair des ruiſſeaux,
De fange & de limon voulut ſouiller ſes eaux ;
Mais ſon paiſible cours en pourſuivant ſa pente,
Augmenta la clarté de ſon eau tranſparente.
Varus au déſeſpoir paroît s'abandonner :
D'où provient ſa douleur ? Il faut l'examiner :
La gloire le poſſède, il s'emporte, il s'enflamme
De ce qu'un inconnu dans ſes diſcours le blâme.
Ami, ſois en repos, écoute la raiſon ;
Sois docile à ſa voix & ſouple à ſa leçon.
Quel eſt l'objet fâcheux dont l'aſpect te dérange ?
Quels ſont ces vains propos de blâme ou de louange ?
J'entends de quelques ſons l'ébranlement léger,
Des mots articulés, & diſſipés dans l'air.
Quelle immortalité te peut donner la gloire ?
Tu veux de nos neveux étourdir la mémoire,
Et voir tout l'avenir de tes hauts faits frappé,
De ton nom, de toi ſeul, à jamais occupé.

Approche, & ton erreur va d'abord difparoître
Pendant l'éternité qui précéda ton être,
Dis-moi, fus-tu fenfible à ce qu'on dit de toi,
Ménippe ou l'Arétin t'ont-ils rempli d'effroi ?
Si de tous leurs difcours tu n'eus aucune idée,
De quelle rage enfin ton ame poffédée,
Peut-elle s'agiter de ce qu'après ta mort
Le monde, en te jugeant, aura raifon ou tort ?
Lorfque la froide mort étend fur nous fes ailes,
Du feu qui nous anime éteint les étincelles,
Nous couche dans la tombe à jamais étendus,
Dès ce moment pour nous tout l'univers n'eft plus :
Dans cette fombre nuit que le vulgaire abhorre,
Aucun ne fentira le ver qui le dévore.
Les plus grands ennemis, les plus ambitieux,
Qui penfoient fe placer fur le trône des Dieux,
Qui de tout l'univers fe difputoient l'empire,
Acharnés à fe perdre, ardens à fe détruire,
Ces fiers compétiteurs & Pompée & Céfar,
Lépide, Antoine, Augufte, enfin Charle & le Czar,
De toutes leurs fureurs, leurs combats & leurs haines
Ont à peine laiffé quelques images vaines ;
Leurs chagrins font perdus, ainfi que leurs travaux,
Et leur ambition fe borne à leurs tombeaux.
Leur exemple fuffit, leur fort devroit nous dire
Que le héros, la gloire, & qu'enfin tout expire.
O gloire, ambition, richeffes, dignité !
Images du bonheur, tout n'eft que vanité :

Entraîné par le cours d'un mouvement rapide,
C'eſt un éclair qui paſſe, il n'a rien de ſolide.
  Ainſi qu'en diſſolvant des êtres compoſés,
Pour un but différent tous corps organiſés,
La nature s'en ſert, & par eux renouvelle
De ſes productions l'abondance éternelle,
Et de la pourriture & du ſein des tombeaux
Produit, & rend la vie à des êtres nouveaux.
  Ainſi le temps qui fuit, ce torrent qui s'écoule,
Sans fin d'événemens pouſſe & produit la foule;
Son cours impétueux, fécond en changemens,
S'en ſert même à fixer les ſaiſons & les ans.
Il enfante, il détruit, il élève, il abaiſſe;
A varier le monde il s'occupe ſans ceſſe;
Amenant le préſent, effaçant le paſſé,
Il eſt toujours mobile & n'eſt jamais laſſé.
  Et je murmurerois, & je ſerois rebelle
A la loi générale, immuable, éternelle?
Et je m'emporterois contre l'événement
Qui ſourd à tous mes cris n'a point de ſentiment?
  Tes efforts ſont perdus, ame dure & rétive:
Ce qui doit arriver également arrive;
Et tel étant l'arrêt de la fatalité,
Apprens à te ſoumettre à la néceſſité.
  Notre courſe ici-bas eſt courte & paſſagère;
Nous traverſons en hâte une terre étrangère,
Où rien ne nous eſt propre, où tout a dû reſter;
Nous pouvons en jouir, mais il la faut quitter.
Déjà nos ſucceſſeurs demandent notre place,
Nos pères l'occupoient, & le temps nous en chaſſe.

Ah ! ne pouvons-nous pas, modérés & discrets,
Posséder sans orgueil & perdre sans regrets
Les biens qu'on nous prêta dans cet instant de vie ?
Ces méprisables biens, objets de tant d'envie,
De nos vœux insensés l'espoir & le fléau,
Ont la légéreté qu'a le vol d'un oiseau ;
Tandis qu'on le contemple, il échappe à la vue,
Et prend en fendant l'air une route inconnue.
Les désastres fameux peints dans l'antiquité
Se répètent aux yeux de la postérité ;
Si le nom des acteurs, si la scène diffère,
L'action est la même & frappe le vulgaire.
Lorsque la faction qui déchiroit les grands
Mit Rome tour à tour aux fers de deux tyrans,
L'un Cajus Marius, par la guerre civile
Forcé jusqu'en Afrique à chercher un asile,
Par un préteur cruel rebuté de ces lieux,
Sans trouver un abri contre ses envieux,
Ressentant de Sylla la haine vengeresse,
Courbé par les revers, mais rempli de noblesse,
Répondit au préteur : Appaise enfin tes cris,
Viens repaître tes yeux, vois Marius assis
Sur les débris fumans de Carthage détruite.
Les grands & les états ont des bornes prescrites,
Ils ont un temps pour croître & pour se maintenir ;
Mais tout ce qui commence étoit fait pour finir.
J'ai connu Charles sept, j'ai vu le vieil Auguste,
J'ai vu le fameux Czar, grand prince, mais injuste :
Ils se consumoient tous en projets superflus ;
Je n'ai fait que passer, ils n'étoient déjà plus.

Où ſont les compagnons de mon adoleſcence ?
Où ſont ces chers parens auteurs de ma naiſſance ?
Ce frère qui n'eſt plus, & vous, ô tendre ſœur !
Vous qui ne reſpirez que dans ce triſte cœur ?
Que dis-je ! où ſont enfin ces familles entières,
Ces générations anciennes & dernières ?
Ah ! tout fut moiſſonné par la faux du trépas.
Examinez le ſort des plus puiſſans états,
Les Perſes & les Grecs, & Rome après Carthage ;
Leur éclat un inſtant précéda leur naufrage ;
Coloſſes redoutés, par l'âge ils ont péri,
Ne laiſſant qu'un vain nom couvert de leurs débris.
Et vous, toujours rebelle aux lois de la nature,
A l'indocilité vous joignez le murmure ;
Indifférent au bien & trop ſenſible au mal,
Vous voulez vous ſouſtraire au deſtin général :
Goûtez, goûtez plutôt, ſupprimant votre plainte,
Un bonheur limité qu'étouffe votre crainte ;
Il vous fut accordé, mais court, mais paſſager,
Et jamais pur ; le mal a dû s'y mélanger.
Mais vous me répondez : Je vis, je ſuis ſenſible,
Mon cœur à la douleur n'eſt point inacceſſible,
Je ſais qu'il faut ſouffrir le mal & le trépas ;
Votre néceſſité ne me conſole pas.
Quoi ! vous ne voyez point qu'ici-bas la ſouffrance
N'épargne ni vertu, ni pouvoir, ni naiſſance,
Atteint un criminel ainſi qu'un innocent ?
Chacun s'y voit ſujet, & nul n'en eſt exempt.
Tout ce que la vertu partage avec le crime,
N'eſt un mal qu'à l'égard d'un cœur puſillanime.

A quoi ſert la conſtance & l'intrépidité,
Si ce n'eſt pour braver les coups d'adverſité ?
Dès que le mal eſt long, il devient ſupportable ;
S'il eſt court, il finit, il eſt plus tolérable.
Votre corps en effet en peut être abattu,
Mais il ne peut bleſſer l'honneur, ni la vertu.
Si le temps vous guérit, ſi tandis qu'il s'envole,
En eſſuyant vos pleurs enfin il vous conſole,
Il conviendroit au ſage éclairé par Zénon
Qu'il dût cet heureux calme aux fruits de ſa raiſon.
Vos tourmens, vos ſoucis ſont ſouvent des chimères,
Préjugés appuyés des erreurs populaires,
Que de l'eſprit d'un ſage il faut déraciner.
Quel charme à l'univers a pu vous enchaîner ?
La terre à mes regards eſt un amas de boue
Dont la viciſſitude inſolemment ſe joue ;
Le monde à peine un point du tout illimité,
Et nos jours un clin d'œil envers l'éternité.
L'inſtant préſent s'enfuit, il vient de diſparoître,
Le paſſé n'eſt plus rien, & l'avenir doit naître ;
Et dans ce tourbillon notre eſprit inconſtant,
A peine ſûr de vivre un court & prompt inſtant,
D'un déſir altéré d'heureuſes deſtinées,
Enchaîne dans ſes vœux un nombreux cours d'années.
Quel mélange étonnant de gaieté, de ſoupirs,
De tranſports, de regrets, de dégoûts, de déſirs !
Ce contraſte éternel au déſordre vous livre ;
Déteſtant votre ſort vous déſirez de vivre.
Décidez-vous enfin : fatigué de vos jours,
Qui peut vous empêcher d'en abréger le cours ?

Sortez de cette terre en maux inépuisable,
Et ne respirez plus sa vapeur exécrable.
Qu'est l'homme en ce séjour frivole & décevant ?
C'est une ame qui traîne un cadavre vivant ;
Par ses distractions toujours hors d'elle-même,
Et qui sans réfléchir végette sans système.
D'un regard intrépide envisagez la mort :
C'est notre seul asile & notre dernier port ;
Chaque jour nous la montre, & pourroit nous apprendre,
Que tout homme lui doit le tribut de sa cendre.
Lorsque le doux sommeil, nous couvrant de pavots,
Rend le corps insensible aux biens ainsi qu'aux maux,
Privée entre ses bras des sens de la pensée,
L'ame éprouve la mort tant qu'elle est éclipsée,
Et le corps se dissipe & s'accroît tous les jours :
D'atomes étrangers le nombre & le concours
Répare en alimens la force qui s'altère ;
Mais ce n'est plus ce corps qu'allaita notre mère.
L'invisible progrès de tant de changemens
Forme un être noüveau par le secours des ans ;
S'il subsiste & s'il vit par sa métamorphose,
Du trépas dans son sein rien n'affoiblit la cause ;
La mort nous attend tous près de son étendard,
L'un y vole à la hâte & l'autre y va plus tard.
Ainsi que les ruisseaux & les grandes rivières,
Par des canaux divers se creusant leurs carrières,
D'un cours égal au fleuve, au rapide torrent,
Vont se précipiter au sein de l'océan ;

De leurs flots confondus le tribut le ranime,
Dans fon immenfité leur nom & tout s'abyme.
Efprit féditieux ! fpectateur plein d'orgueil !
Entouré de débris, affis fur un écueil,
Si tandis que tu vis tout ce que tu contemples
De la deftruction t'offrit les grands exemples,
Apprends à te foumettre, à refpecter ton fort.
La vie étoit pour toi l'école de la mort.
Si ce fouffle inconnu qui t'anime & qui penfe,
Souffre du changement & fent la décadence,
Si lorfque tu péris un même coup l'éteint,
Après cet attentat qu'eft-ce donc que l'on craint ?
La mort à la douleur te rend inacceffible ;
Tes organes détruits, ton corps eft infenfible.
Mais fi ce même efprit par un bienfait des Dieux
Triomphant du trépas te furvit dans les cieux,
Ceffe de t'alarmer, ton cœur n'a rien à craindre :
Bénis plutôt le ciel & rougis de te plaindre.
Dieu, l'être feul parfait, eft débonnaire & doux ;
Son immenfe bonté s'oppofe à fon courroux ;
Nous, foibles vermiffeaux, qui rampons fur la terre,
N'attirons-point fur nous les éclats du tonnerre.
L'homme ici-bas tremblant, de dangers effrayé,
Eft à fes yeux divins un objet de pitié,
Et devient par fa mort un objet de clémence.
En ce Dieu bienfaifant place ta confiance,
Et fûr de fon fecours au jour de ton trépas,
Va, plein d'un doux efpoir, te jeter dans fes bras.

A Strehlen, ce 15 de Novembre 1761.

CODICILLE.

D'ELBÈNE* avoit raison, j'adopte le fyftème :
Le monde, difoit-il, fe gouverne lui-même.
Les trônes, de fon temps, étoient tous occupés
Par de foibles efprits de fafte enveloppés,
Qui flottant incertains au gré des conjonctures,
Signaloient tous leurs pas par de fauffes mefures.
Les rois depuis fon temps ne fe font point changés ;
Par la honte des grands les fujets font vengés.
Le fiècle nous fournit des fouverains en foule
Jetés & modelés dans cet ancien moule :
J'en fais d'inférieurs à ceux de ce temps-là.
Autrefois Julien au public dévoila
De fes douze Céfars l'efprit, les caractères.
Si j'ofois, comme lui, révéler des myftères,
J'uferois mes couleurs, j'uferois mes pinceaux,
Avant que d'achever ces indignes tableaux.
Ariftarque des rois, de mordante mémoire,
O toi ! fage Arétin, le fléau de leur gloire,
Ma voix t'invoqueroit, afin que ton inftinct
M'infpirât dans ton goût quelque couplet malin.
Cependant, cher lecteur, fi la plaifanterie
Peut diftraire ou charmer ta fombre hypocondrie,

* Miniftre des Médicis à Florence, Grand Prieur de Pife.

Je vais légèrement & ſans art te croquer
Des traits rendus au vrai, mais non pour t'en moquer.
J'oſe eſpérer que Dieu tout bon me le pardonne.
Je reſpecte les grands, & ne nommant perſonne
Je brave la Baſtille, & je ne m'attends pas
D'habiter des cachots peuplés de ſcélérats.
Mes traits ſont émouſſés, ma plume circonſpecte
Jamais d'un fiel amer en ſes jeux ne s'humecte.
Mais allons droit au fait & contons uniment.
  Vois ces rois ; ils ſont-là pour ton amuſement.
Tel paroît dans ſa cour comme un lourd automate,
Exténué d'ennuis, ſujet au mal de rate,
Maîtreſſe, favoris, miniſtres, courtiſans
Lui cherchent des plaiſirs en y perdant leur temps.
Il faut pour ranimer ſa maſſe léthargique
Expoſer à ſes yeux la lanterne magique,
Et lorſqu'à ſon conſeil il ſe trouve préſent,
Il entend ſans entendre & reſſort en bâillant.
O fortuné pays ! heureuſe monarchie !
Conſeil de quatre rois, règne de l'anarchie !
Mais toujours ſous la main du bon frère Lourdis,
Guidé par des fripons, ou par des étourdis.
  Que voyez-vous là-bas ? Un enfant ſur le trône,
Tremblant, & redoutant la cour qui l'environne,
Roſeau, jouet des vents, qui plie au moindre effort,
Servilement ſoumis aux lois de ſon Mentor.
Impitoyablement le peuple le ballotte ;
Le meilleur perſifleur paſſe pour patriote ;
Ce pauvre potentat, honni, turlupiné,
Voit & le diadème & ſon nom profané.

Cet autre eſt occupé d'une géniſſe blanche,
En lui preſſant le ſein ; c'eſt ſa ſoif qu'il étanche
Aux bords de ce ruiſſeau, les yeux ſur l'hameçon ;
Tout ſon ſalut dépend d'attraper un poiſſon.
S'il manque de ſavoir, d'eſprit, ou de courage,
Il emprunte le tout d'un miniſtre qu'il gage.
Parmi les végétaux il auroit figuré.

Quel ſcarabée, ah Dieux ! a-t-il donc engendré ?
C'eſt un Roi ; le voilà, dans ſa cour attroupée,
Avec ſa femme encor il joue à la poupée.

Non loin de ſes états eſt un vieux radoteur,
Plus fourbe que bigot, mais cruel exacteur
De ſes ſujets foulés, du pauvre qu'il opprime,
Il déteſte à préſent ſon vieux métier d'eſcrime ;
De l'Abbé de Saint Pierre adoptant les projets,
Il s'attend à jouir d'une éternelle paix.

Là dans le fond du nord un autre Roi réſide,
Bon chevalier errant, mais bourſe & tête vide.

Quittons ſa cour, paſſons ce court trajet de mer,
Dans ce pays fécond en ſoldats comme en fer
Règne ſur des ſujets accablés de miſère
Un Roi ; mais il n'en eſt que le Roi titulaire,
Le ſénat prudemment s'empare de ſon ſeing,
Pour promulguer ſes lois au nom du ſouverain.

Là-bas, un autre fou, Roi de nouvelle date,
Se pavane & s'encenſe en vainqueur du Croate,
Mais bourgeois-gentilhomme il prétend être intrus
Chez ces vieux ſouverains, ſi fiers & ſi bourrus ;
Un refus à ſa ſuite attire une bataille.
De tous ſes ennemis le ſcélérat ſe raille ;

Mais devenu vieux loup, n'ayant griffes ni dents,
Ses voifins font en paix à l'abri de fes ans,
A moins que le Démon qui l'obfède & l'infpire
Ne verfe encor fur eux les flots de fa fatire.
Dans la proximité des états de ce Roi
Sur un peuple abruti, fans police & fans loi,
Il eft un fouverain, vrai Roi de l'anarchie,
Elevé par hafard à cette monarchie,
Amoureux de ruelle, & prince fans vigueur,
Il eft Ruffe, il eft Turc, rien dans le fond du cœur :
Tandis que la difcorde à fes yeux fe déchaîne,
Que le royaume en feu ne fe foutient qu'à peine,
Tranquille en fon palais, fon ame eft fans reffort,
Il laiffe la fortune arbitre de fon fort.
Si je voulois encor groffir ce catalogue,
J'aurois un magafin de matière analogue ;
Mais il eft des fujets que l'on doit refpecter.
N'écrira jamais bien qui ne fait s'arrêter,
Ah ! qu'en réflexions cette matière abonde !
Voyez ces vils mortels ; ils font maîtres du monde ?
Qui ne paffera pas, s'il s'arrête à leurs mœurs,
Du mépris de ces rois à celui des grandeurs ?
Arbitres des humains, & demi-dieux fur terre,
Ce font ces fainéans qui lancent le tonnerre.
Tout accourt à leur voix, leurs fujets de tout rang
Vont répandre pour eux le refte de leur fang,
Tout leur état confpire à les couvrir de gloire ;
Mais l'avenir dans peu ternira leur mémoire.
En quelles mains, grand Dieu, mîtes-vous le pouvoir!

Au travers de leur faſte il eſt aiſé de voir
Que leur rôle emprunté, ce fardeau qui les peine,
Veut de plus forts acteurs pour briller ſur la ſcène.
Voyez à l'entour d'eux, miniſtres, conſeillers
Intriguer, cabaler pour être les premiers.
Souvent tout eſt réglé par un roi ſubalterne,
Qui pour ſon fainéant travaille, agit, gouverne;
Tandis que dans la cour la contradiction
Replonge encor l'état dans la confuſion :
Voilà comme en nos jours le ridicule abonde.
Qui donc, repondez-moi, qui gouverne le monde ?
Sont-ce ces potentats ? je vous réponds que non ;
Seroit-ce leur conſeil rempli de déraiſon,
Qui bronche à chaque pas, qui vit ſans prévoyance,
Péchant ou par foibleſſe ou par trop d'arrogance ?
Quoi ! ces fous ignorans dans l'art de gouverner,
Qui vivent ſans penſer, juger, ni combiner,
Prétendent hardiment qu'un ſage les honore ?
Ah ! qu'on double pour eux la doſe d'ellébore,
Pour purger leurs cerveaux de projets gangrenés.
Qu'ont-ils produit de grand, ces rêveurs forcenés ?
Du bruit & peu d'effet, de la tracaſſerie,
La diſcorde des rois, les maux de la patrie,
Et le plaiſir flatteur pour un plat poliſſon
De voir le gazetier occupé de ſon nom.
Mais la fatalité qui des humains diſpoſe,
Qui lia les effets à leur ſecrète cauſe,
Se rit de leurs projets inſpirés par l'erreur,
Et choquant leur orgueil, & bleſſant leur hauteur,

Fait voir que leur courfier n'étoit qu'une haridelle ;
On les chante au Pont-neuf ? fottife, bagatelle
Contens de leur mérite ils pourfuivent leurs pas
En dignes rejetons du pur fang de Midas.
Comme on voit par hafard dans des terreins fauvages
De grands chênes chargés de frais & beaux feuillages,
Il fe rencontre auffi parmi les potentats,
Dans ce nombre infini de poffeffeurs d'états,
Quelque efprit moins fujet à de lourdes fredaines.
L'univers eft furpris par de tels phénomènes.
On prodigue pour lui l'encens & le parfum ;
Quelle merveille ! un prince avoir le fens commun !
L'Europe fe récrie, elle a peine à le croire.
Bientôt un envieux barbouille fa mémoire ;
Les fots & les pédans fe mettent à crier :
C'eft un ambitieux, c'eft un tracaffier,
Il refpire le trouble, il cherche les querelles,
Envoyons-le rôtir aux flammes éternelles.
D'autres difent tout bas : Il fait, il règle tout ;
Mais pour le voir tomber attendons jufqu'au bout.
Tant ce vieux préjugé s'eft gravé dans leur tête,
Qu'on ne peut être roi fans qu'on foit une bête.
Les confeils & les chefs de tant de nations
Devroient donc tous loger aux petites maifons.
Ce n'eft pas mon arrêt, Princes, qu'on vous y loge,
Je refpecte le droit que le public s'arroge.
Je fais que l'Arétin pouvoit vous corriger ;
Les bons temps font paffés, il faut vous ménager.

Accoutumés aux vœux d'une cour idolâtre,
Vains de repréſenter ſur un vaſte théâtre,
Qui voudroit devant nous gloſer en badinant,
Périroit foudroyé dans votre appartement ;
Le calus endurci réſiſte à la cenſure.
Que les rois à leur gré ſuivent donc leur allure ;
Que le ſot ait le pas ſur les gens à talens,
Que l'inſenſe parvienne aux poſtes importans,
Qu'un pilote hébêté les guide à l'aventure,
Que ſon vaiſſeau ſe briſe & rompe ſa mâture,
Je ne dirai plus rien à ces cerveaux perclus ;
Prêcher devant des ſourds ſont des diſcours perdus.
D'Elbène avoit très-bien réſolu ce problême,
Car le monde en effet ſe gouverne lui-même.

V E R S

POUR

MADEMOISELLE CHUDLEIGH,

Qui avoit envoyé au Roi une Charrue Angloiſe.

O MISS ! vous penſez donc à moi ?
Cet inſtrument d'agriculture
Dont vos bontés m'ont fait l'envoi,
Déſigne trop à quel emploi
Vous allez mettre ma figure ;
Tout autrement organiſé,
Par vos mains métamorphoſé,
Je m'en vais donc changer d'eſpèce.
Vous ſavez quelle fut Circé :
Vous lûtes dans votre jeuneſſe
De quel effroi parut glacé
Le ſage, le prudent Ulyſſe,
Lorſque Circé par artifice
Transforma tous ſes courtiſans
En autant d'animaux broutans.

Dans votre généalogie
Circé, dit-on, tient le haut bout,
Et vous lui ressemblez en tout,
Autant en beauté qu'en magie.
Mais pourquoi voulez-vous sur moi
Eprouver l'effet de vos charmes ?
Vous savez que de bonne foi
Vous voyant je rendis les armes.
Désormais leur pouvoir fatal
Va charger ma tête chenue
Du joug pesant de la charrue,
Et me change en cet animal
Dont le pas lourd trace avec peine
Un léger sillon dans la plaine.
Certain Nabuchodonosor
Eut autrefois un pareil sort.
Jupiter prit bien l'enveloppe
D'un jeune & ravissant taureau
Pour enlever la belle Europe.
Quand l'Amour leur ceint son bandeau
On a vu les nymphes, les belles,
Vers les Dieux faisant les cruelles,
S'adoucir pour les animaux.
Ces traits ne nous sont pas nouveaux :
Léda soupira pour un cygne :
L'or même fut l'amant indigne
Qui triompha de Danaé ;
Vous savez de Pasiphaé

Le goût bizarre & le caprice.
Mais le ſexe eſt plein de malice.
  Si pour gagner votre faveur
Il faut paſſer par telle choſe,
Je riſque la métamorphoſe,
Afin de fléchir votre cœur.
  Quelle qu'enfin ſoit la figure
Où vous voudrez me transformer,
Je la prendrai, je vous le jure,
Si vous promettez de m'aimer.

A
VOLTAIRE.

SUR la fin des beaux jours dont vous fîtes l'hiſtoire,
Si brillans pour les arts, où tout tendoit au grand,
Des François un ſeul homme a ſoutenu la gloire.
Il ſut embraſſer tout: ſon génie agiſſant
A la fois remplaça Boſſuet & Racine,
Et maniant la lyre ainſi que le compas,
Il tranſmit les accords de la Muſe Latine
Qui du fils de Vénus célébra les combats.
De l'immortel Newton il ſaiſit le génie,
Fit connoître au François ce qu'eſt l'attraction;
Il terraſſa l'erreur, la ſuperſtition.
Ce grand homme lui ſeul vaut une académie.

À VOLTAIRE.

COMBIEN Tiriot a d'efprit
Depuis que le trépas en a fait un fquelette !
Mais lorfqu'il végétoit dans ce monde maudit,
Du Parnaffe François compofant la gazette,
Il n'eut ni gloire ni crédit.
Maintenant il paroît par les vers qu'il écrit
Un philofophe, un fage, autant qu'un grand poëte.
Aux bords de l'Achéron où fon deftin le jette,
Il a trouvé tous les talens
Qu'une fatalité bizarre
Lui dénia toujours lorfqu'il en étoit temps,
Pour les lui prodiguer au fin fond du Ténare.
Enfin les trépaffés & tous nos fots vivans
Pourront donc afpirer à briller comme à plaire,
S'ils font affez adroits, avifés & prudens,
De choifir pour leur fecrétaire
Virgile, Orphée, ou mieux Voltaire.

A

VOLTAIRE.

NON, plus je ne veux à Paris
Avoir de courtier littéraire.
Je n'y vois plus ces beaux esprits
Dont nombre d'immortels écrits
En m'instruisant savoient me plaire.
Je ne veux de correspondans
Que sur les confins de la Suisse,
Province qui jadis étoit très-fort novice
En arts, en esprit, en talens,
Mais qui contient des bons vieux temps
Le seul auteur qui me ravisse
Par l'art harmonieux de modeler ses chants.
Ces Grecs, vos favoris, cherchèrent en Asie
Les sciences, la vérité :
Platon jusqu'en Egypte avoit même tenté
D'éclairer sa philosophie.
Désormais nos cantons charmés de ses attraits,

Sans chercher pour l'efprit des alimens dans l'Inde,
Trouvent le Dieu du goût comme le Dieu du Pinde
Tous deux réunis dans Ferney.

Vous m'enverriez votre extrait baptiftère, que je n'en croirois pas davantage à votre curé.

On juge mal, on eft déçu
En fe fiant à l'apparence ;
Je fuis très-fûr & convaincu
Que Voltaire en fecret a bu
De la fontaine de Jouvence.
Jamais aucun héros n'approcha de fon fort,
Immortel par fa vie ainfi qu'après fa mort.

Sur la Lecture du SALOMON de VOLTAIRE.

Hé bien, j'ai vu dans Salomon
Que l'enchantement de ce monde,
La gloire, l'intérêt, l'amour, l'ambition,
Le charme séducteur où mon bonheur se fonde,
Qu'enfin tout est illusion.
Si l'homme est malheureux, c'est par réflexion.
Dans son égarement par pitié qu'on le laisse.
Quand Salomon sur moi s'affaisse,
Quoique sans doute il ait raison,
Il me remplit de sa tristesse,
Il exagère encor le destin qui m'oppresse :
Cet impitoyable docteur
Même en la réveillant irrite ma douleur.
Non, son hypocondre sagesse
Ne vaut point l'agréable ivresse
Où me plonge une douce erreur ;
Et si la vérité n'est faite pour personne,
S'il faut être trompé, qu'ainsi le ciel l'ordonne,
J'aime mieux, puisqu'il faut choisir,
(Que Salomon me le pardonne)
Ne l'être que par le plaisir.

À
VOLTAIRE.

DE combien de lauriers vous vous êtes couvert !
Au théâtre, au lycée, au temple de l'hiſtoire,
Amant des filles de mémoire,
Leurs immenſes tréſors vous ſont toujours ouverts ;
Vouz y puiſez la double gloire
D'exceller par la proſe ainſi que par les vers.
Doué de la grâce efficace
Du Dieu du goût & du Parnaſſe,
Il vous a de plus départi
L'art heureux d'inſtruire & de plaire
Que tous les peuples ont ſenti
Dans ces écrits divins dont vous êtes le père.
Un laurier manque encor ſur le front de Voltaire :
Malgré tant d'ouvrages bien faits,
Avec l'Europe je croirois,
Si par une habile manœuvre
Vos ſoins nous ramenoient la paix,
Que ce ſeroit votre chef-d'œuvre.

A
VOLTAIRE.

DE Chaulieu l'épicurien
Je n'eus point en don le génie,
Mais la goutte qui me retient
Sur mon grabat à l'agonie,
Vient par sa généalogie
De la même dont fut atteint
Cet aimable Sybaritain.
Je vois que par détail il faut quitter la vie
Ou plutôt ou plus tard ; les ressorts sont usés :
L'un ne digère plus, l'autre a les yeux blessés ;
De sourds & de perclus la gente moribonde
Transportent en ballots par bonne occasion
Leur gros bagage en l'autre monde,
Jusqu'à la dissolution
Qui rassemble le tout dans le séjour immonde.
Pour moi je sens déjà crouler le bâtiment ;
Mes pieds estropiés perdent leur mouvement ;
Couvert de mes débris, je me fais une fête
Que de maux conjurés l'implacable tempête
Par hasard jusqu'en ce moment
Ait encor épargné ma tête.

À

VOLTAIRE,

Qui avoit fait un Compliment flatteur au Roi sur des Vers qu'il lui avoit envoyés.

De l'art de César & du vôtre
J'étois trop amoureux dans ma jeune saison ;
Mais je vois au flambeau qu'allume ma raison
Que j'ai mal réussi dans l'un comme dans l'autre.
Depuis ce grand Romain qu'on osa massacrer,
Dans les noms que l'histoire eut soin de consacrer,
Il n'en est presque aucun, en exceptant Turenne,
Condé, Gustave Adolphe, Eugène,
Que l'on ose lui comparer.
Sur le Parnasse après Virgile
Je trouve sur dix-sept cents ans
Que le génie humain sterile
Fut dépourvu de grands talens.
Si le Tasse depuis réussit à nous plaire
Par les beaux détails de ses chants,
Sa fable mal ourdie altère

Tout l'éclat de ſes traits brillans.
Enfin le ſeul digne adverſaire
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'oppoſer,
On va le deviner, je me le perſuade,
C'eſt l'auteur que la Henriade
Mérita d'immortaliſer.
Pour moi je me renferme en mes juſtes limites,
Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
Au talent du poëte & du héros Romain,
Je borne mes foibles mérites
Aux ſoins de ſecourir la veuve & l'orphelin.

AU

MARQUIS D'ARGENS.

REDOUTEZ-vous, Marquis, la clameur importune
De nos ennemis les bigots ?
Enhardis par mon infortune
Vous les voyez ſur moi s'élancer à grands flots.
Je compare ces cris des docteurs idiots
A ceux d'un gros mâtin aboyant à la lune ;
L'aſtre, ſans y prêter attention aucune,
Continue en repos ſon majeſtueux cours.
Ayons un ſens de moins, Marquis, rendons-nous ſourds ;
Et ſachant imiter cette auguſte planète,
Laiſſons le fanatique au fond de ſa retraite
Librement contre nous tempêter & hurler,
Ses malédictions ne pourront nous troubler.
Que m'importe que me reſpecte
Un ſcarabée, un vil inſecte ?
Il ne mérite pas qu'on daigne l'écraſer.
Ce ſont-là les beaux fruits que m'ont valus mes œuvres.
J'ignore par quel tour & par quelles manœuvres
Quelque ſcélérat de métier
A l'aide du larcin a pu les publier ;

Amant respectueux des filles de mémoire,
Reçu chez Calliope, admis près de Clio,
Sans être insensible à la gloire,
J'étois poëte incognito.
Je n'ai jamais voulu m'affichant pour poëte,
Etourdir les passans du bruit de ma trompète,
Ni répandre mes vers dans l'idiot public,
De ses vains préjugés esclave pour la vie ;
Je ne suis pas si fou, & n'eus jamais le tic
D'éclairer son foible génie
Aux rayons du flambeau de la philosophie.
Peut-il sentir, peut-il goûter
Des vers où le bon sens s'allie
Aux grâces de la poësie ?
Il n'est fait que pour végéter.
Je l'abandonne à sa bêtise :
L'erreur est sa divinité ;
Et tout auteur le scandalise
Qui lui montre la vérité.
Quand encor le démon du Pinde me domine,
Que mon esprit appesanti
Se ranimant excite un feu presque amorti,
S'il m'échappe en riant une pièce badine,
Sans que mon nom soit compromis,
Sans penser au public, ma Muse la destine
A désennuyer mes amis.

AU
MARQUIS D'ARGENS,
Sur un Rhume que lui guérissoit le Médicin Lieberkuhn.

VOUS ignorez jusqu'à présent
D'où vous vient cette maladie
Qui vous mène toussant, crachant,
Sous terre en triste compagnie.
De votre docteur ignorant,
Qui jase avec effronterie,
Et vous farcit très-lourdement
Des drogues de sa pharmacie
Et de grands mots d'anatomie,
Vous croyez le raisonnement.
Que vous dit-il ? Que votre vie
Est dans un danger imminent.
On voit que votre mal empire,
C'est une vérité de fait.
Le médecin doit-il redire
Ce que par malheur chacun sait ?
Vous soulager est son affaire ;
Mais saisir les sources du mal,
C'est ce dont votre original
Paroît ne s'embarrasser guère.

Hier au ſoir tout ſolitaire
Je réfléchiſſois à loiſir
Sur les moyens de vous guérir ;
Je diſois : O, Deſtin contraire !
Contre d'Argens qui peut t'aigrir ?
Ne pourſuis plus en ta colère
Sa perſonne qui m'eſt ſi chère ;
Le Marquis ne doit point mourir.
De larmes mes yeux s'obſcurcirent ;
Fatigué, mes ſens s'aſſoupirent,
Et las de m'entendre gémir,
Le doux ſommeil vint m'endormir.
Pendant qu'ainſi je me repoſe,
L'eſprit encore plein des regrets
De vos maux & de leurs progrès,
Ma paupière à peine étoit cloſe,
A peine je m'aſſoupiſſois,
Que ſoudain du fond d'une nue
Paroît un fantôme à ma vue,
Tout environné d'argumens
A l'œil vif, aux regards perçans ;
La Vérité, ſi peu connue,
L'aimoit comme un de ſes amans,
Et de ſes rayons éclatans
Ombrageoit ſa tête chenue.
C'étoit Bayle, qui ſi long temps
Lutta contre les vrais croyans.
« Je viens du palais d'Uranie,
« *Dit-il*, pour te ſauver d'Argens ;

" C'eſt mon fils, je ſuis ſon Elie ;
" Que mon eſprit le fortifie.
" Ses docteurs ſont des ignorans ;
" Son mal n'eſt point la pulmonie,
" C'eſt réplétion de génie ;
" Il faut que ſon cerveau purgé,
" Soit ſubitement déchargé,
" Par une main ſage & hardie,
" Du fiel que contre les bigots
" Il a diſtillé dans ſon ame :
" Sinon, tu verras qu'Atropos
" Va ſans pitié trancher ſa trame.
" Laiſſe-lui déchirer * * * ;
" Qu'il travaille ſur Ocellus,
" Et que ſon ardeur ranimée
" Commente longuement Timée,
" En frondant cet amas d'abus
" Dont tous les peuples ſont imbus."
Il diſparoît, & je m'éveille.
Ah ! Marquis, mettez à profit
Le récit de cette merveille ;
Qu'il ſoit ainſi que Bayle a dit.
Déjà votre teint s'éclaircit,
Votre peau redevient vermeille,
La mort vous reſpecte & s'enfuit,
La ſanté paroît ; votre rhume,
Se diſtillant par votre plume,
Répandra ſon impureté,
Son venin & ſon âcreté

Sur plus d'un monſtrueux volume.
Tremblez, pédans, docteurs fourrés,
Qui de vos myſtères ſacrés,
Et d'un ramas d'abſurdes fables,
Amuſez les ſots mépriſables
Dont vos autels ſont entourés.
   Déjà ſa trompette reſonne,
La renommée en tous lieux ſonne,
Partout on l'entend proclamer
Que votre toux vous abandonne,
Que vous vous ſentez enflammer
De courroux contre la Sorbonne.
   Tous les bigots de s'alarmer :
Chacun d'eux craint pour ſa perſonne ;
On croit dans leur tripot bouffon
Que vous, nouveau Bellérophon,
Vous terraſſerez la Chimère :
Leur ſaint troupeau s'en déſeſpère.
   Tel quand de ſes puiſſantes mains
Jupiter ſaiſit ſon tonnerre,
On voit de crainte ſur la terre
Trembler l'amas des vils humains.
   Ainſi le Marquis de ſon foudre
Va frapper & réduire en poudre
L'erreur, les prêtres & les ſaints.

A U

MARQUIS D'ARGENS.

Sur le Rhume qui avec Lieberkuhn le tenoit au Lit.

VOUS ignorez juſqu'à préſent
D'où vous vient cette maladie
Qui vous mène crachant, touſſant,
A la fin de la comédie
Que tout mortel joûra céans.
  N'en croyez point la pharmacie,
Ni l'abſurde raiſonnement
D'un docteur dont l'effronterie
Veut prouver par l'anatomie
Que vous ſouffrez réellement,
Et qui pour vous rendre à la vie
Va vous droguer cruellement.
  Long-temps, à tête réfléchie,
Sur vos maux que Babet publie,
J'avois uſé mon jugement.
  Une nuit où tranquillement
Je dormois, mon ame aſſoupie
S'abandonnoit tout mollement
Aux accès de ſa rêverie,
Lorſque je crus voir Uranie

Dans la main un compas tenant :
Je ſuis depuis long-temps l'amie,
Dit-elle, de mon lit s'approchant,
De ce d'Argens qu'on vous envie.
Apprenez quelle eſt l'ennemie
Qui le pourſuit ſi vivement ;
Son nom eſt la Théologie.
Non, il n'eſt point dans tout l'enfer
Un monſtre plus abominable ;
Son cœur eſt plus dur que le fer,
Sa haine eſt toujours implacable.
Son courroux naquit ſurement
D'un mot que par plaiſanterie
D'Argens a lâché ſur * * *,
Ou d'un trait plus fin, plus ſanglant
Contre le * * * * * *.
Depuis ce jour ſincèrement
Elle hait ſans diſcernement
Philoſophe & philoſophie.
Dans ſon premier emportement,
Son poil affreux ſe hériſſant,
Tout ce qui s'offre à ſa furie
D'abord elle l'excommunie.
Eh quoi ! l'on oſe m'attaquer ?
Dit-elle ; & quelle main hardie
Sans trembler peut me critiquer,
Et publiquement démaſquer
Mes tours de charlatanerie ?
Ah ! qu'il apprenne à reſpecter,
Cet infame apoſtat, ce traître,

Tous ceux à qui ſans les connoître
Il a le cœur de ſe frotter.
Qu'importe que mon crédit baiſſe,
Que la ſainte inquiſition
Ne rôtiſſe plus en mon nom,
Par zèle & par délicateſſe,
Tous ces fous dont l'opinion,
Contraire à mon ambition,
Ou me ſcandaliſe, ou me bleſſe ?
Non, non, je ne ſuis pas ſi bas,
Pour dévorer ces attentats,
Sans manifeſter ma vengeance,
J'ai des moyens en abondance ;
Je veux m'en ſervir dans l'inſtant.
Elle part, & va promptement
Chez ſa ſœur la Sorcellerie.
Là tout ne vit que par magie :
Son antre affreux n'eſt point réel ;
On y voit des images vaines,
Et des fantômes par centaines,
Mercure, Aſtaroth, Gabriel,
Des Satyres & des Sirènes ;
Là penſant lire dans les cieux,
On bouffit les ambitieux
Des vains objets & des chimères
Qu'avoient trop adoptés nos pères.
Là s'eſt tapis le vieux ſerpent,
Et ſon tortueux inſtrument,
Dont Eve fut un peu tentée,
Quand la pomme elle eut entamée ;

Ce qui très-malheureuſement
Nous maudit éternellement.
  C'eſt-là qu'arriva la harpie
Digne d'habiter ce ſéjour ;
Elle ſe preſſe avec furie
Entre les farfadets de cour,
Et près du trône auſſitôt crie :
Sachez, ma ſœur, qu'on m'humilie ;
Un François, un Marquis maudit,
Veut nous ravir notre crédit :
C'eſt un philoſophe, un impie ;
Il rit de la crédulité,
Et veut pour comble de folie
N'admettre que la vérité.
Ah ! ma ſœur, il faut qu'on le tue,
Ou pour jamais je ſuis perdue :
Et vous auſſi, car vos deſtins
Sont en tout ſemblables aux miens.
Allons, que votre art s'évertue ;
Broyez-moi, ſans perdre de temps,
Les poiſons les plus violens.
  Oui, répondit la ſorcière,
J'exaucerai votre prière ;
Je veux que ce Marquis d'Argens,
Notre ennemi depuis long-temps,
Pour payer ſon effronterie,
Soit atteint de la pulmonie.
  Mais il nous faut des actions,
Et non pas de vaines paroles ;

Faiſons nos conjurations,
Leurs vertus ne ſont pas frivoles.
Puis ſon eſprit aliéné
Se trouble & tombe en frénéſie.
Telle montant ſur ſon trépied
Parut à Delphes la Pythie.
Son corps s'agite, elle frémit,
Puis d'un ton terrible elle invoque
L'aſtre préſidant à la nuit;
Aux durs accens de ſa voix rauque
La terre tremble & le jour fuit;
Tout ſe confond dans la nature,
Et parmi ce trouble & ce bruit
On entend un affreux murmure;
Eole a déchaîné les vents;
Déjà la ſorcière impure,
En ſoulevant les élémens
Avec les aquilons barbares,
Sur un tas de vapeurs chargea
Des aſthmes, rhumes & catarres,
Et les pouſſant les obligea
De fondre tous ſur la retraite
Que le bon Marquis s'étoit faite.
Précédés de longs ſifflemens
Arrivèrent les ouragans;
A vous par un effet magique
Tout leur venin ſe communique.
Voilà mon Marquis alité
Touſſant, crachant comme un étique,
Et moi dans la perplexité.

Tandis que ſur vous ſe deploie
Le mal avec ſon âpreté,
Quel eſt le triomphe & la joie
Qui brille avec férocité
Dans les yeux de votre Mégère !
C'en eſt fait de la vérité,
Dit-elle, & mon règne proſpère.
Elle croit que dans les poumons
Conſiſte toute l'éloquence,
Et qu'un rhume & des fluxions
Réduiſent un ſage au ſilence ;
Car elle entendoit l'ignorance
Plus applaudir dans des ſermons
Les cris aigus que la ſcience.
Mais mon Marquis l'attrapa bien
Si la toux le force à rien dire,
Sans pérorer il ſut écrire,
Et lui dédia Julien.

AU

MARQUIS D'ARGENS.

AH ! cher Marquis, quel grand ſujet d'envie !
Vous n'êtes plus le ſeul dont Atropos
Dans nos cantons ait menacé la vie ;
Tout comme vous j'eus une maladie ;
Un gros catarre en m'accablant de maux
A de Berlin réjoui les bigots.
  Mon ſang preſſé trottant de veine en veine,
S'accumulant oppreſſoit mon cerveau,
Et redoubloit la fièvre & la migraine.
De mes poumons en forme de jets d'eau
On vit jaillir des gerbes d'écarlate.
J'ai vu pâlir les enfans d'Hippocrate ;
Mais glorieux qu'avec ces maux exquis
Je puis au moins reſſembler au Marquis,
Je m'en conſole & mon orgueil s'en flate.
  Mon corps étoit de rouge tacheté,
Ainſi qu'une panthère marqueté.
Ah ! ce récit vous émeut & vous touche,
Vous m'enviez, l'eau vous vient à la bouche ;
J'en lis la marque en votre œil irrité ;

Car vous croyez qu'un chacun vous dégrade
Qui comme vous prétend être malade.
Mais, calmez-vous, je ne ſuis qu'apprentif;
Je n'atteins point à la longue tirade
De tous vos maux au cortège plaintif.
Gardez-les donc, mais ſans qu'ils vous excèdent;
Selon vos vœux de long-temps ils poſſèdent
Sur votre corps privilége excluſif.
Obſtructions, vapeurs d'hypocondrie,
Relâchement, colique, ſtrangurie,
Tranſports ardens, catarres, fluxions,
Poumons crachés, fièvre d'eſquinancie,
La galle aux doigts, des ébullitions,
Un flux de ſang, tantôt paralyſie,
Vomiſſemens, vertiges, pamoiſons,
Sont tous des maux remplis de courtoiſie,
Prêts d'obéir à votre fantaiſie :
Et que chez vous, cher Marquis, tour à tour
Exactement on trouve être du jour ;
Ainſi qu'on voit d'infames paraſites,
Des ſouverains ſerviles ſatellites,
De leur eſſaim déſhonorer la cour.
Ces maux affreux cauſent notre martyre,
Par eux enfin nous nous voyons détruire ;
Mais près de vous trop familiariſés,
Par mauvais goût ou par bizarrerie,
Depuis vingt ans, Marquis, vous vous plaiſez
Dans leur funeſte & triſte compagnie,
Et préférez par ſingularité

L'état fâcheux de souffrir maladie
Au doux plaisir qui naît de la santé.
  Malade enfin par état, par coutume,
Un poële ardent dans le lit vous consume,
Et s'il advient dans un temps limité
Qu'Eguille un jour proprement vous inhume,
Sur votre tombe, au pied du grand autel,
Seront ces mots crayonnés par ma plume :
" Ci-git, passant, l'auteur de maint volume,
" Mort de frayeur d'avoir été mortel."
  Ah ! qu'un héros dans une tragédie
En cent périls se puisse embarrasser,
Qu'à tout moment on tremble pour sa vie,
C'est là la règle, il doit intéresser.
Mais vous, Marquis, qui savez qu'on vous aime,
Comment ? pourquoi ? par quel travers extrême
De vos dangers nous faut-il menacer ?
  Là, près de vous, poudreuse de l'école
Ne vois-je pas l'insolente hyperbole,
Aux yeux taillés en deux tubes parfaits,
Amplifier, grossir tous les objets ?
Elle gangrène une foible piqûre,
Ou par malheur si sur votre encolure
Dans le miroir vos regards inquiets
Ont le soupçon d'une légère enflure,
Elle prédit votre prochain décès ;
Et quand Eole en vos boyaux murmure,
Vous supposez qu'il va dans les forêts
Pour vous cueillir de funèbres cyprès.

Chassez, Marquis, ce monstre qui m'outrage ;
Qu'il n'entre plus dans le palais d'un sage :
Je hais l'erreur, je hais la fausseté,
Des fictions le frivole étalage
Qui défigure & perd la vérité.
Ne pensez plus à tous ces noirs fantômes ;
Ne craignez plus la mort, ni ses symptômes,
Qui jusqu'ici de vos plus heureux jours
Ont sans relâche empoisonné le cours.
Et que mon bras à jamais vous délivre
De ces frayeurs qui troublent votre sort :
Pensez-y bien ; vous négligez de vivre
Par la terreur que vous donne la mort.
En attendant le temps fuit & s'envole.
Déchirez-moi ce vilain protocole
Que vous tenez, & de votre urinal,
Et de ce pouls au galop inégal.
Tandis qu'encor Lachésis pour vous file,
Sans toujours craindre & sans toujours ouir
Ce que vous dit un docteur imbécile,
De votre temps apprenez à jouir.

AU
MARQUIS D'ARGENS,

Que la Peur des Ennemis avoit déterminé à quitter Berlin.

RESTEZ, Marquis, dans cet asile
Où mes Pénates & mes Dieux
Protégent le séjour tranquille
Que j'héritai de mes aïeux,
Sans crainte que dans d'autres lieux
Le Russe insolent vous exile.
Envoyez pour vous à Paris
De Mons affronter la chicane,
Y recueillir tous les débris
De ces biens qu'un père en soutane
Vous ôta, pour plaire à Fleuris,
Dont votre jeunesse profane,
Livrée au tendre amour, aux ris,
Jadis ne connut pas le prix,
Puisse toute la pharmacie

Vous fournir de puiſſans ſecours,
Pour allonger de votre vie
L'agréable & fortuné cours !
Mais, cher Marquis, ſans vous déplaire,
Je crois, en dépit du docteur,
Que ce n'eſt point l'apothicaire
Qui peut nous vendre le bonheur.
Un eſprit libre de frayeur
Que la philoſophie éclaire,
Peut, nonobſtant ſon méſentère,
Et foie, & rate, avec tumeur,
Un ſquirre, un cancer, un cautère,
Triompher des maux qu'il reſſerre,
Par le fonds de ſa belle humeur.
Quoi ! dans ces lieux remplis d'alarmes
Le guerrier boit, s'amuſe & rit ;
Ni la mort, ni le bruit des armes
Ne ſauroit émouſſer les charmes
Du plaiſir qui ſe reproduit :
Et vous pourriez vous en défendre,
Vous, qui libre de tous les ſoins,
N'avez point de remparts à prendre ?
Vous, qui ſans travaux, ſans beſoins,
Chaque nuit pouvez vous entendre
Avec Babet, & ſans témoins ?
Ah ! tandis que moi miſérable,
En Don Quichotte véritable,
Je cours les grands événemens,

En donnant chaque jour au diable
Les triumvirs impertinens.

De votre ſort plus favorable
Puiſſiez-vous jouir fort long-temps!

En 1758, vers le temps de la bataille de Zorndorf, au ſiège d'Olmutz, à Klein Laten.

A U

MARQUIS D'ARGENS.

Après que le Roi eut occupé le Camp de Bunzelwitz près de Schweidnitz, les Ruſſes ſe retirèrent en Pologne.

O QUE du Ciel la faveur infinie
De nos Pruſſiens en tout temps ſoit bénie !
Si ſon ſecours, moins viſible & moins clair,
N'éclate plus par la voix des oracles,
Quel temps jamais plus fécond en miracles,
Plus étonnant que ce ſiècle de fer ?
Vous avez vu ces dangereux ſpectacles,
Comme le ciel ſut défendre Colberg ;
Comme il troubla matelots & pilotes
Au fier aſpect du valeureux Werner,
Dont les houſards diſſipèrent les flottes
Du Ruſſe agreſte & du Suédois altier.
Le ciel guida le jeune Wurtemberg ;
Pour coup d'eſſai ſa valeur inouie
A bien battu la ſuperbe Ruſſie,
Sur le gros dos de Monſieur Romanzow,
Qui Dieu-merci demeura ſain & ſauf.

Lors

• Lors qu'au printemps notre ardente héroïne
A Péterſbourg, parmi ſon peuple d'ours,
Choiſit & prend, après qu'elle y rumine,
Un général que ſa fureur deſtine
A guerroyer chez nous pour les deux cours;
Son vaſte empire avec douleur enfante
Ce vrai Céſar, ce fameux Butturlin;
Il vient, nous voit, & prenant l'épouvanté,
Dans la Pologne il va s'enfuir ſoudain
Avec Bacchus, ſuivi de ſon butin.
Ainſi, Marquis, par mer comme par terre,
Ce peuple dur, ignorant & brutal,
Homme de corps, & d'eſprit animal,
Balourdement s'eſt conduit dans la guerre.
Et pourquoi donc ces étranges rigueurs
Qu'en Moſcovie exerça le czar Pierre,
Pour adoucir ce peuple incendiaire?
Puis qu'il n'apprit de ſes légiſlateurs
Qu'à promener ſur les pieds de derrière.
Il eut le knout & cent coups d'étrivière,
Pour ſe couper la barbe du menton.
Et raccourcir un craſſeux guenillon.
A tout ceci que nous dira Voltaire?
Ce Butturlin doit le faire enrager.
Par quel effort ſa plume mercenaire
En grands exploits pourra-t-elle changer,
L'affront qui ſuit les pas de clerc d'un hère,
Qu'il eſt payé, Marquis, pour louanger?
Ou bien il faut qu'il renonce au ſalaire,

Comme aux faveurs d'un Mécène d'Afow,
A Péterfbourg furnommé Schuwalow.
Quoi ! le rival de Virgile a la rage
De promener fon Apollon gueufer,
Chez le barbare au plus lointain rivage,
Pour que l'Europe enfin fur fon vieux âge
Le connoiffant, fache le méprifer.
Vit-on jamais de plus folle boutade ?
Il veut du Czar, panégyrifte fade,
Hors de propos nous exalter le nom :
C'eft un Lycurgue, un Socrate, un Solon.
Mais quel Solon ! un tyran parricide,
Qui réprimant la nature & fes cris,
Souverain dur & parent plus perfide,
Souilla fes mains dans le fang de fon fils.
De Charles douze il écrivit l'hiftoire ;
Mais en faveur du Czar fon ame noire
En vain s'efforce à préfent d'obfcurcir
De ce héros la valeur & la gloire.
L'orateur peut par fois nous éblouir ;
La vérité dont fouvent il fe joue,
Eft à la fin, quand il croit réuffir,
L'écueil fatal où fon crédit échoue.

Au Camp de Noffen, 1 d'Octobre 1761.

AU

MARQUIS D'ARGENS.

MARQUIS, quel changement! moi chétif, moi profane,
Qui fréquente peu le faint lieu;
Moi fans toque & brevet dont la faveur émane
Du facré ferviteur des ferviteurs de Dieu,
Qui m'anathématife & me damne;
Moi dont l'attachement au culte naturel
Ne reconnut jamais que la pure doctrine,
Empreinte dans nos cœurs par une main divine,
Ne fervis ni Baal, ni le Dieu d'Ifraël;
Moi que l'adverfité nourrit à fon éçole,
Qu'à Vienne un frauduleux écrit
A dépeint errant & profcrit;
Moi que plus d'un miniftre en fon cerveau frivole
Plus d'un cafard tondu, décoré d'une étole,
Sur le vague récit d'un téméraire bruit
Avoit cru de long-temps détruit;
Par un coup imprévu l'inconftante fortune,
Qui me facrifia pour plaire à mes rivaux,

Contre eux a tourné ſa rancune
Et me relève ſur les flots :
Et cet homme bénit, ce dévot perſonnage,
Qui dévore ſon Dieu cinquante fois par an,
Qui pour triompher de Satan
De Vienne à Cloſter-Zell trotte en pélérinage,
Héros qui par brevet eut le titre de ſage,
Sans avoir été terraſſé,
Recule chaque nuit de village en village,
Comme un barbet meurtri qui fuit le voiſinage
Du cuiſinier qui l'a feſſé.
O fantaſque fortune ! enfin en eſt-ce aſſez ?
Comme de notre ſort ta cruauté ſe joue !
Celui-ci ſous un dais eſt par ta main placé,
Et celui-là du trône eſt jeté dans la boue.
Mais le ſouvenir du paſſé
Sur l'avenir enfin m'éclaire ;
Toi-même tu m'appris le cas
Que d'une coquette on doit faire :
Nonobſtant tes divins appas,
Ni ta tendreſſe menſongère,
Ni ton brillant retour ne me ſéduiront pas.
Mais dis-moi par quelle ſottiſe
Vas-tu te frotter à l'égliſe ?
Contre un ſaint qu'elle canoniſe,
Tu prens l'intérêt d'un damné ;
Dis-moi quel pouvoir t'autoriſe
A pourſuivre un prédeſtiné ?
Que diront dans les cieux & la * * & Bellone

De la farce que tu leur donnes,
Et que dira fa fainteté ?
Ne penfe pas qu'on te pardonne
Ce tour de ta déloyauté.
Crains qu'outré de ta manie,
A Rome on ne t'excommunie.
En ce cas l'univers en treffaillant d'effroi,
Frappé de cette dure & terrible fentence,
(Tandis que tout mortel au fond du cœur t'encenfe)
Par crainte de l'enfer s'enfuira loin de toi ;
Et ton temple défert & vide
Nous fera la même pitié
Que le facré temple où réfide
La Déeffe de l'amitié.
Depuis en ruminant fur cette ample matière,
Marquis, j'ai trouvé la raifon
Pourquoi cet homme orné de toque & de toifon
D'une écreviffe a pris la démarche en arrière.
Le vieux Satan, efprit malin,
A nous nuire toujours enclin,
Naguère l'induifit d'une étrange manière ;
Par des travaux nombreux il occupa fon temps,
Si bien que deux jours du printemps
Le guerrier fatigué ne dit point fon bréviaire,
Et quoique fon grand nom à Vienne foit prôné,
Par faint Népomucène il fe vit condamné
A faire un bout de pénitence,
Et la Fortune exécuta

D'un tour de main cette ſentence;
Voilà comment il recula.
Après quoi de toute œuvre pie
Tout bon Chrétien préſomptueux,
Scrutant ſon zèle faſtueux,
Des ruſes de Satan & de ſoi ſe méfie.

Le Maréchal Daun avoit reculé de Torgau juſqu'à Dreſde.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

Sur ce qu'il avoit écrit qu'un Homme s'érigeoit en Prophète à Berlin, & qu'il avoit déjà des Sectateurs.

On recherchà toujours des ſciences ſecrètes,
Et dans les ſiècles ténébreux
Le peuple ſtupide & peureux
Suppoſa que ſes Dieux avoient des interprètes,
Et s'empreſſoit en foule aux oracles fameux;
Tant on aimoit le merveilleux.
En nos jours éclairés, dans les lieux où vous êtes,
Le vulgaire ne vaut pas mieux.
Des aſtrologues, des prophètes,
Empiriques, devins, impoſteurs, charlatans,
Fabricateurs d'événemens,
Vous liſent dans le cours des aſtres, des comètes,
Du livre des Deſtins les décrets éternels,

Et vous débitent leurs fornettes,
Aux efprits fuperficiels
Des douairières en cornettes,
Des imbécilles à lunettes,
Des idiots anachorètes,
Fanatiques matériels,
Dont les talens effentiels
Sont de croire à toute impofture,
Rêve, fantôme, oracle, augure,
Surtout aux plus furnaturels.
Tous ceux qui comme vous connoiffent la nature,
Les difciples de Locke, de Bayle, & d'Epicure,
Des vifions qu'enfante un cerveau né mal-fain
Regardent en pitié la rêverie obfcure.
Pour votre infenfé de Berlin,
C'eft dans l'apocalypfe, où Newton ne vit goutte,
Qu'il a trouvé notre deftin ;
Du vieux Démon l'efprit malin
Jamais ne l'infpirer fans doute ;
Et s'il falloit l'apprécier,
Je parîrois, quoi qu'il en coûte,
Que certes il n'eft pas forcier.
Abandonnons dans fon délire
Le peuple à fes préventions :
Qu'il aime le clinquant par où l'erreur l'attire
En mille fuperftitions.
Du brillant merveilleux le chimérique empire
Le réduit en fujétion ;

Il ne fait point ce qu'il admire,
Le préjugé fait fa raifon.
Il craint les maux qu'il envifage :
Si par trop de foibleffe il fe livre à l'erreur,
S'il croit légèrement au fortuné préfage
Que lui débite un impofteur,
C'eft qu'il fent ne pouvoir réfifter au malheur.
Non, non, fage Marquis, quand même notre courfe
Nous offriroit encor d'autres calamités,
Contre les traits cruels des deftins irrités
Cherchons dans la vertu notre unique reffource ;
Oppofons la raifon à nos fens révoltés :
Contre une âpre & longue fouffrance
Une inébranlable conftance
Triomphera du fort & des adverfités.
Un homme courageux, dont le mâle génie
S'élance hardiment par un fublime effort
Des fanges de la terre au palais d'Uranie,
Des hautes régions de la philofophie
Jette un coup d'œil égal fur la vie & la mort :
Son ame, inaltérable aux fecouffes du fort,
Contemple le néant du monde,
La vanité, l'orgueil, l'erreur dont il abonde,
Et voit que tout commence et que tout doit finir.
Ainfi lorfque l'orage gronde,
Le fage dans fon cœur garde une paix profonde,
Et fans s'inquiéter d'un funefte avenir,
Il l'attend fans le prévenir.

Il s'arme contre l'infortune,
Quel qu'en ſoit le décret cruel,
Puiſque ſans ſe ſouſtraire à cette loi commune,
Mortel, il doit ſubir le deſtin d'un mortel.

A Pretſchendorf le 5 Janvier 1760.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

Sur des Louanges qu'il donnoit au Roi.

NON, jamais courtifan au langage flatteur,
N'a d'un encens plus fin fu nourrir fon idole,
Que vous qui prodiguez à votre ferviteur
Un parfum qui pour lui ne vaut pas une obole.
Je ne fuis plus, Marquis, frais de l'école,
Ni dans ce bel âge enchanteur
Où notre ame ingénue, encor novice & folle,
Avale avidement un poifon féducteur.
La louange eft une vapeur
Qui devant le bon fens fe diffipe & s'envole;
La vérité févère, à l'œil plein de rigueur,
Se montre à mes regards, & pourfuit de l'erreur
Un fântome aimable & frivole,
Que l'amour propre allaite & forme dans mon cœur.
Elle m'offre un miroir où, lorfque je m'y mire,
Je puis de mes défauts compofer la fatyre;

J'y vois avec étonnement
Ce bonnet redouté que ſur ma tête griſe
Avec ſes deux mains lourdement
A fait enfoncer la ſottiſe.
Quel que ſoit mon penchant enclin à m'admirer,
Marquis, dans cet état je ne puis m'y livrer.
Ah ! qu'il eſt différent, au ſein de la victoire,
Tout couvert de lauriers moiſſonnés par la gloire,
D'avoir dompté, ſoumis des peuples belliqueux,
Ou d'être maltraité, chaſſé, battu par eux.
Ce n'eſt pas le chemin du temple de mémoire,
Mais bien de l'hôpital, ou d'un deſtin affreux.
A mes foibles talens je fais rendre juſtice,
Et dans ces jours de ſang, dans ces temps orageux,
Sans ceſſe au bord du précipice,
Mes malheurs me ſervent d'indice
De mon peu de capacité,
Et me font étouffer ma folle vanité.
Non, mon ame n'eſt pas aſſez fière, aſſez haute,
Pour ne point avouer que ſouvent par ma faute
J'eſſuyai de cruels revers.
Sous mes pas incertains mes ennemis pervers
Ont à loiſir creuſé des gouffres, des abymes.
J'eus l'art d'en éviter que je vis entr'ouverts ;
Mais l'honneur dont je ſuis les altières maximes,
M'a peut-être entraîné dans des piéges couverts.
Trop peu fait pour goûter un remède timide,
J'ai ſu lui préférer un conſeil généreux :
En le prenant toujours pour guide

Il me fembloit moins odieux,
S'il falloit être malheureux
Sous le bras qui me perfécute,
Qu'une audace intrépide eût fignalé ma chute,
Que de brûler à petit feu.
Rien de parfait en notre efpèce :
Certain démon qui nous oppreffe,
Par un affemblage fatal
En nous a réuni le bien avec le mal,
Le vice à la vertu, l'orgueil à la foibleffe,
Et la folie à la fageffe.
De ce bizarre compofé
Je fuis pétri, je le confeffe ;
Mais je n'ai point la petiteffe
De m'en fentir défabufé.
Contentons-nous de ce mélange
Auquel notre deftin, Marquis, nous a réduits.
L'homme tient de la brute & tant foit peu de l'ange,
De la clarté du jour & de l'ombre des nuits.
Par charité pour mes ennuis
Epargnez-moi toute louange,
Et prenez-moi tel que je fuis.

De Freyberg ce 20 de Mars 1760.

AU
MARQUIS D'ARGENS,

Sur l'Edition qu'il envoya au Roi des Poësies de Sans-Souci.

GRAND merci, Marquis, de mon drame,
Que malgré Néaulme [*] & fa femme
Vous vous preffez de publier.
Et fi la calomnie infame
Se complaît à me décrier,
Si chez le Ruffe on me diffame,
Vofs [†] pourra me juftifier.
Croyez que moi tout le premier
En père courroucé je blâme
Ces vers qui me font fommeiller.
Le curieux qui les réclame,
Peftera dans le fond de l'ame
Du prix qu'il en faudra payer.
J'entends des cenfeurs aboyer,

* Libraire.

† Libraire qui imprima l'ouvrage.

Et d'une mordante épigramme
Cruellement m'humilier.
Ah! ma difgracieufe veine,
Voilà comme ils payent la peine
Que tu pris de les ennuyer.
Un rimeur qui femble avoir l'afthme,
Et ployant toujours fous le faix,
Sans vigueur, fans enthoufiafme,
Glacé dans fes plus forts accès,
Expire aux cris de l'ironie,
Et le public qui le dénie,
Enterre fon nom pour jamais.
A fon convoi fous des cyprès
Des brocards la cacophonie
Vient fe joindre à la compagnie
Des trop tardifs & vains regrets.
Alors fes malheureux ouvrages,
Etalés au coin des marchés,
Ont à fouffrir tous les outrages
A ceux de Pradon reprochés.
Elevez donc un cénotaphe
A mes écrits infortunés,
Véridique hiftoriographe.
Tracez-y ces mots mieux tournés
Qu'ils ne font dans cette épitaphe :
« Ci-gifent (d'Argens le parafe)
« Ces vers morts le jour qu'ils font nés."

De 1760.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

Après que les Autrichiens eurent pris Schweidnitz.

LES biens & les maux confondus,
Dont le ciel a femé le cours de nos années,
Par leur flux & par leur reflux
Bouleverfent fans fin nos frêles deftinées.
L'avenir eft caché, les dieux feuls l'ont connu :
L'homme à le pénétrer s'abufe & perd fes peines;
Ses calculs font fautifs, fes efforts fuperflus,
Il fe trouve écrafé par des coups imprévus.
Ah ! Marquis, les chofes humaines
Sont toutes frivoles & vaines.
Lorfqu'un malheur fubit vient de nous arriver,
Nous commençons par l'aggraver :
Il eft défefpérant, infupportable, extrême.
Bientôt ne penfant plus de même,
Nous finiffons par le braver.
Pourquoi nourrir en nous autant d'inquiétudes ?
L'empire des viciffitudes

Eſt le lieu que nous habitons.
Au ſein des maux que nous ſouffrons,
Dans les épreuves les plus rudes,
Ainſi que le ſage penſons.
Aujourd'hui des revers le poids nous importune,
Demain l'inconſtante fortune
Nous favoriſera, Marquis, & nous rirons.
Ne murmurons donc plus & ceſſons de nous plaindre
D'un mal qui ne ſauroit durer ;
Le ſage ne doit pas trop craindre,
Et moins encor trop eſpérer.

A Noſſen ce 3 d'Octobre 1761.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

Sur son Jour de Naissance.

En ce grand jour naquit le fameux Jean Baptiste,
Non pas ce dur docteur baptisant les Hébreux
Dont le peuple au désert alloit suivant la piste,
Mais le Marquis d'Argens, auteur fort lumineux,
Et qu'en lieu solitaire on ne voit de coutume;
Ce sage a pris son gîte en un bon lit de plume;
L'impassibilité l'éloigna des travaux,
Il s'endort mollement dans les bras du repos.
A Philisbourg son front fut surchargé d'un casque,
Bientôt après d'un Juif il emprunta le masque,
Pour draper librement les fous & les bigots.
Que son front soit toujours ombragé de pavots,
Et que sans se nourrir de miel, de sauterelles,
Il puisse un jour atteindre aux ans de Fontenelle!

Par son très-humble & très-obéissant Serviteur,

Le Poëte de sa Cour.

AU
LIT
DU
MARQUIS D'ARGENS.

O MEUBLE fait pour charmer le repos!
Toi que Morphée ombragea de pavots,
Du doux ſommeil compagnon légitime,
Soulagement à l'âpreté des maux,
Souffre un moment que ma Muſe t'anime,
Et ſens, ô Lit! tout le prix que tu vaux.
  Tu ne ſais point quel eſt l'eſprit ſublime
Que tu ſoutiens mollement ſous ſon dos;
C'eſt ce d'Argens, la terreur des bigots,
Ce grand Iſaac que tout Paris eſtime,
Qui foudroya les préjugés, les ſots.
Sur ton chevet ſa cervelle féconde
Conçoit des plans, & mûrit ſes écrits

Si promptement publiés dans le monde,
Et dont Bordeaux * connoît ſi bien le prix.
Mais, mon cher Lit, ta nature ſtupide
N'a point ſenti juſqu'où va ton bonheur.
Jamais la flamme amoureuſe d'Ovide
N'eut pour Corinne une auſſi vive ardeur;
Sa paſſion n'eut point cette fureur
Que ton Marquis témoigne pour tes charmes;
Quand il te quitte, en proie à ſa douleur,
Il veut en vain nous cacher ſes alarmes;
Jamais ne fut un plus fidelle amant.
Plutôt Ninus dans ſa courſe fatale
Auroit trahi ſon fidelle Euryale;
Plutôt Orphée auroit vecu content
Seul & toujours ſéparé d'Eurydice;
Ou Pénélope, abſente encor d'Ulyſſe,
Auroit donné au premier pourſuivant
Avec ſa main ſort empire vacant,
Avant qu'on vît ton Marquis, le modèle
D'un Céladon, d'un ſoupirant fidelle,
Quand l'ombre arrive & que le jour s'enfuit,
Paſſer ſans toi la moitié d'une nuit.
Pour ton duvet qui ſent la pourriture,
Et tes vieux draps auſſi craſſeux qu'uſés,
Et tes rideaux déchirés & percés
Et tes couſſins avec la couverture,
Ton bon patron quitteroit, je l'aſſure,

* Libraire de Berlin.

Bibliothèque, amis, biens & parens,
Pour végetter entre tes draps puans.
Eſt-il chez nous un goût qui s'éterniſe ?
En jouiſſant bientôt l'amour s'épuiſe.
Dans quel pays vit-on des ſoupirans
Dont les beaux feux aient duré cinquante ans ?
Quel Cupidon eut jamais barbe griſe ?
O Lit! toi ſeul (& je m'en ſcandaliſe)
Tu ſus fixer notre inconſtant d'Argens.
Mais quel miracle ! obſerve que le temps,
Qui détruit tout dans ſa courſe rapide,
De tes faveurs l'a rendu plus avide ;
Naguère au moins dans tes craſſeux réduits
Il ſe bornoit à ſe fourrer les nuits ;
Mais à préſent, moins ſage & moins timide,
Plus acharné dans ſes folles amours,
Tu le retiens & les nuits & les jours.
O vous ! grands Dieux qu'a célébrés ma verve,
Toi Dieu du Pinde, immortel Apollon,
Auguſte, ſage & prudente Minerve,
Vengez les arts, & vengez votre affront.
Souffrirez-vous que ce Marquis transfuge,
Que ce d'Argens, loin du ſacré vallon,
Au fond d'un lit ſe ſoit fait un refuge,
Et qu'oubliant votre culte & ſon nom,
En entaſſant les pavots & l'opium,
Sur ſon chevet il élève un trophée
A ſon idole, à ſon peſant Morphée ?

Armez vos bras & rendez aux beaux arts
Ce nourriſſon déſerteur & rebelle,
Et qu'arraché du ſein de ſa ruelle,
Il n'oſe plus quitter vos étendards.

FACÉTIE

AU

SIEUR D'ALEMBERT,

Grand Géomètre, indigné contre le frivole Plaisir de la Poësie.

AMANS des filles de mémoire,
Surchargés des lauriers & couverts de la gloire
Qu'Apollon distribue à ses chers favoris,
Abjurez désormais vos célèbres écrits.
L'oracle des hautes sciences
Toisant de son compas les accens de vos voix,
A de son tribunal prononcé vos sentences ;
Tremblez & respectez ses lois.
Peintre de la nature, harmonieux Homère,
Qui chantes les Troyens & les Grecs & les Dieux,
Agissant, combattant, entretenant la guerre
Où périssent Priam & ses fils malheureux,

A quoi servent ta force & ta noble harmonie,
Tes tableaux enchanteurs, tant de traits de génie
Qui jusques à nos jours ont ravi tes lecteurs ?
Un barbare, fameux chez les calculateurs,
Perché sur un nuage à côté d'Uranie,
Confond tes sots admirateurs,
Et prétend voir dans son grimoire
Que tu n'étois qu'un fablier.
Au pays des badauds la mode est de l'en croire,
Et dût-il te calomnier,
Nos bons Grecs à rabat qui tremblent pour ta gloire,
Sont près de la sacrifier.
Je vous plains tous les deux, Théocrite & Virgile,
Vous qu'inspiroient jadis les Grâces & l'Amour,
Quand ils vous dictoient tour à tour,
Sur le ton simple de l'idylle,
Ces vers qu'avec plaisir on relit chaque jour,
Ces tableaux si rians d'un asile champêtre,
Ce ruisseau près duquel couchée au pied d'un hêtre
Phyllis caresse ses moutons.
Les tendres sentimens que Lycidas sent naître
Ne nous font après tout connoître
Que d'amans ingénus les douces passions,
Sans un seul mot d'algèbre ou de géométrie,
De courbes ou d'équations,
Quelle étoit votre frénésie ?
Il nous faut des calculs & des solutions.
O sublimes esprits ! desquels la noble audace
D'un vol d'aigle perça le vaste champ des cieux,

Vous franchîtes l'immenſe eſpace
Qui ſépare à jamais la race
Des enfans des mortels du trône où ſont les Dieux.
Sachez, Pindare, & vous Horace,
Qu'inſenſible à vos chants les plus mélodieux,
La farouche philoſophie
Traite l'enthouſiaſme & l'ode de folie,
Et leurs auteurs de furieux.
Que vous dirai-je ? ô tendre Ovide !
Vous dédiâtes l'art d'aimer
A la Divinité de Gnide,
Mais vous ne pûtes préſumer
Que la fécondité d'une Muſe fluide
Vous feroit des Gaulois un jour méſeſtimer :
Que n'alliez-vous chez eux conſulter un Druide ?
Il vous auroit appris que l'art de les charmer
Conſiſte à renoncer au Dieu qui vous poſſède,
A courir, arpenter ſur les pas d'Archimède.
O ſecret des beaux vers inconnu juſqu'à nous !
Comment s'eſt-il donc fait que tant d'illuſtres fous,
Penſant que leur génie enfantoit des merveilles,
Conſacrèrent leurs ſoins, leurs travaux & leurs veilles
A peindre les objets qu'enſerre l'univers,
A toucher, émouvoir, & plaire par leurs vers ?
De ce goût ſuranné l'on abolit la mode.
Un rabbin Newtonien réforme notre code ;
Des poudres du calcul au bout de l'occident
Le Parnaſſe a vu naître & ſortir ſon tyran.

Tout ſe confond, tout change, il n'eſt rien qu'il conſerve,
Il foule ſous ſes pieds la poëtique verve.
Chez lui, jeunes auteurs, recevez des leçons :
Plus d'images en vers, ni de comparaiſons ;
Son auſtère rigueur en ſeroit offenſée,
Et ſa prolixité ſenſiblement bleſſée.
Que déſormais vos vers ſoient durs & décharnés,
D'*a* plus *b* minus *x*, & de calculs ornés.
Au lieu de travailler ſur des ſujets épiques,
Mettez en beaux ſonnets les ſections coniques.
Pour amuſer un roi d'ennuis toujours muni,
Que ſur un vaudeville un des chantres lyriques
Lui détonne au Pont-neuf le calcul infini.
S'il vous faut captiver le cœur d'une maîtreſſe,
Ne lui dépeignez point la peine qui vous preſſe ;
Sans vanter ſon eſprit, ſes charmes, ſes appas,
A toiſer tous ſes traits employez le compas,
De leur proportion comparez la meſure,
Et puis laiſſez errer la vague conjecture :
Vous ferez un ouvrage & phyſique & profond,
En vers, comme en faiſoient Muſſchenbrœck & Newton.
Dans des cerveaux brûlés jadis la fable écloſe
Enfanta les vains Dieux de la métamorphoſe,
Improprement donna le nom de Jupiter
A l'eſpace infini qu'on appelle l'éther,
Par Vénus déſigna la féconde nature,
Bacchus étoit le vin, Cérès l'agriculture.

Nouvel iconoclaste, armez-vous de rigueur :
Extirpez tous ces Dieux, fantômes de l'erreur ;
Rejetez le sens clair de leur allégorie,
La vérité voilée est à demi flétrie,
Au lieu de nous conter comment le Dieu des eaux
Protégea contre Pan Syrinx dans les roseaux,
Philosophe solide il faudra vous rabattre
A prouver en rimant que deux fois deux font quatre,
O l'excellent secret de plaire & de charmer !
Flairez, flairez l'encens qui va vous enfumer.
Aux hautes régions le voyez-vous paroître,
Au sourcil refrogné ce sombre géomètre
Applaudir en bâillant à ce genre nouveau,
Digne de son aride & stérile cerveau,
Donner au rimailleur de ces doctes sornettes
Le titre fastueux de premier des poëtes ?
Pour acquérir ce nom par de hardis essais,
Des algébriques vers ébauchons quelques traits ;
Leur charme lèvera le fatal anathème
Que la haute science a lancé contre nous.

En faveur de ce théorème
Nous nous concilierons tous.

Théorème.

Apprenez qu'en tous les triangles,
Si l'on réunit les trois angles,
Ils feront égaux à deux droits.

Démonſtration.

A la figure en deux endroits
Vous tracerez des parallèles ;
Doctement comparez entr'elles
Les différentes ſections,
Et au moyen d'équations
Toujours deux angles droits réſulteront d'icelles.

Id quod erat demonſtrandum.

A Dittmanſdorf, le 3 d'Août 1762.

LA CHOISEULLADE.

FACÉTIE.

O PLAISANS fous, abſurdes politiques,
De vos projets ſectateurs fanatiques !
Vous vous vantez de poſſéder un art,
Un art, hélas ! digne des empiriques ;
Et vous oſez, pronoſtiqueurs comiques,
Vous déclarer les rivaux du haſard ?
  Et qu'ont produit ces projets chimériques,
Qu'ont enfantés vos baroques cerveaux ?
Rien que du bruit, un abyme de maux.
L'événement a trompé votre attente.
Qui l'aurait cru ? La fortune inconſtante
Dans un clin d'œil détruit tous vos travaux.
  Ni plus ni moins, ſelon votre calibre,
Vous deſſéchez à calculer les poids
Qui déſormais tiendront en équilibre
L'ambition & le pouvoir des rois.
  Ces ſombres fous ne ſont pas corrigibles.
Dieu leur donna des eſprits infaillibles ;

De leur orgueil l'aveuglement fatal,
De leurs flatteurs la lâche turpitude,
Leur fait trouver le point de certitude,
Dans les erreurs de l'art conjectural.

De tout côté entourés de naufrages,
Ils n'en feront ni prudens, ni plus fages,
Tout confeiller fpirituel ou fot,
Dans ce grand jeu d'états & de provinces,
Où le hafard règle le fort des princes,
Croit furement attraper le gros lot.

Ah, que j'ai vu de finguliers miniftres !
Tels affectaient l'air empefé des cuiftres,
Et raifonnaient en érudits pédans :
D'autres plus fiers copiaient les tyrans,
Et me glaçaient par leurs regards finiftres :
D'autres rufés rampaient en courtifans.

Et ces Atlas fur leurs faibles épaules
Croyaient porter notre globe aux deux pôles,
Le diriger, le gouverner au gré
De leur efprit auffi faux qu'égaré.

Mais vous, Choifeul, miniftre petit maître,
Ah ! que j'ai ri en vous voyant paraître
Sur les treteaux du théâtre public,
Si frétillant, fi plein de pétulance,
Si tracaffier (c'eft bien-là votre tic) ;
Au grand galop mener la pauvre France,
De chez Plutus, du fein de l'opulence,
Par la mifère aux bords de l'hôpital.

Vous m'amufez, j'aime affez vos parades ;

J'en rirais plus ſi vos arlequinades
Au genre humain ne cauſaient tant de mal.
Un je ne ſais quel aſcendant fatal
Vous fait ronger l'eſprit d'inquiétude;
Projets nouveaux, plans entaſſés ſur plans;
Et l'univers dans vos oiſeux momens
Sert de jouet à votre turpitude.
Allons, encor un bon tour de Scapin,
Lazzi nouveau, brillant de gentilleſſe,
Une gambade, une ſcélérateſſe,
Et vous voilà, tout ainſi que Pepin,
Inſtitué maire du très-Chrétien.
Voyez comment en allongeant la ſerre
Il eſcamote Avignon au ſaint père!
Comme un vieux chat, reſpectant les harbons,
Sait du foyer retirer les marrons;
L'adroit * * * * ménageant l'Angleterre,
Vers ſon objet s'avançant à tâtons,
Saiſit l'inſtant pour employer la force;
Et le voilà qui vous happe la Corſe.
Encouragé par ce ſuccès d'hier,
Monſeigneur va voguer en pleine mer;
Il fait armer ſpahis & janiſſaires;
La Suède doit ſeconder ſes chimères,
Et l'on doit voir les bras des Muſulmans
Frapper à dos les Ruſſes conquérans.
Un des reſſorts ſe rompt de ſa machine;
Voilà-t-il pas ſon projet en ruine?
Il s'en conſole en tracaſſant ailleurs,
Et ces Anglais, nés dans ſon voiſinage,

De ſes travaux feraient-ils ſpectateurs ?
Ah ! je m'attends à quelque tour de page.
En tapinois, & ſans qu'humain le ſût,
Il fit paſſer des fonds en Hibernie ;
A Weſtmunſter ſon argent ſe reçut :
Il troublera, guidé par ſon génie,
De l'orient la riche compagnie :
Non, jamais ſinge auſſi malin ne fut.
Et toi Genève, ô Rome calviniſte !
Si tu pouvais ici nous dévoiler,
Comme en tes murs, & preſque à l'improviſte,
Ton peuple fou ſe mit à rebeller ;
Comme ſemant cet eſprit de vertige,
Choiſeul de loin opéra ce prodige ;
Comment le ſieur Châtelain de Ferney,
Pour te troubler mit ſa malice en frais.
Et de Verſoy te préſentant le môle,
Et ſon rempart créé par l'hyperbole,
T'intimidait d'un vain épouvantail,
Pour diſſiper ton proteſtant bercail.
Que ne pourrais-je enfin dire moi-même ?
Neufchâtel ſeul me fournirait un thême ;
Meni pourrait illuſtrer mes écrits ;
Je citerais d'authentiques promeſſes,
Fauſſes autant que fourbes & traitreſſes ;
Mais taiſons-nous, & qu'un profond mépris,
De ſes travaux ſoit à jamais le prix.
Croyez-vous donc, quand il cabale & trame
Tant de complots, que le perturbateur
A pu jouir d'un inſtant de bonheur ?
Voyez, voyez quel tumulte en ſon ame

S'élève

S'élève croît à la moindre rumeur.
Au mot d'exil il pâlit, il ſe pâme;
Bientôt du Roi le bon accueil l'enflamme.
Ainſi toujours peu ſûr de ſa faveur,
Il eſt flottant & ſon eſprit balance,
Ou vers la crainte, ou bien vers l'eſpérance.
Choiſeul, Choiſeul, conſultez les experts:
Ils vous diront mieux que ne font ces vers,
Que la fortune eſt laſſe de vous ſuivre.
Vous n'avez plus que deux momens à vivre,
Et vous voilà dévoré par les vers:
Tout diſparait, s'évanouit ou paſſe:
Lois pour les rois, les grands & les ſujets.
Pourquoi faut-il dans un ſi court eſpace
S'embarraſſer d'auſſi vaſtes projets?
N'eſt-on heureux qu'en déſolant le monde?
Retz le fut-il en fomentant la fronde?
J'aimerais mieux me livrer à Zénon,
Etudier Marc-Aurèle ou Socrate,
Que d'imiter ce fougueux Eroſtrate,
Objet d'horreur, d'abomination.
Quelque déſir de briller qui nous flatte,
C'eſt s'avilir pour mériter un nom.
Profitons mieux de cette courte vie.
Sans tant d'apprêts on trouve le bonheur,
Il ſe préſente, il s'offre, il nous convie
A ſavourer ſa divine douceur.
Il ne gît point au ſein de la grandeur,
Séjour mêlé d'inconſtance & d'envie;
Mais chacun peut le trouver dans ſon cœur.

Heureux celui qui vit loin de la foule,
Qui ſait borner ſes immenſes déſirs,
Et ſans excès admet tous les plaiſirs !
D'un cours égal & doux ſon temps s'écoule ;
Loin de l'éclat qui ſuit Sémiramis,
S'il ne jouit d'un auſſi pompeux ſonge,
Il eſt exempt du remords qui la ronge ;
Il vit en paix avec de vrais amis.
O jours charmans ! aimable ſolitude !
Où l'amitié rend les états égaux ;
C'eſt-là que loin de toute ſervitude,
La liberté fait naître les bons mots.
O, mes amis ! que toujours la ſageſſe
Dans ce ſéjour de folie & d'ivreſſe
Puiſſe guider vos deſſeins & vos pas !
Sachez dompter l'attrait de la molleſſe,
Et de l'orgueil les ſuperbes appas.
Vous irez tous un jour loger là-bas,
Où ſont reclus les Caton, les Emile,
Les Cicéron, les Trajan, les Virgile ;
L'ambitieux s'y jette avec fracas,
Pour qu'à ſa mort ſon nom ſe faſſe entendre ;
Le ſage doit, dégagé d'embarras,
Et ſans regrets, doucement y deſcendre.

V E R S

D'un Poëte natif de Faillenboſtel ſur l'Invaſion des François dans l'Electorat de Hanovre en 1757. En Jérémiade ſur le Traité de Cloſter Seven.

O SUJET accablant de ma ſenſible plainte !
On profane la terre ſainte :
Des loups ont pénétré dans le ſacré bercail ;
Leurs ſanguinaires dents dévorent le bétail,
Qui bêlant & tranſi de crainte,
Des barbares tyrans des bois
A ſenti la cruelle atteinte.
Nos jours ſont abreuvés d'amertume & d'abſinthe ;
Je languis dans les fers, je gémis ſous les lois
De nos uſurpateurs Gaulois.
D'un eſclavage affreux déteſtant la contrainte,
J'oſe à peine élever ma trop craintive voix.
O mon Roi ! mon Neſtor ! faut-il que ta paupière
Demeure auſſi long-temps ouverte à la lumière,
Pour voir ſur le déclin de tes exploits brillans,
Lorſque tu vas toucher au bout de ta carrière,
L'orgueil des Français inſolens
T'attaquer en rang de banière ;
Et plus déterminés encor que les Titans,

Affronter du Véfer la puiffante barrière ?
Hanovre, trifte objet de ma vive douleur ;
Jadis objet de la terreur
De ces Français que je détefte ;
Hélas ! par quel deftin funefte,
Es-tu livrée à leur fureur ?
Tout le peuple éploré crie, ô cité célefte !
Ta gloire eft donc paffée à ton ufurpateur !
Expions nos péchés fous le fac & la cendre.
Les rochers les plus durs à Goflar vont fe fendre
Au récit inoui d'un fi cruel malheur.
Des badauds indifcrets, des raviffeurs, des peftes
Portent dans le fein de nos murs,
La profanation de leurs défirs impurs,
Et le viol & les inceftes.
Maîtreffes de nos rois, beautés toujours modeftes,
Hélas ! quel dangereux écueil
Pour les prudes vertus que vous fites paroître !
Languiffantes dans un fauteuil,
Entre les bras de petits maîtres,
Je vois rougir vos fronts & pâlir votre orgueil,
Des monftres qui de vous vont naître.
Et toi Stade, l'afile où notre Salomon
Plaça fon tabernacle & fon facré mammon,
Hélas ! mes triftes yeux verront-ils tes guinées,
Par des brigands Français à Paris amenées,
Au fucceffeur de Pharamond,
Et par la Pompadour peut-être profanées ?
Lève-toi, Cumberland, & venge notre affront ;
De ton père faifis la foudre,

Tonne, frappe, & réduis en poudre
Ce d'Etrées ennemi de ton illuftre nom.
Munchhaufen & Steinberg, enfans de la victoire,
T'excitent à venger l'honneur de ta maifon.
De l'un d'eux faifis la mâchoire,
Et, tel qu'on nous dépeint Samfon,
Frappe les Philiftins, & rétablis ta gloire,
Que te ravit un rodomont.
Extermine, détruis . . . . mais non . . . .
L'Eternel hait la violence;
Il fait fortifier la foibleffe & l'enfance,
Et confond à fon gré la fuperbe raifon.
Sa fageffe immenfe & profonde
T'ordonne d'épargner le plus beau fang du monde,
Le fang Hanovrien en héros fi fécond.
L'Elbe allait t'engloutir dans le fond de fon onde;
Cumberland périffait, ainfi que Pharaon:
L'infolent ennemi de ma trifte patrie
Vainement écumait de rage & de furie,
Et jurait d'abymer Cumberland dans les mers.
Ta main figna deux mots, ô prodige! ô magie!
La difcorde paroît replongée aux enfers;
Et ce fier Richelieu, prôné par tant de vers,
Tout-à-coup tombe en léthargie.
Tel le célefte agent du Dieu de l'univers,
Perçant d'un vol hardi l'immenfité des airs,
Maître des élémens, fouverain d'Amphitrite,
D'un mot calme les flots & d'un mot les irrite.
Tel parut Cumberland, cet invincible duc,
Qui fentant fes guerriers mal-adroits à la nage,

Par ce fameux traité leur ſauva le naufrage.
Ah ! ſi de Jérémie ou du divin Baruc
Je pouvais entonner les ſublimes cantiques,
Je publîrais ſa gloire & ſes faits héroïques,
De Buxtehude à Copenbrüc.
Je vous le montrerais bil lant dans ſa carrière,
Toujours manœuvrant en arrière,
Evitant avec ſoin ſurtout de ſe noyer;
Dans le tumulte militaire
Toujours doux, clément, débonnaire;
Homicide ne fut, quoiqu'excellent guerrier.
Je pourrais encor publier,
Qu'il nous vit tous ronger des Français comme un chancre.
Aimant mieux, du haut faîte où l'élevait ſon rang,
Répandre en beaux traités tout un déluge d'encre,
Que de verſer pour nous une goutte de ſang.

Fait à Rothe le 4 d'Octobre 1775.

AUX
ÉCRASEURS.

Monſieur de Soubiſe avait écrit en France lorſqu'il marchait à Roſbach, qu'il allait cueillir un Bouquet pour la Dauphine : la Pièce roule ſur ce Bouquet.

A QUOI penſiez-vous donc, Soubiſe,
Et tous vos jeunes freluquets ?
Héros, par quelle balourdiſe
Vouliez-vous cueillir des bouquets
En Saxe, quand le vent de biſe
Souffle & balaye les guérets ?
  Il gèle ; fourrez-vous d'hermine ;
Dans la Saxe il n'eſt plus de fleurs ;
Vous ſavez, fameux écraſeurs,
Que Flore, ſelon ſa routine,
Ne règne plus lorſque domine
Le vent du nord, dont les rigueurs
Des hivers ſont les précurſeurs.
  Jugez combien peu ſe combine
Ce bouquet pour votre dauphine,
Avec tous nos fleuves glacés.
C'eſt beaucoup ſi vous amaſſez
De quoi la couronner d'épine ;
Cette offrande, quoique meſquine,

Ces chardons par vous enlacés,
Enchanteront cette héroïne,
Ebahiront la Pompadour;
Et le bien-aimé tout-de même,
Long-temps aſſoupi par l'amour,
Bénira ſon nouveau ſyſtème
Et ſon moderne Luxembourg:
Le héros, répète ſa cour,
Eſt digne du grand roi qui l'aime.
Partout vos inſignes exploits,
Votre deſſein ſe développe;
Louis, cet écraſeur de rois,
Devient l'arbitre de l'Europe.
Ah! ſi j'avais l'art & la voix
Du ſimple & naïf la Fontaine,
Je chanterais comme je dois
Ce monarque allié de Vienne,
Dont vos Français ſuivent les lois.
Mais mes chants, faits pour des ruelles,
N'effleurent que des bagatelles.
Ce grand roi doit ſe contenter,
Je vous le confeſſe ſans feindre,
Du fameux Oudry pour le peindre
Et d'Eſope pour le chanter.

A Breſlau, ce 20 Décembre 1757.

CONGÉ

DE

L'ARMÉE DES CERCLES ET DES TONNELIERS.

ADIEU, grands écraseurs de rois,
Grands héros bouffis d'arrogance,
Délégués de ce Roi de France
Qui croit m'asservir sous ses lois.
Adieu, Turpin, Broglio, Soubise,
Et toi, Saxon *, dont les exploits
Sont couronnés par la Sottise;
Aussi fou, quoi qu'à barbe grise,
Que tu le parus autrefois
Près du Timock qui t'éternise.
Je vous ai vu comme * * *
Dans des ronces en certain lieu
Eut l'honneur de * * * *
Ou comme au gré de sa luxure
Le bon Nicomède à l'écart
Aïguillonnait sa flamme impure
Des * * * *.

* Le Prince de Saxe Hildbourghausen, battu en Hongrie au bord du Temock.

Ah! quel ſpectacle a plus de charmes
Que le C * * * dodu des héros,
Lorſque par le pouvoir des armes
On leur a fait tourner le dos :
Les voir ainſi dans les alarmes,
C'eſt s'aſſurer dans l'avenir
D'un nom que rien ne peut ternir.
Je vous l'avoue en confidence,
Qu'après ma longue décadence
Ce beau laurier de ce taillis,
Qu'à votre aſpect je recueillis,
Je le dois à votre derrière,
A votre manœuvre en arrière :
Ah! tant que le ſort clandeſtin
Vous placera dans ma carrière,
Tournez-moi toujours la viſière,
Pour le bonheur du genre humain.
C'eſt donc là, qui pourrait le croire,
Sur quoi nous fondons notre gloire?
Et voir un C * * * mal-aguerri,
S'appelle en langage fleuri
Dont on pomponne mainte hiſtoire,
Etre l'amant le plus chéri
De Bellone & de la Victoire,
Et du Dieu Mars le favori.
O Fortune inconſtante & folle!
Tu veux que dans tous les climats
D'un C * * * le mouvement frivole

Décide du ſort des états.
S'il ſe tourne ſans qu'on l'ordonne
Dans l'acharnement des combats,
La victoire nous abandonne,
Et la ſanguinaire Bellone
En profitant de ces momens
Du plus inébranlable trône
Bouleverſe les fondemens.
Si j'oſais, Dieu me le pardonne,
Rimer en *on*, tout comme en *u*,
Jamais poëte dans le monde
Depuis Homère n'aurait eu
Une matière plus féconde :
Mais la décence & la vertu
Toujours aux muſes départie
Dont mon ſtyle c'eſt revêtu,
Veut même que dans l'impromptu
Je reſpecte la modeſtie.
Laiſſons donc l'*u* tout comme l'*on* ;
Et ſur des rimes moins cyniques
De tous ces tonneliers * comiques
Prenons congé ſur l'Hélicon.
Partez tous, héros éphémères,
Héros muſqués & ſi polis ;
Dans vos quartiers enſévelis,

* On appelait les Français tonneliers, parce qu'ils avaient avec eux les troupes des cercles.

Allez-vous bercer des chimères,
D'exploits ſi galans, ſi jolis.
Pompadouriques coryphées;
Erigez-vous de beaux trophées;
Mais que ce ſoit en d'autres lieux.
Ou, ſi perſiſtant dans vos haines,
Toujours joints à mes envieux,
Vous revenez dans ces arènes,
J'attends de vos ſoins gracieux
Toujours de ſemblables étrennes *.
C'eſt ainſi, fameux capitaines,
Qu'en quittant ces bords périlleux,
Ces camps & ces fertiles plaines,
Je vous fais mes derniers adieux.

A Freybourg, le 6 Novembre 1757.

* Ils avaient dit qu'ils voulaient donner des étrennes au roi de Pruſſe.

CONGÉ

DE

L'ARMÉE IMPÉRIALE ET DU MARÉCHAL DAUN,

Après la Bataille de Liſſa.

PARTEZ, l'occaſion eſt bonne,
Grand général de l'Empereur ;
Pour prouver que je vous pardonne,
Je vous fais mon ambaſſadeur
Chez les robins de Ratiſbonne.
Preſſez-vous donc, & portez-leur
Ma réponſe en propre perſonne,
Et rendez à ce tribunal,
Atteſté ſur l'original,
Au préſident, à chaque membre,
Sans qu'aucun puiſſe être déçu,
Tout ce que vous avez reçu
A Liſſa le cinq de Décembre.
Quel beau jour pour le ſieur Anis,

Fiſcal du Germanique empire,
Lui qui ſous l'ombre de Thémis
Se pavanoit de me proſcrire,
Lorſque vous aurez pu l'inſtruire
De ce qu'à vos ſoins j'ai commis !
Enſuite, de vos pas le maître,
Courez à Vienne & faites naître
Grand nombre de nouveaux projets
Pour conquérir la Siléſie,
Et pour ruiner mes ſujets.
Vous pouvez ſur tous ces objets
Contenter votre fantaiſie,
Etudier tout cet hiver,
Dirigé par le vieux Neuper.
Mais quand la ſaiſon radoucie
Des frimats purifiera l'air
Que des champs la ſuperficie
Se couvrira d'un duvet vert,
Alors, comme un nouvel Achille,
Retournez dans mon domicile,
Tout auſſi vain, tout auſſi fier,
Avec tout cet amas agile
De canons dont on compte mille,
Avec vos princes du bel air,
Et vos pandours armés de fer.
Ce canton en combats fertile
Vous reſtera toujours ouvert.
Etudiez bien votre thême.

N'oubliez pas, pour le retour,
Des chemins qui vont en Bohème
De vous ménager le plus court.
A ce prix après le carême
Revenez, à condition
Qu'en obtenant permiſſion,
Nous prenions congé tout de même.

A Durgau, le 8 Décembre 1757.

La PRINCESSE AMÉLIE avoit écrit au ROI, qu'elle craignoit bien que la Paix ne ſe fît pas ſitôt, & le ROI lui répondit par ces Vers.

LORSQU'UN fils d'Apollon que ſon Démon lutine,
Dans le fort du travail embrouille étourdiment
Un ſujet compliqué qu'au théâtre il deſtine,
Son eſprit, fatigué dans cet épuiſement,
Emprunte pour ſon dénoûment
Le ſecours d'un Dieu de machine.

C O N T E.

Les Amours d'une HOLLANDOISE & d'un SUISSE, par Correſpondance.

DANS ces beaux jours où renaît la nature,
Où l'air peſant de ſes frimats s'épure,
On voit éclore & fleurs & papillons,
Il naît auſſi des Amours par millions.
Les uns ſont gais, libertins & volages,
Les autres ſont rêveurs & ſérieux,
Ceux-ci hautains & tant ſoit peu ſauvages,
Ceux-là plus vifs, ardens, impétueux,
Tracaſſiers, changeans, capricieux.
Mais en faiſant ces divers perſonnages,
Dans leurs eſprits ils ont mêmes travers.
Défiez-vous de leurs doux gazouillages,
De leurs tranſports, de leurs ſermens légers,
Que les zéphirs emportent dans les airs;
Retenez bien, ſi vous m'en voulez croire,
Ce conte-ci, recueilli de mon temps
Dans les replis ſecrets de ma mémoire.
Or cet Amour dont je vous fais l'hiſtoire,
Vers le début de ce préſent printemps,

Reçut le jour de grotefques parens ;
Il naquit donc chez une Hollandoife,
Folle d'orgueil, & qui fe pâmoit d'aife,
Lorfque l'efpoir de titres éclatans
Enfloit fon cœur tout pétri de fadaife.
Couchée un jour mollement fur fa chaife,
Soit vanité, foit par amufement,
Elle voulut fe donner un amant ;
Quoique fon cœur, felon la voix publique,
Fût réputé dans les pays flamands
Pour des plus froids, pour flegmatique.
Donc il avint que l'Amour qu'elle fit,
Très-reffemblant à fa mère, naquit
Plein d'intérêt, le cœur paralytique,
Digne par-là, fi l'on y réfléchit,
De devenir un jour grand politique.
Ce gros Amour néanmoins prétendit
De devenir le concurrent pudique
De Cupidon, nommé le Cythérique.
Voici comment notre balourd s'y prit :
Il jeta l'œil fur un honnête Suiffe ;
Il fe flatta, fans trop fe fatiguer,
Qu'il pourroit bien au gré de fon caprice
Prendre d'affaut ce cœur encor novice.
Il le falloit de fort loin fubjuguer ;
Il ne pouvoit préfenter à fa vue
De deux tetons les gentils boutonneaux,
Toujours flottans, tantôt bas, tantôt hauts,
Sur le fatin d'une gorge charnue.

Il recourt donc alors très à propos
A ce bel art, qui peignant nos idées,
Les fait paſſer par des mains affidées
Aux doux amans, ou bergers, ou héros.
La lettre vient, on la lit, que d'alarmes!
Elle diſoit en ſtyle gracieux :
" J'ai des tréſors, ce ſont-là de vrais charmes;
" Cà, que l'on m'aime, & qu'on rende les armes."
Huit fois par mois ces aimables poulets
Venoient d'Utrecht à Freyberg par exprès,
Pour rendre un Suiſſe amoureux & fidelle.
Le pauvre Suiſſe, aſſez mal en ſequins,
Pour ce métal ſe ſentant quelque zèle,
Auroit voulu ſoupirer pour la belle;
Mais comme on ſait qu'ici-bas les deſtins
De toute choſe ont diſpoſé la courſe,
Notre bon Suiſſe, imbu de projets vains,
Ne ſe ſentit épris que de la bourſe;
Pour elle enfin s'allumoit ſon braſier.
L'Amour d'Utrecht, balourd & non ſorcier,
Ne ſavoit point le code de Cythère;
Il ignoroit que le grand art de plaire
A Cupidon valut plus d'un laurier.
Qu'arriva-t-il de l'affaire entamée?
Le voici net, & le monde ſaura,
Ainſi par moi que par la renommée,
Que notre Suiſſe aſſez froid demeura;
Le feu languit, la cendre s'affaiſſa,
Tout s'éteignit, & parmi la fumée
L'Amour d'Utrecht dans les airs s'envola.

A tout Amour de pareil caractère,
Intéressé, froid & sans passion,
Du petit Dieu très-difforme avorton,
Vénus dicta, pour l'honneur de Cythère,
Cette sentence équitable & sévère :
" Quiconque aura lésé de Cupidon
" La majesté, pour sa punition,
" En qualité de fourbe & de faussaire,
" N'atteindra pas à l'image légère
" Du vrai bonheur dont jouit à foison
" Quiconque sert & l'Amour & sa Mère.
" Si cependant par ruse le félon
" Entrelassoit les nœuds du mariage,
" Le jour d'hymen sera pour le fripon
" Le premier jour d'éternel cocuage."

A Freyberg, Avril 1760.

LE
CONTE DU VIOLON.

CERTAIN Monſieur Vacarmini,
Elève harmonieux de Monſieur Tartini*,
Voyageoit pour ſe faire entendre
Par les trois quarts de l'univers.
Un beau jour produiſant en Flandre
Lui, ſon violon, & ſes airs,
Il ſe trouvoit en compagnie
Où le monde ébahi de tant d'accords divers,
D'une exécution hardie,
Stupide admirateur de ſes talens divins,
Redoubloit d'applaudir & de battre des mains.
Les concerts achevés, un étourdi l'aborde,
Lui dit : Daignez à moi, comme à mes citadins,
Accorder une grâce ... Ah ! tout je vous accorde ;
Ordonnez, dit l'artiſte, elle eſt à votre choix. . . .
De votre violon détachez une corde,
Et puiſqu'il vous en reſte trois,
Voyez ſi vous pourrez ſuppléer par vos doigts
Au défaut de la chanterelle.
Cette invention eſt nouvelle,

* Tartini, un des plus fameux violons d'Italie.

Dit l'autre, & pourtant je verrai
Comment je vous contenterai.
Sur trois cordes il joue, étend les doigts, démanche,
Et produit des accords doux & mélodieux.
Son auditeur plus curieux
Veut encor qu'on lui retranche
Une corde ; il en resta deux.
Le joueur, comme on peut le croire,
S'en acquitta moins bien, cependant avec gloire.
Sur cela le jeune insensé
Voulut qu'il n'en gardât plus qu'une.
Le pauvre artiste à bout poussé,
Lui joue à force d'art une chanson commune.
Alors l'importun sans façon
Détache la corde dernière :
Encor un air, mon bon garçon,
Cà, çà, je t'en fais la prière.
Mais l'instrument muet ne rendit plus de son.
Par ce conte, s'il peut vous plaire,
Apprenez, chers concitoyens,
Que malgré tout le savoir-faire
L'art reste court sans les moyens.

A Breslau, le 28 de Décembre 1761.

ALLÉGORIE.

DEUX voyageurs jeunes & curieux
De l'orient parcouroient divers lieux.
On leur apprend qu'une grotte enchantée,
Depuis long-temps des peuples refpectée,
Se trouvoit là ; pleins d'admiration,
Ils vont la voir, mais fous condition.
  Car mon lecteur faura qu'en la caverne
Nul curieux n'ofoit porter lanterne ;
Sombre en étoit le ténébreux féjour,
Et l'enchanteur furtout craignoit le jour.
Jamais lueur n'en éclaira l'interne.
  S'il avenoit que quelque impertinent
Ofât léfer cette règle abfolue,
Aveugle étoit, d'abord perdoit la vue.
On en faifoit plus d'un conte étonnant,
Propre à tourner une tête innocente ;
Car rien ne gagne auffi vîte à l'inftant
Que la terreur d'une fainte épouvante.
  Nos étrangers vont felon ce traité,
Sans éclairer leur démarche tremblante,
Dans l'antre fourd braver l'obfcurité.
(Mais que ne peut la curiofité ?)
Tout en entrant, l'un dit à fon confrère :

" Ceci ſent l'art d'un grand magicien.
" Que de beautés cette caverne enſerre ?
" J'aime le grand & l'extraordinaire.
" Vois-tu ce jaſpe, & remarques-tu bien
" Ces chapiteaux au deſſus des colonnes ?
" Ah ! quels tréſors ! c'eſt de l'or le plus fin.
" Cette corniche à palmes & couronnes,
" Quel bel ouvrage & quel riche deſſein !"
Son compagnon conſidère, examine :
Le préjugé lui troubloit le cerveau
(Ce n'eſt pas là, direz-vous, du nouveau),
Il penſe voir tout ce qu'il examine.
Après qu'en ſoi longuement il rumine,
" Ces chapiteaux, dit-il, ne ſont point d'or,
" Mais bien d'argent ; ces colonnes encor,
" Sont de lapis, & ces grandes ſtatues,
" Tout à l'entour dans ces niches reçues,
" Sont du plus clair & tranſparent criſtal."
" Oh ! tu rêves, dit l'autre, ou tu vois mal :
" De l'argent là ſont viſions cornues."
Le partiſan de l'argent, très-brutal,
Soutient ſa cauſe, en gros mots ſe querelle ;
L'entêtement, la colère s'en mêle ;
On jure, on peſte, on veut avoir raiſon,
Et le bon ſens n'étoit plus de ſaiſon.
Tout en criant on regagne la rue,
Du peuple ſot l'imbécille cohue
Accourt, s'attroupe : & bientôt diſputant
Entre les deux champions ſe partage ;
Tel eſt pour l'or, un autre pour l'argent.

Parmi ces fous il ſe rencontre un ſage :
Ce n'eſt pas trop de ce monde l'uſage ;
Mais il y fut ; de vous dire comment,
Mon chroniqueur n'en rend point témoignage.
Il ſoupira de la myſtique rage
Qui s'emparoit des eſprits échauffés,
Car ils étoient pareils aux fous fieffés.
Bien informé du point de la diſpute,
Le ſage veut lui-même examiner
D'enchantement ce qu'on vient de prôner.
Sans dire mot il part, il exécute
Tout doucement l'entrepriſe ſans bruit ;
Sous ſon manteau il cache une lanterne,
Il voit la grotte, il entre, il y diſcerne
Tout auſſi loin que ſa lumière luit,
Ne trouve point colonnes ni ſtatues,
Chapiteaux d'or, les beautés apperçues.
“ Je vois, dit-il, des roches toutes nues,
“ Ouvrage brute où rien ne reſſent l'art,
“ Tel que partout la groſſière nature
“ En a produit comme il plait au haſard.
“ Sublime objet de fraude & d'impoſture,
“ O grotte ! il faut que tu reſtes obſcure,
“ Tu n'as de prix que par l'illuſion.”
Vers ſon logis il reprit ſon allure,
Point aveuglé ne fut, on nous l'aſſure,
Point ne fronda la ſuperſtition,
Monſtre & tyran du ſublunaire empire.
Il ſut garder au fond de ſa maiſon

La vérité, ſans daigner la produire.
Ah ! cher lecteur, il avoit bien raiſon.
  L'erreur ſe cache, elle craint & redoute
L'éclat brillant dont luit la vérité :
Un ſeul rayon qui perce dans ſa voûte,
En éclairant ſa ſombre obſcurité,
Met impoſteurs & dupes en déroute.

Fait à Breſlau ce 23 Février 1762.

LES

DEUX CHIENS ET L'HOMME.

FABLE.

DEUX gros mâtins acharnés à leur perte,
Rivaux de bâfre, irrités par la faim,
Se déchiroient pour ſaiſir la deſſerte
Que certain gar jeta ſur leur chemin;
Le ſang couloit de leur gueule entr'ouverte.
Leurs cris aigus, leurs fiers aboiemens,
Frappoient au loin l'oreille des paſſans.
  Certain quidam d'humeur dure & brutale
Voit leur combat, ſe ſaiſit d'un bâton,
Tout en fureur, ſans rime, ni raiſon,
A double tour de ſon tricot régale
Nos deux champions tout meurtris de ſes coups;
Toujours criant, canaille quadrupède,
Roquets maudits, qu'on s'enfuie & qu'on cède.
L'un des mâtins bouillonnant de courroux,
Tout en fuyant lui dit : Seigneur féroce,
Médiateur impertinent qui roſſe

Deux vrais héros, fouviens-toi qu'ici-bas
Comme on l'entend chacun fait fon négoce.
Nous autres chiens nous livrons des combats
Pour quelques os, & vous pour des états.
De vrais befoins entre chiens font les guerres,
Entre nous c'eft l'orgueil & cent chimères.

V E R S

Récités à Sans-Souci à la DUCHESSE de BRONSWIC par une Actrice déguisée en Bergère, qui l'invitoit à voir une Comédie préparée pour elle.

LES Nymphes, les Sylvains de ces épais bocages
Viennent vous offrir leurs hommages,
Rustiques, ingénus comme eux.
Ah ! daignez recevoir de nous, grande Princesse,
L'encens qu'on brûle à la Déesse
Protectrice de ces lieux.
Vous remplirez surtout nos vœux,
Si par votre extrême indulgence
D'un moment de votre présence
Vous daignez honorer nos danses & nos jeux.
Sitôt que vous serez sous notre toit champêtre,
Il va transformé vous paroître
Comme celui de Philémon,
Dont des Dieux le souverain maître
En temple changea la maison.

À

L'ABBÉ BASTIANI.

CROYEZ, Abbé, qu'un front tondu
Ne perd rien lorſqu'on lui confère
Ce bonnet par le haut fendu
Que tout moine & tout ſot révère;
Ce bonnet vous eſt déjà dû,
Et je regarde cette affaire
Comme un problème réſolu.
Ah! qu'on dit bien mieux ſon bréviaire
Lorſqu'on tient de bons revenus!
Les tréſors de la terre entière
Sont deſtinés pour les élus.
Vous avez le bonheur de plaire
Au vieux ſucceſſeur de Saint Pierre,
Que Luther prend pour l'antechriſt;
De plus vous êtes favori
De la Déeſſe de Cythère.
L'un doit vous décorer un jour
De la pourpre de ſes apôtres,
Et la mère du tendre Amour
Attend de vous qu'à votre tour
Vous décoriez le front des autres.

A Potſdam en 1766.

VERS
DE LA
LEVRETTE DIANE
A LA
PRINCESSE DE PRUSSE.

UNE chienne en ce jour vous donne un grand exemple.
J'ai mis au monde deux petits ;
Tout curieux qui les contemple,
Les trouve comme moi beaux, bienfaits & gentils.
Soyez marraine à leur baptême ;
Et mes vœux feront accomplis,
Si, Madame, dans peu vous en faites de même.

Signé *Diane*.

A Potsdam, ce 30 de Novembre 1767.

A
UNE CHIENNE.

JE t'envie, ô bichon ! ta fortune prochaine,
Mon cœur voudroit te la ravir ;
Le ſort te fait paſſer dans les mains de la Reine,
Et te dévoue à la ſervir.
Ah ! ſi le ciel vouloit par grâce
Me métamorphoſer ſous ton extérieur,
D'abord j'occuperois ta place :
La ſervir, l'admirer, ce ſeroit mon bonheur.

INVITATION

A LA

PRINCESSE AMÉLIE.

DANS un réduit philoſophique
Daignerez-vous prendre un ſoupé,
Très-ſimple, & même un peu ruſtique ?
L'hôte de vous ſeule occupé,
Sait que d'un apprêt magnifique
Votre eſprit ſage & méthodique
Ne feroit que très-peu frappé.
  Il compte y voir à votre ſuite
Les deux Grâces de votre cour,
La Duègne dont le mérite
Près de vous fixa ſon ſéjour,
Et la Nymphe de notre mère,
Qui brava Stockholm & Cythère,
Et voulut à perpétuité
Conſerver ſa virginité :
  Mais ne cherchez point, dès l'entrée
D'un aſile purifié
D'orgueil & d'une morgue outrée,

La troupe imbécille & dorée
De courtisans qui font pitié.
  Les convives que j'ai priés
Sont la Joie en tout modérée,
Avec la divine Amitié.
  Puissent ces compagnes aimables
Etre toujours inséparables
Chez vous, chez moi, dans tous les temps,
Et de leurs faveurs délectables
Adoucir nos derniers momens !

A Berlin ce 31 Décembre 1767.

SIX ÉPIGRAMMES.

CHEZ un malade on mande un aſſaſſin.
Il le tua ; c'eſt la vieille coûtume.
Mais ſur ceci ce qu'aucun ne préſume,
C'eſt que d'effroi mourut le médicin.

AUGUSTE fait dans huit jours banqueroute,
Diſait à Dreſde un gars Français.
On répondit : Vous n'y voiez donc goute ?
Ah ! pour du mal, le roi n'en fit jamais ;
Mais c'eſt ſon page & ſon vilain laquais.

UN vieux ſoudart, revenant de campagne,
Trouva chez lui ſa fidèle compagne,
Qui dans ce tems ſeule toutes les nuits
Fit un poupon, pour charmer ſes ennuis,
Sur quoi le gars, dans la maiſon, à bruire :
Quand ſa Junon, qui ſavoit le conduire,
Lui-dit, " Pourquoi tous deux nous quereller ?
" Lorſque, ſuivant ta rage furibonde,
" Tu travaillais à détruire le monde,
" N'ai je raiſon, moi ! de le repeupler ?"

CERTAIN Quidam, qui n'était déniaisé,
S'écriait " On me déshonore !
" Ah ! je suis actéonisé
" Par ma femelle que j'abhorre."
Un sien ami, d'un air rêveur,
Lui dit : Va, prends de l'ellébore.
D'être cocu n'est pas si grand malheur;
Tu méritais peut-être pis encore,
Où diable aussi places-tu ton honneur ?

UN monstre féminin, fléau de son mari,
L'avait persécuté, du jour qu'il l'avait pris,
Jusqu'au jour que la mort un beau matin l'eut frite :
Le veuf s'en désespérait fort :
Les amis lui disaient : " Vous la pleurez à tort."
" C'est que je crains, dit-il, qu'elle ne ressuscite."

UN Ottoman ambassadeur
Vint, de la part du Grand-Seigneur,
A Vienne, cour très-haut hupée.
Des présens leur fit par honneur.
Il donna (je crois, par erreur)
A l'impératrice l'épée.
Et la quenouille à l'empereur.

ÉLÉGIE

À

MA SŒUR AMÉLIE,

Pour la conſoler de la Perte de Mademoiſelle HERTEFELD.

RAREMENT en nos vœux le deſtin nous ſeconde.
Les biens avec les maux ſont mêlés dans ce monde :
Jupiter, de ſes deux tonneaux,
Sans qu'à nos ſouhaits il réponde,
Les verſe ſur nous à grands flots.
Rien n'eſt ſtable ici bas, tout ſe métamorphoſe ;
On naît, on s'affoiblit, le temps nous décompoſe,
Et ces mutations, ces changemens divers
Sont les effets de cette cauſe
Qui renouvelle l'univers.
Si vous éprouvez des revers,

Si le bonheur vous fuit quand le deſtin ſe change,
Songez au moins, ma ſœur, que les Dieux en échange
Ont orné votre eſprit des plus précieux dons,
Et qu'à moins de vous faire un ange,
Ils n'ont pu vous donner plus de perfections.
Mais quel que ſoit l'heureux partage
D'eſprit, de vertus, de grandeur,
Dont vous poſſédez l'avantage,
Dans ce haut degré de ſplendeur
Qui ne ſouffre aucun parallèle,
Vous demeurez enfin mortelle,
Comme nous ſujette au malheur.
Il n'eſt, ma ſœur, pour ſe défendre
Contre les caprices du ſort,
Que de s'y préparer, de ſavoir les attendre,
De réſiſter à leur effort.
Mais vous êtes frappée en un endroit ſenſible ;
Votre amitié reſſent un mal irréſiſtible.
O malheur ! pour jamais il faut vous ſéparer
D'un cœur auquel le vôtre avoit pu ſe livrer.
O jeune Hertefeld ! l'éclat de votre aurore,
Qui dans mes ſens glacés ranimoit le plaiſir,
N'a pu fléchir, ni radoucir
La Mort qui lentement vous mine & vous dévore :
Je vois ſon fer tranchant moiſſonner vos appas ;
Tandis que vos amis, que Berlin vous honore,
Vous vous échappez de nos bras.
Les grâces, la beauté, nos ſoupirs & nos larmes,

N'ont donc pu vous fournir des armes
Contre les aſſauts du trépas ?
Telle une tendre fleur à peine encor écloſe
Etale en nos jardins ſon coloris brillant ;
Mais roſe elle a le ſort qu'éprouve toute roſe,
Elle ſe fane en un moment.
Des deſtins rigoureux l'arrêt irrévocable
Marqua les bornes de nos jours,
Et Néméſis inexorable
Attend l'inſtant inévitable
Pour qu'un coup de ciſeau tranche à jamais leur cours.
O mortel aveuglé ! mortel plein d'imprudence !
Trop ébloui du merveilleux,
Enivré du plaiſir, privé de prévoyance,
Tu formes inſenſé de ridicules vœux,
Tu comptes de remplir un long amas d'années
Par des proſpérités l'une à l'autre enchaînées.
Dans ce tableau qu'un rêve à tes yeux vient offrir,
Tu te crois habitant des îles fortunées ;
Mais un pouvoir fatal règle tes deſtinées.
Tu ne vis que pour voir ſouffrir,
Te plaindre, gémir, & mourir.
Après avoir perdu tout ce que ton cœur aime,
Ton tour vient, tu péris toi-même.
Voilà comment l'illuſion
Diſparoît au flambeau qu'allume la raiſon.
Le ſort du genre humain au vrai, tel qu'il exiſte,

De maux & de chagrins rempli,
Seroit plus funeſte & plus triſte
Sans l'aide & le ſecours du bienſaiſant oubli;
Avec une éponge il efface
Des maux les plus cuiſans juſqu'à la moindre trace;
Par lui le ſouvenir en eſt même aboli.
Rien n'eſt fait pour durer, le bien & le mal paſſe.
Mais, ma ſœur, ſi le temps peut calmer la douleur,
S'il bannit à la fin le déſeſpoir, l'horreur
D'une perte vive & récente,
Pourquoi donc la raiſon ſi ſage & ſi prudente
Ne pourroit-elle pas dominer ſur nos ſens,
Ramener nos eſprits par ſa voix éloquente,
Et tenant lieu pour nous de l'éponge du temps,
Impoſer le ſilence à nos gémiſſemens?
Si tout eſt arrangé, ſi tout eſt néceſſaire,
Ce qui ſe fait a dû ſe faire;
Dans l'Olympe nos cris ne ſont point entendus,
Et les jours qu'on ſe déſeſpère
Ne ſont que des momens perdus.
Paſſe encor qu'une ame commune
En des malheurs inattendus
Succombe ſous ſon infortune;
Mais quand on a reçu du Ciel
Le noble cœur d'une héroïne,
Lorſqu'on a comme vous l'ame toute divine,
On dompte les ſanglots & le chagrin cruel.

Le monde dès notre naiſſance
Eſt l'école de la ſouffrance ;
Des inſtans de proſpérités
Sont emportés dans la balance
Par des torrens d'adverſités.
Tous les temps ont fourni des ſpectacles tragiques,
Nos malheurs ont rempli les faſtes hiſtoriques ;
Tant l'homme eſt né ſujet d'un deſtin ennemi.
Achille aux champs troyens enterra ſon ami,
Orphée a par deux fois perdu ſon Eurydice,
Théſée aux ſombres bords laiſſa Pirithoüs,
Pénélope long-temps pleura ſon cher Ulyſſe,
La mort de Scipion foudroya Lélius ;
Cicéron, déſolé du trépas de Tullie,
Prétend que ſa tombe anoblie
Se transforme en un temple où vivront ſes vertus,
Et cette attente encor ne put être remplie,
Ses cendres, ſon tombeau, rien n'en exiſte plus.
Nous ſommes tous ſoumis à cette loi commune,
Tout homme du malheur ſans ceſſe eſt menacé,
Le temps préſent eſt tel qu'étoit le temps paſſé.
Que n'ai-je point, ô Dieu ! ſouffert de l'infortune !
A quel déſaſtre, ô Ciel ! m'avez-vous expoſé !
De mes pleurs mille fois je me ſuis arroſé.
O jour de déſeſpoir ! jour affreux de colère !
Mes propres yeux ont vu dans l'horreur du tombeau
A pas lents deſcendre ma mère ;

D'une sœur * qui m'étoit si fidelle & si chère
Je vis pour mon supplice éteindre le flambeau ;
Des amis que j'aimois naguère
Se sont évanouis comme une ombre légère,
Et je respire encore en les ayant perdus.
Mais en vain de leur sort mon cœur se désespère,
Malgré tous mes cris superflus,
On ne ranime point ce qui n'existe plus.
Telle est ma triste expérience,
Je le sens trop, & je connois
L'anéantissement où plonge la souffrance.
Je ne blâme donc point vos vertueux regrets ;
Pensez, ma sœur, pensez, en répandant des larmes,
Que l'objet de vos pleurs, ombragé de cyprès,
N'a rien à redouter des terreurs, des alarmes ;
Rien ne peut altérer sa paix.
Si j'avois le secret de ranimer sa cendre,
Si son ame pouvoit vous voir & vous entendre,
Ah ! ma sœur, elle vous diroit :
« Princesse, modérez une douleur si tendre,
« Pour un fantôme, hélas ! qui fuit & disparoît :
« Cette douleur un jour peut vous être cruelle.
« Un corps débile & foible a tout à craindre d'elle ;
« Par le chagrin rongeur la santé se tarit :
« Si vous en éprouvez l'atteinte la plus frêle,
« C'est une blessure mortelle

* De Bareuth.

« Pour un frère qui vous chérit. »
A peine, ma ſœur, je reſpire.
Veuille le Ciel pour vous exaucer mes ſouhaits !
Les morts ont le droit de tout dire,
Moi, je vous reſpecte & me tais.

A Potſdam & à la Vigne, ce 13 Avril 1770.

PROLOGUE DE COMÉDIE.

ACTEURS:

Les neuf Muses.

Trois parlent dans le dialogue : les autres avec leurs attributs ne font qu'acte de comparition. Celles qui parlent sont :

Melpomène,
Calliope, &
Thalie.

Melpomène.

NOTRE gloire est donc éclipsée,
Mes sœurs, que deviendra notre antique grandeur ?
Le mérite supérieur
D'une auguste Princesse au double mont placée
Ternit notre splendeur.

Calliope.

Nos talens partagés ſont réunis en elle,
Mes ſœurs, elle eſt univerſelle.
En naiſſant tous les Dieux la comblèrent de dons ;
Apollon la doua de ce puiſſant génie
Sublime créateur de nos productions ;
Le Dieu du goût, ſuivi du Dieu de l'harmonie,
Lui départirent leurs préſens ;
Minerve couronna tant de divers talens
En y réuniſſant ſa divine ſageſſe.
Mais que redoutez-vous ? Ce n'eſt pas tous les ans
Que le Ciel peut former pour l'exemple des grands
Un modèle parfait d'une auguſte Princeſſe ;
Et quand par ſes bienfaits ſignalés, éclatans,
Le Ciel aux mortels s'intéreſſe,
On peut leur céder ſans baſſeſſe.

Melpomène.

Cédons à ſes vertus, malgré moi j'y conſens.

Calliope.

Ses mains d'un vaſte état ont gouverné les rênes :
Tous ſes ſujets étoient heureux ;
Elle eſſuyoit leurs pleurs, elle allégeoit leurs peines,
Elle étoit l'objet de leurs vœux ;
Et ces mains dont la force étayoit un empire,
A l'égal d'Amphion en maniant la lyre

Savoient apprivoiſer les ſauvages humains;
Thèbes auroit pu voir par ſes accords divins
Ses murs long-temps détruits ſoudain ſe reproduire.
Dans ſes vers aiſés & coulans,
Je dois vous l'avouer ſans feindre,
On trouve de ces traits frappans
Auxquels nous ne pouvons atteindre.

Melpomène.

Et pourquoi donc nous obliger
A comparoître devant elle ?
Des beautés que notre art recèle
Rien pour elle n'eſt étranger.
Ah! ſi je m'en croyois, ...

Calliope.

Imitez mon zèle :
Ce jour ſe doit ſolenniſer.
Si les efforts de l'art que nous pouvons produire,
Sont inſuffiſans pour l'inſtruire,
Nous pouvons du moins l'amuſer.
Mômus aux traits de la folie
Mêlant le ſel attique & la vive ſaillie,
Cauſoit dans le banquet des cieux
Ce rire inextinguible où ſe livrent les Dieux ;
De Momus nous avons la rivale en Thalie,
Même fonds de gaîté, mêmes propos joyeux..
Revêts tes brodequins, ma ſœur, je t'en ſupplie ;

Que la ſatire ſur tes pas
Anime tes portraits d'un noble badinage ;
Les ſots ſont placés ici-bas
Pour les menus plaiſirs du ſage.

Thalie.

Je ſuis toute éperdue, & ſens mon corps trembler ;
A l'aſpect impoſant d'une illuſtre Princeſſe
Sais-je ſi je pourrai parler ? . . ,
Mais enfin, ſans plus me troubler,
Domptant la frayeur qui m'oppreſſe,
Je puis ſans me déſhonorer,
Mes ſœurs, moi ſeule lui montrer
Ce que dans le fond de ſon être
Elle n'a pu jamais ni trouver ni connoître,
Les vices, les défauts des vulgaires humains,
Le ridicule, la ſottiſe,
Faux pas & tours de balourdiſe
Dont le monde fécond nous produit des eſſaims.
Et ſi je vous parois encor trop circonſpecte,
C'eſt crainte de mes nourriſſons ;
Il eſt dur d'ennuyer les grands que l'on reſpecte,
Par de mauſſades hiſtrions.
Ah ! tout dégénère au Parnaſſe,
Les Roſcius & les Barons
Etoient ma véritable race ;
Ceux que vous allez voir en ſont les avortons ;

Et quoique par mes jeux je n'ose me promettre
Un suffrage bien mérité,
Puisque le sort en est jeté,
Avancez, mes bâtards, il est temps de paroître.

F I N.

00100381

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 20 February, 2020